

REVUE N°32, 2004

Club des 100 Cols



Revue n°32
2004



SOMMAIRE

Éditorial.....	3
Une Assietta de poudre.....	4
Rencontre (presque) au sommet.....	6
Descendre aux cols de RESTA (3258 m) et de NOVALESE (3229 m) !.....	8
Fan de pied... ! Fan de pas.....	10
Délire Cent Coliste.....	12
Le Pas des Lanciers »... Une... Première !.....	13
Un insolite passager clandestin.....	16
Le Seigneur après le Diable.....	17
Nocturnes.....	18
Il y a vingt ans.....	21
Les cols des pays Baltes.....	22
Ma collection à moi !.....	23
Randonnées valaisannes.....	24
Quand l'effort physique est lié à la joie du mouvement.....	27
Un col qui compte.....	29
Petits cols pour une Terre de légendes.....	30
Très dur le 2000ème.....	32
Corse : le col de Cappiciolo.....	35
Un col à plus de 2000 avec un ringard.....	37
La bicicletta è.....	38
Pour un B.C.M.F.....	39
«Homme de la plaine, pourquoi vas-tu à la montagne ?».....	41
Trois papys pédaleurs au pays d'Eldorado.....	42
Les surprises de la chasse au col.....	51
Comment j'ai roulé avec Pythagore et Newton.....	52
Gondran le magnifique !.....	55
Deux jours en haute montagne.....	56
Le bout du tunnel.....	58
Sur les routes du Jura.....	59
Et mon petit vélo est remonté dans les étoiles.....	62
Tour des Dolomites et Alpes centrales.....	64
Habitat stratégique.....	66
Mon Simplon.....	67
Un col sur le cercle polaire : le Saltfjellet en Norvège.....	68
Un col à 0 % ? !.....	69
Un col stupéfiant.....	70
Un col politiquement correct.....	71
Un amour de bicyclette.....	72
Col de l'Eterpat 38-1953 mètres.....	73
Bourse d'échange.....	74
Adrien, l'ami perdu.....	75
Ce col qui aurait pu être le dernier.....	77
Une soirée chez les Cent Cols mais une soirée pas collet monté.....	78

ET UN ET DEUX... ET CENT !

Nous sommes tous passés par là : que ce soit sur des feuilles volantes ou sur les pages d'un cahier mieux organisé, que ce soit en ouvrant un fichier sur ordinateur, en cochant des lignes sur nos catalogues de cols ou en surlignant des noms sur des cartes, chacun a sa méthode pour repérer et dénombrer les cols qu'il a franchis. Et chacun a su dresser sa liste du premier jusqu'au centième col qui permet d'entrer dans notre Confrérie.

Par la suite, le mouvement se perpétue : chaque saison on effectue sa mise à jour des nouveaux cols franchis : et un, et deux... jusqu'au score qui sera atteint en fin d'année. Il est des saisons précoces où le hasard des sorties et des randonnées, hasard un peu dirigé il est vrai, vous permet d'engranger des cols dès le printemps. D'autres sont plus tardives, et les belles journées d'automne sont mises à profit pour compléter sa collection. Entre temps, la période des vacances d'été permet de programmer une escapade en haute montagne au-dessus de la ligne des 2000 m.

Mais quand on aime on ne compte pas me direz-vous ? pourtant tous les jeux fonctionnent de manière plus ou moins directe avec un décompte de points. Devant l'exubérance d'un joueur de foot qui vient de marquer un but, il ne vient à l'idée de personne de douter de son amour pour ce sport, bien que les buts y soient effectivement comptés.

Il en est de même chez nous. Certes, on a rarement vu des cyclos se rouler par terre au sommet d'un col ni courir autour d'un panneau les bras levés au ciel en signe de victoire. Non, chez nous si la joie est intense, sa manifestation est plus discrète : un sourire, parfois une tape amicale sur l'épaule du copain qui vous a encouragé dans la montée, une photo, une gorgée d'eau. Ce qui n'empêche nullement d'arroser, à la terrasse d'un café, une réussite particulièrement attendue. Et le soir à l'étape, il est des repas où l'ambiance ne cède en rien à celle des fameuses « 3ème mi-temps » des sports collectifs.

Et un, et deux... et cent ! Combien d'amitiés se sont nouées autour de l'idée des Cent Cols ? Alors là, pour le coup, on ne compte pas, et les témoignages sont innombrables, les pages de la revue en sont remplies : échanges, entraide, rencontres, projets, tout démontre qu'une amitié vraie unit les membres de la Confrérie. Une amitié née du partage de valeurs communes et d'une estime réciproque au delà des capacités physiques et de la diversité des terrains de pratique. Une amitié qui se joue des distances et des frontières, qui résiste à l'usure du temps, et dont seule la mort pourra hélas interrompre le cours...

Et un, et deux... et cent ! le nombre cent a été judicieusement choisi par notre fondateur. Il exprime l'idée de grand nombre, tout en restant de taille humaine : l'être humain peut espérer devenir centenaire, sa mémoire est capable d'enregistrer une centaine de noms comme par exemple ceux des départements français. Les spécialistes de numérologie voient dans le mot cent divers symboles qui se rattachent tous plus ou moins à l'idée de sagesse. Citons à ce propos Bernard Besrest, ancien prieur de l'abbaye de Boquen en Bretagne : « quand on a fait un pas vers la sagesse, on s'aperçoit que le suivant est encore et toujours le premier pas ».

Il serait sans doute prétentieux d'affirmer que chaque col nous conduit vers la sagesse et je ne le ferai donc pas. En revanche, et pour rester dans notre domaine qui est la joie simple de découvrir de nouveaux paysages de montagne, quel que soit le nombre de cols déjà franchis, le prochain ne vous procurera-t-il pas autant de plaisir que le premier ?

Claude Bénistrand
Président du Club des Cent Cols

UNE ASSIETTA DE POUDRE

Courant juillet, alors que mes «vacances» (je suis en retraite...) s'avançaient, je remontais de la Provence en passant par les Alpes. Mon cumul de cols à + de 2000 étant insuffisant, l'idée m'est venue de « passer » par l'Assietta. Me déplaçant en camping-car, mes points de chute ne me posent aucun problème. Direction Sestriere où je loue un VTT, tout simple, sans suspension, chez un commerçant en articles de sport (16 € la journée, avec la possibilité de le prendre la veille). Il y a deux boutiques de ce genre dans la commune. C'était le samedi 19 juillet et en discutant avec le loueur très sympathique, à qui j'ai d'ailleurs prêté la dernière revue des CC, je lui explique ce que je voulais faire avec son vélo. Il m'encourage et me signale que le lendemain il y a une fête au sommet de l'Assietta et que j'aurais intérêt à partir de bonne heure. J'avais prévu de tourner dans le sens inverse horaire. Bien m'en a pris !

Dimanche matin, départ 7 heures. Une petite demi-heure pour descendre à Pourrières où je tourne à gauche vers Balboutet pour attaquer la montée. A peine avais-je tourné que les premières voitures me doublaient. Pas très nombreuses au début, c'était supportable, d'autant plus que la partie goudronnée s'allonge de plus en plus. A cette époque il restait environ 800 mètres de caillasse (R1) avant d'arriver au Plan dell' Alpe. Les travaux étaient en cours et il me semble avoir lu dans un mail que maintenant la route est terminée. Que du bonus pour les futurs amateurs.

Sur le plateau, je roule vers le colle delle Finestre et là je croise les voitures qui arrivent de la vallée de Susa en passant par ce col et qui se dirigent vers l'Assietta. Premières grosses difficultés, et premières poussières. Arrivé au col, je rencontre des Italiens qui m'expliquent qu'ils se rendent à la commémoration de la victoire des Piémontais sur les Français en 1847. Très heureux de l'apprendre mais moins heureux de voir tous ces véhicules sur mon chemin. Je fais demi-tour, je redescends sur le plateau et je commence à être doublé par une file pratiquement ininterrompue de voitures et de motos accompagnées de leur nuage de poussière. J'attaque la montée vers l'Assietta, toujours poursuivi par ces monstres. A mi-chemin, je suis doublé par un cyclo qui me salue et dans un accent très prononcé me lance « Beaucoup de poudre ! » Eh oui, il y avait beaucoup de « poudre dans l'Assietta » et nous en avons ingurgitée ainsi jusqu'au pied de la cime où se déroulait la cérémonie. Une messe était célébrée sur le plateau en forme de cuvette, autour de laquelle se tenaient de nombreux figurants habillés en tenue d'époque, brandissant des drapeaux ou tenant des instruments de musique. Je suis arrivé, tout poussiéreux, pendant l'homélie, je me suis glissé « discrètement » entre les spectateurs pour me diriger vers la sortie où se trouvaient des stands de restauration attendant la fin de la cérémonie pour passer aux réjouissances. J'en ai profité pour chiner un peu d'eau (très bon accueil) et j'ai ainsi pu refaire le plein de mon bidon !

Quelques centaines de mètres plus loin, je trouve la piste barrée par un 4X4 auprès duquel se tenaient deux « fliquettes italiennes ». Je m'arrête à leur hauteur pour leur demander le passage, ce qu'elles font gentiment en me demandant d'être prudent car un peu plus loin se déroule une course de vélo. Il ne manquait plus que ça ! Je me voyais déjà peinar, débarrassé de tout ce tintamarre bruyant (pléonisme révélateur) et encombrant. Eh bien non, ce n'était pas mon jour. Effectivement, je passe le colle Lauson et arrivé au colle Blegier, je débouche très rapidement sur un contrôle ravitaillement d'une cyclo sportive dont les participants émergent de la vallée de Susa pour emprunter les crêtes, heureusement dans le même sens que moi. D'ailleurs, dans le cas contraire, les 2 gendarmettes ne m'auraient sûrement pas laissé passer et ma randonnée s'en serait trouvée bien compromise. Je pense que vous avez déjà vu un contrôle ravitaillement dans une cyclo sportive, mais à 2400 mètres, sur une piste R1, dans un site aussi grandiose, cela surprend, enfin, je fais confiance aux organisateurs pour nettoyer derrière.

Je n'ai pas le choix et me voici embarqué dans une course, sans dossard, essayant tant bien que mal de me frayer mon chemin parmi cette horde de poursuivants. Je me souviendrai longtemps de la montée du mont Genevris, tantôt à pied comme certains autres d'ailleurs, tantôt sur le vélo, respirant à pleins poumons une fine « poudre » comme disait l'autre. Dans les descentes, j'ai pu admirer avec quelle dextérité les plus téméraires prenaient des risques incroyables à côté de moi qui effectuais ma première sortie VTT en

montagne... J'ai donc subi ce supplice jusqu'au dernier col (Basset) avant de nous séparer, les cycloportifs redescendant vers la vallée opposée à Sestriere. Il ne me restait plus qu'à remonter vers la station et à «plonger» tous freins serrés vers la douche que j'ai particulièrement appréciée ce jour-là.

Un aveu, mais ne le répétez pas à mon toubib : je rentrais de Gréoux-les-Bains où je venais de passer 3 semaines, en cure pour les voies respiratoires !

Conclusion : quelques points importants avant de s'attaquer à l'Assietta. Ne jamais programmer cette sortie le troisième dimanche de juillet, sauf si cette commémoration vous intéresse. Se renseigner sur d'éventuelles courses cycloportives et sur leur sens de circulation. A noter que le dimanche suivant, une autre course était programmée au départ de Sestriere. Si possible, préférer un vélo avec suspensions....car je n'ai pas parlé de la piste mais ce n'est pas de la tarte qu'on trouve dans l'Assietta !

Malgré tout ça, je garderai un très fort souvenir de cette première en VTT.

Hubert Le Corre
CC n°2883

RENCONTRE (PRESQUE) AU SOMMET

Le col du Pommier est un petit col de Provence, de cette Provence qui sent si bon le lavandin, le romarin, et la farigoulette. Un petit col de poche qui ne se prend pas au sérieux; qui n'a pas ses lettres de noblesse à l'image d'un Tourmalet ou autre Izoard, où le Tour de France ne passera jamais; un petit col tranquille sans histoire. Mais avec ses chênes-lièges, ses mimosas sauvages, ses eucalyptus, ses taillis d'arbousiers, ses pins parasols, ses chênes verts, et ses châtaigniers, c'est un grand monsieur par sa nature qui fait bien des envieux. La « route » pour lui grimper dessus n'est pas goudronnée oh non! ça serait lui faire injure, un sacrilège, pour monter sur son dos, tout juste une petite piste pierreuse à souhait faite de schistes coupants et de lames de mica. Une de ces pistes provençales mangée par le soleil, fouettée parfois par un violent mistral, un peu sèche, avec juste ce qu'il faut d'eau pour qu'au printemps venu s'ouvrent sur ses bas-côtés et talus des milliers de corolles multicolores d'aubépines sauvages, de genévriers, d'acacias, de lauriers et d'arbres de judée. Un seul ennemi, un seul démon et non des moindres le guette, l'infâme le traître, le sans foi ni loi, seigneur de l'apocalypse, sa majesté rougeoyante: le FEU.

En cette belle matinée de mi-août, je pédale tranquillement dans les tous premiers lacets terreux de ce petit col. Je suis parti de bonne heure ce matin du bord de mer afin d'éviter si possible la canicule qui sévit en ces lieux dès les 9 heures. J'ai quitté le port de la station balnéaire de La Londe les Maures vers les 7 heures, afin de pédaler à la fraîche; j'ai fait un petit tour du côté des salins d'Hyères, passé Port Pothuau, longé la plage de l'Aiguade sur le petit plateau en moulinant histoire de contempler plus longuement la majesté des palmiers de bord de mer ou peut-être les premières naïades avec moins que rien de bikinis déployant dès potron-minet leurs serviettes de plage pour une journée de farniente, allez donc savoir. Arrêt, petit en-cas rapidement avalé, et tiens il n'est que huit heures! Si j'allais faire un tour vers le col du Pommier ? Si vous cherchez des pommiers ou des pommes dans ce col, vous allez faire choux blancs ! il n'y a pas plus de pommier ici que de figuier sur la place du Capitole à Toulouse, vous en serez pour vos frais, et devrez pour cela vous payer un séjour en Normandie! Peut-être là-haut dans le nord y-a-t-il un col de l'olivier? Col du pommier ? Pourquoi un tel nom en ces lieux ? Mystère de nos savants géographes.

168 mètres d'altitude dit mon référencier des cols français! C'est pas bien haut pour un col! Mais lorsque l'on part de l'altitude zéro (bord de mer), que le « sommet » se situe au bout de 10 km. environ de route et sachant que les 7 premiers sont quasiment plats en vallée, il faut ramener la difficulté à sa juste valeur, et ne pas prendre cette grimpe trop à la légère. Par le Mas des Jasson et le Pas du Cerf, la D 88 me mène sans trop de peine au travers de vignes en terrasses, de restanques d'oliviers, et de bosquets de mimosas sauvages, au croisement sur ma gauche avec la piste classée R1 qui doit me conduire tout en haut du col du Pommier!

Premiers hectomètres en totale félicité ! Quelle est belle cette Provence! F. Mistral, J. Giono l'ont si merveilleusement contée, je pense à Pagnol, à César, à Marius, à Fanny, à Ugolin et Galinette, mon esprit vagabonde enivré par toutes ces senteurs du midi méditerranéen!.. Quand d'un coup d'un seul ! DES SANGLIERS!... Je grimpais tranquillement (32x20) « sous le vent » c'est à dire petit mistral dans le nez, quand au sortir d'un petit mais très petit lacet, vlan! me voici pratiquement empêtré dans un « tas » de sangliers. Ayant la brise favorable, toute cette équipe poilue ne m'a pas entendu arriver d' où la surprise dans les deux camps!

Pas de panique, pied à terre, je compte dix individus: une laie avec trois marçassins encadrés de six autres congénères (maouss-costauds) dont j'évalue le poids entre 50 et 80 kg. Pas d'autre solution que de faire face! Ce que je fais! C'est à dire que « caché » derrière ma bicyclette, j'observe la tribu! Le plus gros spécimen de l'équipe, certainement le chef, me fait crânement face les poils de son échine dressés à la verticale. Il est à environ cinq mètres de moi et je n'en mène pas large; surtout lorsque deux autres congénères viennent lui prêter main forte. Si l'attaque se produit, ce qui au vu de la situation ne saurait tarder, mon seul salut est constitué par un maigre chêne-liège, là légèrement sur ma droite. Si l'affaire se corse, s'ils me chargent, je les laisse approcher, je leur laisse tomber mon vélo dessus, (un Colnago tout Campa ! c'est

du solide!) et je saute vers la première basse branche de mon arbre sauveur! Le face à face dure bien une trentaine de secondes, mais dieu que c'est long une demi-minute à regarder dans le blanc des yeux un sanglier de 80 kg. à cinq mètres de distance! Pendant ce temps là, dame laie avec sa progéniture indifférente au drame en gestation continue sans retenue aucune à soulever du groin racines et pierrailles en bord de piste, découvrant ainsi quelques glands secs pour ses adorables et turbulents marcassins. Ce faisant elle s'écarte tranquillement du futur champ de bataille. Voyant cela, mes adversaires du moment jugent préférable d'en faire autant et toujours la hure en bataille mettent un terme à notre confrontation visuelle. La troupe lève définitivement le siège et s'éloigne dans un léger nuage d'une fine poussière dorée. Durant un bon moment je la suivrai du regard trottinant au travers d'une pinède réduite à l'état de cendres zigzagant entre les squelettes noircis de ce qui était de magnifiques pins parasols. L'explication de ce comportement presque anormal d'animaux sauvages et agressifs m'a été fournie par un agriculteur de mes amis à qui je racontais cette mésaventure: « Ces sangliers, me dit-il , ont eu leur territoire ravagé par les flammes et se trouvaient donc contraints et forcés de se nourrir en limite de la zone détruite par le feu, d'où leur manque d'enthousiasme à te céder le passage lorsque tu fis irruption dans leur nouveau domaine en bordure de la piste, pour eux tu étais un intrus et c'est pour cela qu'ils ont fait face au lieu de détalier ». En effet si le côté droit de la piste présentait une végétation abondante, le côté gauche que je découvrais à présent était complètement calciné. Que c'est triste une forêt brûlée! quelle désolation! lorsque l'on pense qu'après un incendie de quelques minutes, une forêt de Provence met entre vingt et cinquante ans à retrouver son état originel, on ne peut que condamner et punir sévèrement les « assassins » qui à des fins souvent basement mercantiles y mettent le FEU volontairement.

Ma progression vers le sommet se fait à présent l'oreille tendue et l'oeil aux aguets, des fois que mes « copains » de tout à l'heure reviendraient dans le secteur, sait-on jamais ! Le sommet du col se présente plutôt comme un arrondi, la pente mollit petit à petit et sans s'en rendre compte on est en « haut ». Demi-tour après un coup d'oeil circulaire autant que circonspect. Je redescends par le versant grimpé et arrivé au lieu de ma fortuite rencontre de tout à l'heure je suis un peu déçu de ne pas y rencontrer Grognon et ses équipiers. Et si effectivement la confrontation avait eu lieu ? Très certainement mon récit en eut eu plus de piquant ! Et très certainement aussi j'aurais aujourd'hui un autre vélo tout neuf et peut-être une tête de sanglier dans mon salon.

Après ma rencontre avec les marmottes dans les Alpes au Cornet d'Arêches, après les goélands et leur attaque en piqué sur l'île de Porquerolles, j'ai également été encerclé sur le plateau de Sault dans l'Aude par un troupeau de vaches en liberté dans le col des Brebis, puis ces sangliers dans le Pommier... ça commence à bien faire!...Et dire que je rêve depuis longtemps de pédaler en vallée d'Aspe dans les Pyrénées, avec le « pot » que j'ai, c'est à peu près sûr j'y rencontrerai bien un Ours!... Remarquez que si tel devrait être le cas, j'ai déjà pour notre prochaine revue un article tout trouvé! enfin si j'en réchappe ! Parce qu'un ours... Sait-on jamais ?

André Torremoneil
CC n°1573

DESCENDRE AUX COLS DE RESTA (3258 M) ET DE NOVA-LESE (3229 M) !

A cheval sur la Haute Maurienne au nord et le Val di Susa au sud, ces deux cols situés à l'extrémité du glacier de Rochemelon (TOP25 3634 OT) encadrent la pointe éponyme qui les domine de 300 mètres. Cette dernière avait éveillé ma curiosité cyclomuletière depuis de nombreuses années, car ce sommet attire chaque mois d'août les Bessanais venus du nord et de nombreux italiens montés du sud qui se rejoignent là, accédant ainsi au plus haut pèlerinage d'Europe : 3558 mètres.

Si les Bessanais et leur curé de 83 ans (cf. le livre : «Les Cols du Parc de la Vanoise» Ed. Glénat) peuvent y grimper, certes après une très longue marche de sept heures, un cyclomuleteur doit pouvoir faire de même.

Des chutes de neige répétées en juillet m'avaient fait reporter cette ascension par le versant nord plusieurs années consécutives, confirmant par là que Bessans est bien le pays du Diable comme l'établit la mythologie haute-mauriennaise !

En ce début d'été 2003, les conditions météo sont plus favorables, mais mes compagnons de muletade ne sont pas disponibles : je ne me sens donc pas de m'engager seul sur le glacier, de plus sans reconnaissance préalable. J'opte donc pour l'ascension par le versant sud qui est moins « alpine » mais pose d'autres problèmes : 3050 m de dénivelé d'un seul trait depuis Suse. Je ne connais pas dans les Alpes d'ascension plus appétissante.

Six heures et demie donc en ce 2 juillet : je quitte Suse, traverse le village d'Urbiana qui émerge doucement de son silence nocturne, quelques déplacements furtifs le long de jardins très soignés, des chats subitement aux aguets au passage de cette bicyclette matinale. Je grimpe sur une route si minuscule qu'elle me semble improbable, jamais elle ne me mènera au pied de la pointe, elle va sûrement s'interrompre. Et pourtant elle va s'élever de 1700 m en un peu moins de vingt km, explorant les étages successifs de la forêt : châtaigniers, pins, mélèzes. Il fait froid, un fort vent de nord-ouest descendant du col du Mont-Cenis a dégagé complètement le ciel et fait vibrer la lumière : heureusement le soleil se lève et commence à me réchauffer. Sur le versant d'en face, la célèbre route des Crêtes de l'Assietta et son extrémité est, le Colle delle Finistre. La forêt s'interrompt en même temps que la route goudronnée à l'embranchement avec la piste qui conduit au refuge « Il Trucco ». Trois km de piste R1 me mènent à travers l'alpage au refuge « La Riposa ». Il est 9 h 30 et je suis à contretemps : les randonneurs pédestres sont déjà partis vers les sommets environnants. Je peux m'étaler, enlever des épaisseurs. Je ne monterai plus sur le vélo jusqu'à la redescente ici même. Une bonne heure de poussage S2-3 sur un large chemin me permet d'atteindre le deuxième refuge, «Ca d'Asti». Je me sustente sur l'esplanade, devant le Viso au loin, et plus proche le Chaberton, escaladé quelques années auparavant.

Chaque refuge marque en même temps une limite géographique : l'herbe de l'alpage disparaît et fait place à la pierre. Cinq cents mètres plus haut « La Crocetta » (Petite Croix) est la dernière station du pèlerinage avant le sommet. Une corde fixe facilitera le portage final, l'altitude rend la progression difficile, mais l'accès à la pointe n'est jamais scabreux, ni dangereux. Les semelles VIBRAM sont tout de même fermement recommandées !

Au dernier moment, juste avant le sommet, je me retrouve nez à nez avec... les moustaches superbes de Victor-Emmanuel II dont le buste imposant est scellé dans le rocher. J'appuie mon brave muletier contre le socle de la statue sommitale de la Vierge montée ici en huit morceaux par les Alpini en 1899. Un magnifique refuge rénové pour le centenaire de cette expédition autoriserait la contemplation d'un magnifique lever du soleil à Rochemelon (à prévoir une autre fois !). A mes pieds vers le nord, la langue terminale du glacier. Il est 13 h 30 et j'escalade depuis 6 heures pauses non comprises ! Je redescendrais volontiers, mais je dois aller où le devoir m'appelle ! Le lecteur attentif aura remarqué que Rochemelon est une pointe, pas

un col ! Que viendrait faire alors la relation de cette escalade dans la revue des Cent Cols ? Pour espérer l'imprimatur, je dois donc descendre, suprême et cependant agréable contrainte, cueillir 2 cols de plus de 3200 m, les cols de Resta et Novalese. Je crains un peu que la neige n'ait été ramollie par le soleil, juste là-dessous, au pied de l'arête sommitale, 300 mètres plus bas. Heureusement le vent froid qui a balayé la montagne toute cette matinée m'a facilité la traversée entre ces 2 cols : la neige est encore consistante. Cette petite digression purement « Centcoliste » et la remontée au sommet me coûtent cependant deux heures supplémentaires de marche.

La descente des 200 premiers mètres ne sera pas une sinécure. Descendre le long d'une corde fixe est simple mais avec un deux-roues tout devient plus compliqué. Je dois dire qu'à cet endroit j'aurais préféré de la compagnie : c'est là le seul passage délicat de cette randonnée. Pénible jusqu'à La Riposa, la descente redevient agréable dès que j'ai pu remonter en selle. Se laisser glisser jusqu'à Suse, par une température redevenue plus clémente, tient de la formalité la plus récréative après une escapade de tout de même 13 heures.

On me dira : « Quel besoin de monter à 3550 m pour accéder à 2 cols à 3250 m ? » Eh bien ! C'était, en ce 2 juillet la solution la plus raisonnable. L'accès direct par le versant nord reste à découvrir, mais ce sera une autre histoire... avec crampons !

Daniel FELTIN
CC n°4221

N.B. : Cette ascension cyclomuletière est accessible à tout cyclo-randonneur bien entraîné et rodé aux difficultés de la marche en montagne : elle n'exige pas de qualités alpinistiques particulières.

Cependant, elle ne peut s'entreprendre sans un matériel parfaitement adapté et d'abord une paire de chaussures de qualité : Michel de Brébisson m'avait conseillé il y a quelques années l'acquisition de chaussures de VTT assez montantes, d'en faire ôter les semelles par un cordonnier et de les faire remplacer par des semelles VIBRAM : c'est à ce jour, la meilleure solution pour la pratique du vélo de montagne. Il est évident que lorsque l'on évolue sur rocher, avec le poids supplémentaire d'un vélo sur l'épaule, il faut avoir une confiance absolue dans ses appuis de pieds, sinon on s'expose à des risques que tous les randonneurs connaissent. De plus, pour l'ascension et surtout la redescente des 200 derniers mètres de dénivelé, je conseille de ne pas partir seul. Il peut être utile, dans certains passages délicats, de se passer les montures. Enfin si quelqu'un devait entreprendre la remontée du glacier nord, il serait évidemment indispensable de prévoir le matériel adéquat de marche sur glacier : piolets, crampons, cordes.

FAN DE PIED... ! FAN DE PAS...

Recensement des premiers Pas de bêtes... qui montent, qui montent, qui montent..., en Provence du Sud ! Sans remonter au Pas du Dinosauré,* qui devait être géant (fan de Pas ! comme on dit ici !), mais juste en consultant les cartes IGN au 25 000ème, du siècle dernier (XXème), voici un survol de Pas, à ma façon...

Le Pas du Loup dans les Alpilles :

Je m'en vais de ce pas, en informer le « souverain Poty... » :

- « Je vous assure qu'il y a un Pas du Loup » bien camouflé dans un recoin de Série Bleue IGN n° 3043E à 155 mètres d'altitude, au pays des mas, des oliviers, et des gaudres (ruisseaux).

Du village de Mouriès, s'en va au nord un CV, qui longe le golf de Servanne et des terrains complantés d'oliviers. On dépasse sur la droite un massif de plissements calcaires insolites : le site des caisses de Jean-Jean, qui se découvre à pied ou par voie d'escalade.

Quelques coups de pédales plus loin, sur la gauche, une autre Alpille s'étire vers l'ouest et cache le Pas du Loup. Un sentier équestre (S2-3 Est), hérissé de pierrailles et d'argelas y mène. C'est un beau Pas panoramique et aromatique, où pousse la superbe globulaire bleue.

Le monotrace redescend (S2 Ouest) en douceur et rejoint la D78 ; le regard porte au loin sur le site ruiniforme des Baux-de-Provence et le col de Vayède (230m).

L'Aigle et le Cerf ont leur Pas dans le secteur (Pas de l'Aigle 400 m - plateau de Caume - Pas du Cerf 190 m - Aureille) ; le Loup vient en renfort mais attention au Renard !

Je m'aperçois qu'en lisière de TOP25 3143OT rôde un Pas du Renard à 190 m d'altitude ; il va falloir aller fouiner dans les parages !

La Vache (445 m) et le Boeuf (440 m), côte à côte, et même le Lebre (511 m, indice : crottes de lièvre au Pas) ont leur Pas sur la barrière rocheuse du Cengle, au sud du massif de Sainte-Victoire. Au loin, sur une croupe de garrigue, vers le mignon Collet Rouge, le Pas du Chien (260 m) fait chorus ! ahou-ou-ou-ou !

Bref, il y a du Pas, bien « centcolé » dans nos Alpilles et autres collines provençales ! La chasse en est plus subtile et plus fantaisiste, certes, mais surtout ne vous torturez pas l'esprit à faire des comparaisons avec des chasses alpines autrement « encornées »... Ici, c'est de « l'Authentique » Pagnolesque, tout culturellement parlant... ! Oh, hé, hein, bon !

Bon Pas, bon vent chez Mistral !

Addendum :

Accès au Pas du Renard (TOP25 3143OT)

De la chapelle et de l'oratoire de Ste Rosalie, au nord du village de la Fare les Oliviers, une piste (R1) s'élève prestement jusqu'au plateau (la pile du renard) ; longer à l'est la ligne de crête, et pister le Pas du Renard (175a m), situé sur le D de Renard... sur la carte ; de ce Pas, l'on doit apercevoir le Castellas, ruine du Castrum de la Fare, qui est à l'origine du village... Un sentier discret, s'y faufile.

Chemin faisant... on dit qu'un Cent Cols « rustique », après avoir franchi le Pas à vélo (équipé « randonneuse »), se naufragea à la cabane dite des chasseurs (...de renards et autres gibiers), annexée à la vigie,

pour bivouaquer un soir d'hiver...glacé ! brbrbr !

Etait-ce le surdosage de kilomètres qui le livra à la sauvagine, au chevet de ses cols ? Ou bien son mode de vie ascétique fait d'autonomie rodée voire innée, ou tout simplement était-il un esthète de la randonnée itinérante ? Va savoir ? Comme quoi, à Cent Cols vaillant, rien d'impossible !

Il est des êtres, en l'occurrence des Cent Cols, en plein accord avec eux-mêmes, des « rustiques », comme ils se nomment eux-mêmes, qui, malgré eux, mettent dans l'embarras ou dans le questionnement, tous ceux qui fonctionnent au gré des évolutions du confort, du bien-être et du modernisme. Soupir !

Pratiquante occasionnelle de ces errances intemporelles, je ne peux que rester admirative face à des cyclos qui vivent cet « Authentique » quotidiennement...ou presque !

On dit aussi que ces Cent Cols là, séduisent quelques plus jeunes adeptes, (un Marc, entre autres) qui vont, fort heureusement, assurer la relève des Patrick, Henri, Michel au pluriel et tous les autres... et qui maintiendront un quota « d'époque » , dans la grande diversité confraternelle... diluée de tolérance, du Club des Cent Cols.

Martine Médina
CC n°3592

* (Pour le Pas du Dinosaur, cf. article d'un ami Cent Cols, JC Mouren, aujourd'hui disparu, sur la Revue n°20 page 37. Ce Pas, situé en dessous du Pas du Berger, dans la face sud-ouest de Ste Victoire, n'est pas cartographié)

DÉLIRE CENT COLISTE

Laissez-moi à travers ce pamphlet, m'adonner à quelques calembours autour d'une passion commune qui nous dévore tous « centcolistes » que nous sommes.

Dans les Journaux (88), à la Page (88) sports, des histoires de Sauvages (69) s'échinant dans les raidards sont monnaie courante et ceci sans la moindre Pistole (69) pour récompense.

Quant à moi, simple Bonhomme (68) sur sa Machine (26) flamboyante comme le Feu (74) et équipée de Cassettes (69) adaptées à la grimpe, j'ai fréquenté tous les terrains : les Rues (73), les Champs (04), les Prés (73), les Marais (74), la Pelouse (74), le Grand Bois (42) aussi bien en route qu'à VTT.

De peurs rétrospectives Saisies (73), j'en ai connu quelques unes car plus d'une fois dans les descentes, j'ai manqué me briser les Os (26) ou rompre les Fourches (63) de mes destriers tant les montées m'avaient fait Trébuchet (04) et c'est Pale (12) comme un Linge (68) que j'arrivais alors en bas.

Dans les montées, l'affaire est toute autre : ainsi dans l'ascension du Noyer (05), paradoxalement j'ai essuyé un coup de Buis (04). J'ai parfois manqué de tomber dans la Fosse (01) et aussi fini les bras en Croix (70) mais jamais, oh non jamais, je ne suis resté en Bas (05) de mes objectifs.

Il en est un, très redoutable le Coq (38) qui ni Pigeonnier (67) ni Grand Colombier (01) ne fréquente, où je restai en équilibre comme une Pierre Plantée (12) et scotché à la pente comme une Ventouse (63). Ce jour-là, la Chaudière (26) explosa au plus fort de la pente et une Echelle (05) ou même des Pitons (74) m'auraient été du plus grand secours.

Et ce n'est pas le dard de l'Abeille (06) qui se ficha dans mon Cou (74) un jour de Tempêtes (84) qui me sortit du Mauvais Pas (05) alors que j'effectuais comme le gymnaste la terrible Croix de Fer (38) ; c'est davantage la Croix Rouge (26) qui aurait pu me retaper à l'aide d'un Baume (26) revitalisant voir un Ballon d'Alsace (88) ou un Cruchon (01) rempli du fameux breuvage du Dieu Bacchus (26). Suivre le Pas du Cheval (74), le Pas du Lièvre (73) ou bondir telles ces Chèvres (71) du Petit Col (38) en Collets (05,26, 38,43,73, 74, 88) n'est pas non plus dans mes cordes. Le plaisir suprême est l'instant où l'on franchit le sommet, c'est une délivrance, une Porte (38), j'en profite toujours pour respirer un bon Ballon (01) de Bel Air (38). Mais s'il y a bien quelque chose dont je suis fier, c'est le fait de ne jamais renoncer, au coeur de la Bataille (26), même aux Limites (42) alors que j'essuie de violents coups de Lattes (04).

Il faut ajouter également que les suppliques adressées à la Vierge (88), à la Madone (06) ou encore à Notre Dame (83) ont porté leurs fruits et m'ont sorti plus d'une fois du Calvaire (68) où je m'enfonçais. Bien sûr je n'aurais supporté d'être ajouté à la liste des Mille Martyrs (38) !

Et pourtant sur la Selle (01) de cet Engin (57), j'en ai gravi des Murs (84), pas de Baraques (07) bien sûr, en adoptant le dos rond comme le Chat (38) pour mieux lutter contre le Mistral (83) ou les Quatre Vents (71).

Juste un petit regret dans cet enchevêtrement de cols, n'avoir pu mêler les plus prestigieux tels Galibier (05), Izoard (05), Iseran (73), Bonette (04), Agnel (05), Cayolle (04), Tourmalet (65), Envalira (Andorre) ou encore les Stelvio, Gavia, Mortirolo, Pordoï, Feddaia, Bernina, Umbrail de nos Alpes italo-suisse ou autres Marshall Pass, Owl Creek Pass, Wixon et Bigelow Divide du célèbre Far West américain; quant aux Hundsrück (68), Schlucht (68), Herrenfluh (68). Boenlesgrab (68), Platzerwasel (68), Kreuzweg (67) de notre massif vosgien, ils sont restés sourds à tout verbiage.

Il est fort heureux également, que je ne totalise qu'un peu plus de 600 cols donc loin des vénérables confrères qui en affichent plusieurs milliers, une page n'eût pas suffi à cette élucubration. Mais je ne suis pas encore un Homme Mort (26) et si l'avenir n'est pas trop Vache (26) et que ma Muse (26) m'accompagne toujours, d'autres cols se Brosses (69) déjà à l'horizon dans mes futures pérégrinations afin de compléter ce couplet.

LE PAS DES LANCIERS »... UNE... PREMIÈRE !

- « Oh, André ! Nous venons de franchir le « Pas des Lanciers » et je n'ai vu aucun de mes semblables, ces magnifiques chevaux bais à la robe rougeâtre avec crins et extrémités noirs, au port militaire et altier, caracolant d'un pas nerveux et martelant le sol de leur pas fougueux et scandés ? »

C'est Pégase, mon fidèle coursier, qui vient de m'interpeller (parce qu'il parle dans les grandes occasions, mon Pégase... mais, je suis le seul à l'entendre). D'habitude un peu timide et très discret ; là, il en a gros sur le cœur et je sens, au ton de sa voix, que sa péroraison n'est point close... Il poursuit :

- « Oui, le « Pas des Lanciers »...

Je voyais, comme tout un chacun, les « Lanciers du Bengale », corps d'élite paradant dans les Indes séculaires, vêtus de leur tenue mordorée rehaussée d'argenterie et d'ors, vareuse rouge importée des hussards de l'Empire, culotte bleue avec passepoils au fil de soie pourpre ; campés droits comme des i sur leurs selles de parade aux pommeaux étincelants, flanqués de fontes en cuir de Cordoue minutieusement ouvragé par les artistes maroquiniers ; portant, dressées vers le ciel leurs lances miroitant sous le feu du soleil et terminées par des fanions multicolores se déployant en festons sous le vent de la cavalcade ! Eh bien ! Je n'ai rien vu de tout cela.

- « Oh ! Oh ! Arrête un peu...tu t'imagines...tu t'imagines...mais, la réalité est tout autre... Tiens, puisque tu es si interrogateur aujourd'hui, je vais te raconter l'histoire du « Pas des Lanciers ». Ecoute :

« Le Pas des Lanciers » (coordonnées 84 01 079 042), paru sur l'additif des cols de France 2003 au catalogue Chauvot, se situe sur la D26 entre Cavaillon et Orgon – C'est en 2003 que j'ai eu l'honneur d'inscrire ce col à mon palmarès puisque auparavant, bien que franchi à maintes reprises, il n'existait point et au demeurant son altitude, 100 mètres, ne fait naître sur nos visages qu'un sourire figé, voire une certaine moue.

Le malheur, c'est que ce « Pas des Lanciers » se trouve plus au sud, sur un sentier perdu de la chaîne de l'Estaque, près de la gare de même nom et son histoire est étroitement liée à celle des Chemins de Fer.

En ce temps là, vers les années 1870 ou 80 (je ne sais exactement), les compagnies de Chemin de Fer étaient en plein déploiement et celles du sud de la France qui devaient ensuite donner naissance au PLM (Paris Lyon Marseille) avaient après des travaux titanesques pour l'époque, relié Paris à Avignon par le rail.

Une époque héroïque pour le développement du transport, puisque une loi vite abandonnée quelques décennies plus tard devant le règne de Dame Voiture, prévoyait de relier par fer toutes les préfectures et sous-préfectures de France et de Navarre !... Une époque qui fait sourire parfois, puisque l'illustre marseillais de naissance et Président de la République Adolphe Thiers indiquait, qu'il était très néfaste pour la santé physique et mentale de transporter des citoyens à de telles vitesses sur plusieurs centaines de kilomètres... les convois d'alors reliaient Avignon après trente heures d'un pénible voyage !

Mais pour l'heure ; pour construire la voie jusqu'à la cité phocéenne, un obstacle se dressait devant l'opiniâtreté des ingénieurs : le franchissement de la chaîne de l'Estaque... Un projet difficile et tortueux par la côte bleue abrupte fût étudié ; un autre prévoyait le passage du rail de Rognac à Aix avec possibilité de poursuivre ultérieurement vers le Var, Marseille étant desservie en « antenne »...

Entre-temps, les techniques de percement de tunnels ayant évolué, oh, bien sûr pas avec des tunneliers, ces engins modernes de 500 tonnes pilotés par ordinateurs qui « mangent » la montagne à la cadence de plusieurs dizaines de mètres par jour ; non, simplement avec les marteaux compresseurs servis par une armée d'ouvriers aux biceps énormes, œuvrant en 3X8, la décision de percer la chaîne de l'Estaque fut prise et c'est ainsi que « la Nerthe » le plus long tunnel du territoire français avec ses 4635 m en double voie

a été réalisé. Avant le premier coup de pioche, il fallait, bien évidemment, un plan directeur basé sur un relevé topographique précis des lieux : pas une mince affaire...en 1870 ! Les satellites ni la photo aérienne n'avaient pas encore cours... !

Voilà donc une escouade de géomètres, touristes itinérants avant l'heure, avec leurs théodolites, niveaux d'Egault, goniomètres à règle graduée couissant prestement sur leur planche à dessin à l'équilibre incertain sur leurs pieds extensibles, prenant possession des collines de l'Estaque paysage minéral et sauvage... Une végétation rabougrie : quelques pins nouveaux luttant contre l'extrême sécheresse des étés, des cades, des argéras, des lentisques et, prenant racine entre les cailloux un tapis végétal méditerranéen où règne le thym, le fenouil, le romarin et quelques lavandes éphémères. Paquant sur ce territoire inhospitalier, des troupeaux de chèvres rousses aux cornes en forme de lyre conduites par des « pastrès » d'un autre âge, vêtus de leur houppelande de laine avec cape et capuchon les abritant l'hiver du seigneur Mistral et l'été des dards d'un soleil de feu. Lever un plan topographique, dessiner une carte précise, relève d'un savoir faire technique ; mais, le résultat ne peut être exploitable qu'avec la désignation des lieux, des noms coutumiers, des indications authentiques se référant au terrain... Notre chef géomètre, perdu dans cette pierraille inhabitée est bien ennuyé pour remplir ce petit plus indispensable à la mission. Il avise un brave berger hirsute, le seul d'ailleurs dans les parages, appuyé sur son long bâton, flanqué de son fidèle chien noir tapis à ses pieds ; qui, ébahi, regarde depuis quelques jours du haut de la draille qui franchit ses collines, ces « gens de la ville » « photographe » sous tous les angles son domaine ancestral d'ordinaire très silencieux !

- « Bonjour mon brave... Dites, quel est le nom de ce col où nous nous trouvons ? »

C'est le chef géomètre qui va aux renseignements.

Le berger n'a pas trop l'usage du français...dans sa jeunesse il a fréquenté l'école de la semaine des quatre jeudis. C'est tout dire !!! Et de plus son interlocuteur s'exprime avec un accent pointu totalement inconnu du « Provenço ».

- « Oui, voyons, comment s'appelle cet endroit ? »

Notre brave pastrè a bien compris à présent et après mûre réflexion, il répond dans sa langue naturelle :

- « Aqui, es lou pas dé l'anxié » !

Notre géomètre reste bouche bée...il ne comprend pas trop, fait répéter... Il est du grand Nord...de Valence ou peut être même de Lyon... Il a suivi sa compagnie depuis sa création... C'est un peu le Monsieur Brun de Marcel Pagnol !

Il traduit (ou essaye de traduire) dans sa tête :

- « Aqui.....ici

- ess (avec l'accent tonique sur le « s »).... c'est

- Lou pass (re-accent tonique sur le « s »).... le pas, le passage, le col

Bon d'accord.

- Dé l'anxié..... là, je ne vois pas ?... peut être une brigade de pandores à cheval désignée « les lanciers » ? Je ne sais. Bon, je ne vais pas me creuser la tête pour si peu et au demeurant passer pour un « c.. » dans mes recherches ! Et, il inscrit sur son plan au beau milieu de la page : « Pas des Lanciers »

Mais, en fait, notre sympathique berger indiquait bien le véritable nom de lieu, un lieu funeste s'il en est ! « Aqui es lou pas dé l'anxié ». Traduction : « ici, c'est le pas de l'anxiété ».

En effet, les voyageurs partant de Marseille en diligence devaient franchir, après Saint-Louis par la draille poussiéreuse d'alors, le massif de l'Estaque. Dans ce col, la peur, l'angoisse, l'anxiété (l'anxié en provençal) s'installaient dans la berline puisque les malfrats, les détrousseurs de grands chemins les attendaient dans ce funeste passage en criant : « la bourse ou la vie » !

Ces derniers, leur forfait accompli s'éclipsaient dans quelques vallats ou grottes pour partager leur butin... Certains disent qu'ils retournaient garder leurs chèvres !... Des mauvaises langues à coup sûr.

Si, d'aventure, vous allez un jour traîner vos guêtres (vous en aurez besoin à cause des argéras) dans le massif de l'Estaque et franchir « lou pas de l'anxié » n'y ayez point peur... Vous y rencontrerez encore ces grandes chèvres rousses aux cornes en forme de lyre, les chèvres de Rove, espèce en voie de disparition, paraît-il... Les bergers aussi suivent la même voie...d'extinction...mais, celui qui vous conduira dans son cabanon, vous fera déguster un de ses petits fromages... Heummmmmm !!! Je ne vous dis que ça.

- « Alors, mon cher Pégase pas trop déçu par cette histoire, pour le moins inattendue ?

- Pour applaudir les fringants Lanciers du Bengale et admirer leur Pas de parade, il te faudra cycler encore un peu... ! Mais, pour toi, le cheval ailé qui rêve là-haut dans son Hélicon, où est le problème ?

André BECCAT
CC n°3360

La version d'André Beccat, bien narrée, est sans doute erronée dans sa conclusion. Michel de Brébisson a trouvé d'autres références, dont voici ci-dessous des extraits :

Article de Paul Fabre (Eddius) :

« Pour le Pas des Lanciers, l'explication est simple : Lanciers, en effet, est le résultat d'une mauvaise compréhension : le latin INCISA (qui a donné incise en français) a donné en occitan ancisa, encisa, qui a le sens de « coupure, incision » et, par analogie, « col de montagne », d'où les noms de Saint-André-de-Lancize (Lozère). En Provence, et notamment dans le dialecte marseillais, -ISA du latin se réalise en -ié et non pas en -isa ; d'où la camié (orthographe occitane la camiá, prononcer : [KAMYÉ] pour la camisa «la chemise» ; d'où, par le même phénomène de l'évolution phonétique historique, l'ancié (l'anciá ; prononcer : [ANSYÉ]) pour l'ancisa «le col».

Le Pas de l'Ancié, c'est le Pas («col») du «col» ; Ancié n'étant pas compris, on l'a défini par le terme générique de pas (cf . Port redéfini par col) ; et l'Ancié, sans doute influencé par pas (pas de charge !) a été compris Lanciers. D'où le pas des Lanciers, qui a pu faire naître la légende d'une bataille : et on en donne la preuve par le nom ! (analogiquement, anciá a pris aussi le sens d'«angoisse»). »

D'après un autre spécialiste, Charles Rostaing, l'orthographe devrait être le Pas de l'Encié , ce dernier mot ayant le sens d'entaille, de brèche. Il cite à l'appui un ver de Frédéric Mistral de 1876 : « vau mai encié que piéta » (mieux vaut trancher qu'épargner la plaie).

UN INSOLITE PASSAGER CLANDESTIN

En ce caniculaire mois d'août, je m'extraie sans trop de difficultés du col Amic et envisage avec une certaine sérénité le passage de celui du Silberloch. La montagne vosgienne, qui absorbe stoïquement les rayons d'un soleil implacable, dégage une puissante senteur de résine surchauffée. Soudain une mouche banale, ni grosse, ni petite, ni à miel, ni à autre chose de malodorant, bref la mouche normale, se pose sur le transparent de la sacoche de guidon qui protège l'itinéraire du jour. La mouche semble beaucoup s'intéresser aux caractères qu'elle découvre au fur et à mesure qu'elle se déplace à la surface du rhodoïd et ne paraît guère perturbée par une vitesse au demeurant fort modeste.

La pente s'infléchissant, la vitesse augmente naturellement. Tout en conservant un œil attentif sur les sinuosités de la route j'admire le comportement de l'insecte. La mouche écarte plus largement ses pattes, se place face au vent relatif, et modifie constamment le positionnement de ses ailes. Abandonnant leur position habituelle elles se collent plus ou moins au corps, comme pour le fuseler. La vitesse croît encore et ma petite protégée a de plus en plus de mal à se maintenir en place. En dépit de ses efforts elle ne cesse de glisser. Mais avec une adresse prodigieuse elle tire des bords comme un vieux loup de mer et surmonte la pression. La route remonte vers le col d'Herrenfluh. Madame la Mouche semble apprécier le répit. Au sommet de l'Herrenfluh, la passagère se retourne, frotte l'une contre l'autre ses deux pattes avant et semble me regarder. Et puis, comme la départementale plonge sur Uflholz, ma minuscule compagne, qui ne tient sûrement pas à renouveler l'éprouvante séance d'essais en soufflerie, décolle gracieusement, passe près de mon oreille et me bzie-bzie * une sorte de remerciement.

Cernay... Thann... j'emprunte l'itinéraire conseillé par un cyclo de rencontre pour éviter la confrontation directe avec le col d'Hundsrück. Je passe par Rammersmatt, Bourbach le Bas et Bourbach le Haut. C'est plus long, sûrement aussi raide et je commence à trouver les dernières pentes passablement indigestes.

Une mouche se pose sur la sacoche. ..je jurerai qu'il s'agit de celle tout à l'heure tant la ressemblance est frappante. Elle s'immobilise sur le mot Hundsrück, se retourne pour me faire face, frotte l'une contre l'autre ses deux pattes avant et ne consent à s'envoler qu'une fois le sommet du col atteint. Comme au passage j'ai droit au même bzi-bzi le doute n'est plus permis mon amie la mouche a pris le plus court chemin !

* Il est bien connu, que si les fourmis « crohondent », les mouches, sauf évidemment les tsé-tsé « bziend bziend »

René CODANI
CC n°1882

LE SEIGNEUR APRÈS LE DIABLE...

Habitant les lointaines « plaines » (comme disent les montagnards) de l'ouest, je prends plaisir, en début de vacances, à franchir de « petits » cols. Mais il arrive un moment où l'appel de la haute montagne se fait pressant... C'est ainsi que cette année je me suis installé dans les Hautes Alpes, près de Gap.

13 août, 8h 30, je me mets en selle à Ancelle où j'ai établi mon campement. En cette période de canicule, je préfère monter à l'ombre : l'ubac de la vallée du Drac me paraît tout indiqué. Je serai effectivement sous les ombrages, des forêts ou de la montagne elle même, presque en permanence jusqu'au premier col. Les points de vue sur la vallée en contrebas et sur le Massif des Ecrins au nord sont superbes : cette ascension est un régal, impossible de ne pas faire de photos ! La piste est caillouteuse et je dois choisir en permanence où passer pour ne pas trop patiner. Je la quitte pour prendre le sentier pentu situé sur la crête de l'Abeille: poussage obligé... Peu à peu la forêt cède la place aux alpages. Curieusement je ne perçois pas de signe de vie des marmottes, nos habituelles compagnes à ces altitudes : est-ce dû à la proximité du Col de la Casse du Diable ?

J'arrive enfin au col (2185m). Là un panneau indique : « Fin du sentier - cheminement libre - soyez prudent ». Autant dire : « Allez au diable ! »...

Je sors la top 25, ma boussole et je fais le point. Je décide de passer dans le pierrier à l'est puis de remonter à flanc de montagne vers le Col du Seigneur. Poussage, portage, c'est dur : difficile d'atteindre le Seigneur ! Mais je prends mon temps, je m'arrête pour reprendre mon souffle et regarder de tous les côtés : c'est un émerveillement permanent. La haute montagne est irremplaçable, c'est fabuleux. Je finis par atteindre ce col (2310 m) que j'ai même le plaisir de franchir sur mon vélo ! Il est dominé par la Petite Autane (2519 m) et la Tête du Seigneur (2352 m) mais toise le Col de la Casse du Diable, plus bas. Je trouve ce voisinage de noms amusant, il serait intéressant d'en connaître les origines... Je poursuis ma randonnée sur la crête, vers l'est. De chaque côté, c'est à pic : à déconseiller aux sujets au vertige !

Je décide de pique-niquer au Col de Combeau (2303 m) avant de redescendre dans la vallée de La Rouanne. J'aime bien me restaurer et me relaxer ainsi, perché sur un grand col en contemplant la montagne de part et d'autre. D'abord assis sur un rocher en regardant à l'ouest ce que je viens de franchir, je m'installe ensuite à l'ombre sous un mélèze et, pendant que de grosses sauterelles inspectent l'intérieur de ma sacoche, j'admire en face de moi la Grande Autane (2782 m) et j'examine au sud-est les montagnes dans lesquelles se dessinent des cols qui sont autant d'appels à de futures balades. Je cherche ainsi le Col de Pourrachièr, mais pas « pour en chier » !

Bernard Migot
CC n°844

NOCTURNES

On a beau avoir en horreur la route de nuit, ténébreuse par nature, angoissante par vocation, assassine par procuration, elle a souvent surpris l'imprudent et éternel obsédé du temps perdu que je suis. Mon ami Marcel, dès notre première sortie commune, n'avait-il pas proclamé que j'étais le diable ?

J'ai du mal à me remémorer toutes les séquences nocturnes qui jalonnent un demi-siècle bien tassé de cyclotourisme, aussi en ai-je extrait ce petit florilège de souvenirs pas toujours hilarants.

PONTE DI LEGNO – 1965

- Il pleut, comme bien souvent en cet an de disgrâce absolue et comme il sait pleuvoir en régime de foehn sur les Alpes italiennes. En septembre la nuit vous tombe vite dessus par ce temps de cochon (voir plus loin). Je viens de traverser Ponte di Legno et vire à gauche sur la route du Gavia, scrutant anxieusement l'obscurité à la recherche d'un hypothétique abri. A droite, une grange ouverte où je m'engouffre avec une intense jubilation. La porte refermée, repas à l'obscur clarté qui tombe de ma pile, et je me glisse voluptueusement dans le duvet. Pas pour longtemps, on cogne et crie à la porte, il faut aller ouvrir pour livrer passage à une ruée de cochons ruisselants. Porca miseria ! On ne me chasse pas, on n'est pas des sauvages, mais je comprends bien que les cochons n'étant pas fichus de gagner l'étage au-dessus par l'échelle, c'est à moi de déménager. Là-haut c'est le plancher nu, absolument dépourvu de foin, sous un toit criblé de gouttières. Mais je suis rassuré de savoir que les cochons dormiront dans le foin sec et odorant, incapables d'apprécier leur bonheur: ils ont grogné toute la nuit.

TIMAU – 1970

- Nuit noire. Le village est plus touristique que pastoral. Il y a bien quelques petites granges, vestiges d'une activité en déclin, mais elles ne sont pas logeables (qu'ils disent), pleines de foin en fermentation (qu'ils expliquent). Plus personne en vue, au risque d'un incident où je serais forcément fautif, je m'introduis discrètement dans une petite remise au fond d'une ruelle. Il y a du foin, tout baigne ! 5 heures du matin. La porte est poussée par une vieille femme qui, à ma vue, s'enfuit précipitamment en poussant, comme disait ma grand'mère des cris de porc frais. Là, ça craint grave, et j'attends stoïquement le coup de trident bien mérité dans l'abdomen. La dame revient avec son fils apparemment non armé, le fourbe. Je suis prêt à mettre les mains en l'air, mais voilà qu'il me parle gentiment de la pluie et du beau temps, taquine sa mère sur sa frayeur, et tout se terminera à la maison autour de la cafetière fumante. Merci, Monsieur Assimil, les rudiments d'Italien que tu m'as appris me sauveront peut-être un jour la vie.

MODANE – 1970

- 3 heures et demie. Je quitte la gare de Modane après une courte nuit de train sans sommeil. La piste du Fréjus lance des lacets serrés à l'assaut de la pente sombre. Sous le ciel noir criblé de scintillements cristallins on distingue à peine les sommets d'en face. Le silence nocturne n'est troublé que par la chanson des torrents. Les lumières de la ville, au fond de la vallée, s'éloignent au gré de ma patiente ascension sur le ruban clair de la piste, tandis qu'en haut le ciel pâlit insensiblement, laissant sortir de la pénombre la chapelle de Charmaix à cheval sur la chaussée, prête à basculer dans le vide. Il fait presque jour à présent, la magie de la nuit s'évanouit doucement, ici et là le soleil pose ses premières touches d'or. C'est fini. C'était là le seul parcours nocturne volontairement effectué de toute ma vie de cyclo. Loin des bruits et des dangers de la route, j'ai regretté qu'il soit si court.

PRE DE LA CHAUMETTE - 1973

- Evidemment, il était un peu tard pour passer dans la foulée l'Aup Martin et la Cavale, mais je ne pouvais plus reculer. La faute à ce damné gué de Verdonne pas facile à trouver et où le vélo ne m'a pas vraiment aidé, c'est le moins qu'on puisse dire. Les deux cols passés, le soir tombe, il faut faire attention où on pose les pieds; sur cette trace raide comme le diable un faux pas n'est pas permis. Grandeur et servitude de la randonnée solitaire. Peu à peu le balisage se fond dans la pénombre; surtout ne pas le perdre, car le cheminement n'a rien d'évident, et le spectre d'un bivouac de détresse sous un ciel rien moins que rassurant

commence à me hanter. Encore faudrait-il pour ça un minimum d'espace utilisable. On verra, façon de parler, plus loin. Mais le GR s'améliore progressivement au point qu'il est bientôt possible d'alterner marche et course; me voici courant alternatif, sans être plus éclairé sur ma position, jusqu'à ce que luise soudain dans l'ouverture du val de Champoléon le rougeoiement d'un feu de camp. Fin de mes anxiétés, j'échoue bientôt à la bergerie du Pré de la Chaumette aménagée en gîte d'étape où l'on m'accueille quasiment comme un extra-terrestre.

REFUGE ALPHONSE XIII – 1984

- Ça y est, j'ai perdu mon copain ; tout le monde a connu un jour cette petite mésaventure, et moi plus que tout autre, mais la nuit en pleine montagne c'est le stress. Sur la bonne piste dallée des Aguas Limpias il a chaussé ses bottes de 7 lieues pour distancer la nuit, en oubliant que je n'avais pas son allonge. Demimal, pour une fois, je sais qu'il est devant et que nous sommes d'accord pour aller dormir à Alphonse XIII. L'ennui, c'est que chaque bifurcation me propose un choix risqué à trancher dans l'instant sans convoquer le conseil de famille. Après être passé devant deux bâtiments fermés qui ne sont pas Alphonse XIII, il commence à y avoir du flottement dans ma détermination, et ne vaudrait-il pas mieux remettre notre jonction à demain matin, au grand jour ? Mais installer à l'aveuglette un bivouac sur ces pelouses bosselées pleines de pierres ne m'excite guère. Et en m'obstinant sur ce terrain piégé, n'est-ce pas confondre courage et stupidité ? Avant que j'aie eu le temps de choisir, la réponse me parvient tout à coup de la droite, un appel puissant assorti de signaux lumineux. C'est lui, mon ami Jacques ! Hors trace, avec précaution, je le rejoins près du refuge, non pas le 3 étoiles suggéré par son illustre patronage, mais un sommaire abri non gardé dont les pailles nous feront quand même oublier la dure dalle de béton de certains refuges pyrénéens de France.

BERGERIE DU VALLON – 1985

- Du col de Rouanette au col de la Coupa, au vu de la carte peut-être 2 km à vol d'oiseau, mais je ne suis pas un oiseau, et le sentier de flanc que j'espérais n'existe pas. Au lieu de ça un pierrier casse-pattes qui oblige parfois à laisser le vélo pour aller à la recherche du meilleur passage. Vu l'heure qu'il est mon bon ange me conseille de descendre plutôt sur Ancelles, à quoi rétorque mon démon têtu que c'est la descente sur le Réallon qui a été programmée, et basta ! Bon, bon, va pour le col de la Coupa qui fait d'ailleurs 100 m de moins que Rouanette. Mais on n'en finit pas de trébucher sur des éboulis fuyants qu'on ne distingue plus très bien, de franchir des ravines problématiques où il faut tasser du pied pour assurer la portance. Soulagement au col où un sentier précaire oblige encore à écarquiller les yeux, mais il file droit dans l'alpage sur une lumière lointaine. C'est la bergerie du Vallon, vraiment providentielle : ma carte ne la signale pas. Un jeune couple de bergers l'occupe, et ce sera une de plus à ajouter à la longue liste des agréables soirées en compagnie des gens de là-haut.

SUPERBAGNERES - 1987

- J'aurais pu aller coucher au refuge d'Espingo, mais le temps est si beau. Il est pourtant 6 heures et la flèche du GR donne 4 h pour Superbagnères. En septembre, est-ce bien raisonnable ? Surtout avec l'IGN au 1/100000ème pas très expressive pour les détails du relief. En une longue transversale en balcon relativement facile passant par les Hounts Secs et la Coume de Bourg, le plus dur est fait. Un bon sentier file sur le dos de l'échine herbeuse qui domine la vallée du Lys. Le crépuscule est là, atténué par la lune dans sa plénitude qui répand sur l'alpage une irréalité clarté. Mon passage provoque un début de panique au sein des troupeaux surpris par l'apparition de ce Martien poussant un objet roulant non identifié. Superbagnères, c'est la morte saison, la station est déserte, mais sous le grand hôtel d'Aneto un local de service accessible (sans effraction) m'évitera le bivouac à la belle étoile dans la froide nuit de septembre.

PREINTALER HÜTTE – 1988

- Je n'aime pas rester sur une défaite, en l'occurrence l'humiliation ridicule d'avoir, il y a 3 ans, gravi la Landschitzscharte sans avoir été fichu d'en descendre. C'est pourquoi je me retrouve ce soir au pied de ces Schladminger Tauern pour effacer cet échec en épinglant le col voisin du WaldhornTörl. 7h1/4, j'y suis, mais pas question d'y rester, nous sommes en septembre dans les Alpes orientales, et 600 m de descente

m'attendent. Sentier raide et inconfortable au début, ça ne favorise pas les performances. Plus bas ce serait mieux sans les ténèbres grandissantes qui m'obligent à sortir ma minuscule lampe aussi efficace qu'un ver luisant. Je patauge dans la boue, titube sur les pierres, franchis un torrent sur une planche avec une pensée émue pour celle qui, naguère, n'avait pas supporté mon poids, quelque part dans les Grisons. Un instant l'idée me traverse de planter là le vélo et de courir jusqu'au refuge, lorsqu'apparaissent à la faveur d'un tournant ses lumières toutes proches. Samedi, j'aurais dû m'en douter, c'est plein d'Autrichiens braillards. Misère !

VEI DEL BOUC – 1997

- Praz de Lys, Ruosalp, Val Fraële, Andalousie, il est des noms qui, rien qu'à les prononcer ouvrent la porte aux rêves. Pour d'autres c'est la part de mystère qu'ils cachent. Ainsi au col du Vei del Bouc qui n'aura rien dévoilé de son secret après 1800 m de pénible ascension sous, puis dans la traditionnelle purée sans laquelle il n'est pas de Piémont qui vaille. Dommage que le moderne refuge au bord du petit lac ait été fermé, les 500 m restants on les aurait faits le lendemain matin avant la montée des brumes. Nous voilà donc condamnés à les déguster ce soir à la petite cuiller dans le crépuscule cotonneux, avec en haut du mât de cocagne la récompense d'une hypothétique caserne. Pas de quoi galvaniser les troupes. Durs les derniers mètres sous l'ultime ressaut du col, mais la caserne est bien là, surgie de l'ombre, avec un toit. Décidément, Allah est grand. Les fenêtres sont béantes ? Qu'est-ce que tu t'imaginais pour ce prix là ? Et puis à l'intérieur le sol est sableux, de quoi tu te plains ? Qu'importe, le charme est rompu, le Vei del Bouc n'est plus qu'un col sinistre où se recroquevillent bientôt deux gisants sur lesquels le vent glacial pousse sans relâche des paquets de brume. Dis, Michel, t'as pas un peu honte de me faire ça à mon âge ?

Ainsi va la vie de cyclochard, marquée par l'angoisse quotidienne de la nuit, à la merci des bonnes et des mauvaises fortunes. Celles-ci il les accepte pour avoir préféré la liberté aventureuse à la routine rassurante, celles-là il les reçoit comme des cadeaux souvent mérités, éphémères récompenses qu'il faudra peut-être chèrement payer le lendemain. Comprend qui voudra, là est son bonheur.

Michel PERRODIN

CC n°26

IL Y A VINGT ANS

Francis Lemaître a retrouvé dans sa documentation cet extrait paru dans « Le Cycle » d'une lettre de Raymonde Venera, d'Ugine, adressée à Henri Dusseau :

« Je suis particulièrement heureuse de vous adresser la liste des 260 cols différents que j'ai gravés en cinq années. En effet j'ai commencé à faire du vélo à l'âge de 45 ans, après avoir eu le cancer du sein, avec mutilation importante et par suite handicap du bras droit m'obligeant à une rééducation longue et douloureuse, handicap que je surmonte au fil des ans.

Bien sûr, il m'a fallu beaucoup de volonté, de courage et de persévérance pour atteindre, tout en travaillant, le but que je m'étais fixé : faire partie de la grande famille des 100 cols.

Aujourd'hui, je viens d'avoir 50 ans. J'ai gravi en 1983 les cols les plus prestigieux : Madeleine, Iseran, Vars, Izoard, Galibier etc.. non sans peine il faut le dire ! Je suis heureuse d'être en vie et grâce à ma « petite reine » je me sens bien dans ma peau. Aussi je voudrais que ma lettre soit un message d'espoir pour les cyclos et cyclistes qui ont eu ou qui auront un jour la même maladie que moi. » Francis Lemaître remarque que dans le tableau d'honneur 2003, Raymonde Vénéra figure tout comme son mari René avec un total de 1244 cols. Cet exemple magnifique qui l'a marqué intensément lui procure la même émotion qu'il y a vingt ans.

Contactée à ce sujet, Raymonde Vénéra nous apporte son témoignage de 2004 : « Vingt ans après, nous comptabilisons avec mon mari 1286 cols différents dont 55 à plus de 2000 m. Nous avons gravi plusieurs fois le mont Ventoux mais depuis que je me suis cassé le bras gauche, j'avoue avoir de l'appréhension dans les cols muletiers.

Habitant l'hiver dans la station des Saisies, je pratique également le ski alpin, nordique et des sorties à raquettes. Malgré mes 70 ans, je rêve toujours de cols.

Une anecdote pour terminer : au moment de grimper notre 1000ème col, j'ai cherché un nom évocateur et nous avons ainsi gravi le col de la Croix de Montvieux dans le massif du Pilat, en effet, je considérais que « mon vieux » (ce n'est pas péjoratif) avait bien porté sa croix en gravissant 1000 cols en ma compagnie. »

Francis Lemaître

CC N°5143 de Houtain - Le Val en Belgique

La rédaction de la revue est heureuse de saluer à nouveau cet exemple de courage et de solidarité familiale. L'échange entre un Cent Cols Belge et un couple de Cent Cols du CT Alberville par delà le temps et l'espace prouve que notre confrérie est bien comme l'écrivait déjà il y a vingt ans Raymonde Vénéra une grande famille.

LES COLS DES PAYS BALTES

En janvier 2003, mon ami Jean Lin, de Fontvieille en Provence, village du moulin d'Alphonse Daudet, m'a proposé de rallier en vélo Hambourg à Saint-Petersbourg en traversant notamment les trois pays Baltes, Je n'ai pas réfléchi longtemps.

Muni de bonnes cartes allemandes, polonaises, lithuaniennes, lettonnes, estoniennes et russes, j'ai immédiatement recherché les cols que nous allions franchir et vraiment je n'ai pas été déçu.

Notre randonnée - près de 2500 km - s'est déroulée du 11 mai au 15 juin 2003 avec comme participants quatre cyclos, Henri Curtillet de Caluire, Jacques Mangeot de Fontvieille, Jean déjà cité, votre serviteur, tous chasseurs de cols et une voiture accompagnatrice, pilotée par Colette.

Après visite de la superbe ville de Hambourg, rasée pensant la guerre et reconstruite à l'identique, nous prenons notre envol. La campagne allemande est superbe, le beau temps et le vent favorable qui ne nous feront que rarement défaut sont déjà présents. Une chance. Après la Pologne, un peu vallonnée nous entrons, curieux, dans ces trois petits pays, par la taille et par la population, mais très grands par leur volonté d'exister parmi les autres pays d'Europe. Dessert sur le gâteau, la visite du musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg, à ne manquer sous aucun prétexte, surtout... si vous avez horreur des musées. C'est un enchantement.

Ah oui, pris par mon histoire, j'ai omis de vous citer les cols franchis, - en attente d'homologation par la « s.e.r.p.e » - je n'ai hélas pas toujours les altitudes, seulement des photos.

En Pologne : Od roku (1842) Plzensky Prazdroj, Lacplesis (1948) Tyskie (1629), Zywiek (1856) et Lecoq (1807)

En Lithuanie : Svyturys (1784) Horn, Avilys ,Césu (1590) Gôsser,

En Lettonie : Browar, Okocim, Saku (1820) kimmel (1815)

En Estonie : Bajitnka (1990) ,Pocchn, Razots, Latvija, Vlotz, Lech .

Ces cols parfois glacés, souvent froids mais toujours agréables, nous laissent un souvenir impérissable et un goût délicieux.

Ils ont été dégustés, chaque jour à l'arrivée de l'étape. Un col de bière est aussi un bonheur pour un cyclo assoiffé.

Henri Dusseau
CC n°705

MA COLLECTION À MOI !

Après l'été, l'automne fait son apparition avec tout ce qui le caractérise : le soleil est moins violent, les jours raccourcissent, les feuilles tombent, les sorties à vélo sont moins longues et... c'est le retour des repas améliorés, pour ne pas dire gueuletons : des anciens combattants, des anciens de l'usine « Machin chose », sans compter les Assemblées Générales et celle de mon club cyclo en particulier.

C'est au cours d'un de ces repas que j'ai assisté à une conversation très intéressante au sujet de collections de toutes sortes. Ma voisine de droite collectionnait les dés à coudre (pourquoi pas !). Elle en possédait plus de 200, sensiblement de même forme mais fabriqués dans différents matériaux et de couleurs des plus variées. Celle d'en face collectionnait les clochettes (et pourquoi pas non plus !). Elle en possédait encore plus et c'était presque un challenge entre elles, à qui en aurait le plus...

Soudain, l'une d'entre elles s'en prit à son mari qui, selon elle, ne lui fabriquait pas suffisamment d'étagères pour exposer tout son trésor. Pourtant, depuis qu'il avait pris sa retraite, il avait fait l'acquisition d'une machine à bois et rien n'en sortait. Quant à la seconde, elle avait dû meubler son salon et son séjour de vitrines qui déjà débordaient de ses petites clochettes multicolores toutes plus belles les unes que les autres. Evidemment, son mari n'avait pas intérêt à critiquer sous peine de se faire sonner les cloches... Et chacune d'elle de se plaindre du manque de place et des différents problèmes que posent de telles collections, notamment la poussière et le boulot que ça représente pour l'éliminer.

C'est à ce moment que je choisis d'intervenir dans la conversation en leur disant que personnellement j'étais propriétaire d'une collection bien plus importante que les leurs réunies et que je n'avais absolument aucun problème de place ni de rangement !

- Mais qu'est-ce que vous collectionnez ainsi dirent-elles en chœur ?
- Et bien, je collectionne les cols que je franchis à vélo depuis plusieurs années...

Ah, si vous aviez vu leurs têtes ! Et pourtant elles n'étaient pas sans connaître ma passion pour le vélo en montagne.

Je me mis alors en devoir de leur expliquer la fameuse règle qui régit notre confrérie et que tous ces cols, je les cumulais sur mon ordinateur (à l'abri de la poussière) où ils prenaient moins de place qu'une simple photo sur un buffet, que j'en expédiais la liste une fois par an à un responsable appelé « délégué territorial » afin qu'ils soient homologués et puissent figurer en bonne place au tableau d'honneur de la prochaine revue du club.

Elles en sont restées bouche bée mais je ne pense pas qu'elles soient prêtes à troquer leur collection respectueuse contre un vélo, même de haut de gamme.

Hubert Le Corre
CC n°2883

RANDONNÉES VALAISANNES

En cette période de canicule, j'ai eu la bonne idée avec quelques amis de réaliser un séjour dans le canton du Valais au coeur des Alpes suisses. Ce canton dispose de nombreux cols à plus de 2 000 m d'altitude et nous passerons régulièrement la barre des 2 500 m, parfois presque 3 000 m, ce qui nous a permis de bénéficier d'un peu de fraîcheur ou plutôt d'une chaleur moins pesante. Toutefois, la dénivellation importante ne permet pas le franchissement de nombreux cols, en général un ou deux par jour seulement.

Nous avons opté pour des randonnées à la journée avec un camp de base situé dans la vallée du Rhône à Sierre, dernière ville de la Suisse romande au centre du Valais.

La vallée du Rhône, entourée de hauts sommets, présente un climat privilégié très sec qui permet la présence de nombreuses vignes et la production du fendant. Les anciens ont créé de nombreux bisses (petits canaux) afin d'irriguer les cultures. La plupart des sentiers longeant ces bisses sont cyclables avec un peu de dextérité, à l'exception de certains bisses taillés dans la falaise et vertigineux, notamment le bisse du Rhône.

Les parcours ont été réalisés avec des VTT afin de profiter de merveilleuses descentes atteignant jusqu'à 2000 m de dénivellation d'affilée. Ils se répartissent sur 3 secteurs :

La région de Martigny avec le Trient, le Val Ferret (La Fouly), le Val de Bagnes (Verbier) et le Val d'Entremont (Vallée du Grand Saint Bernard). Ce secteur offre de belles vues sur les massifs du Mont Blanc et du Grand Combin.

La station de ski de Verbier présente de nombreuses pistes qui permettent facilement l'ascension de plusieurs cols. Le col le plus fréquenté est celui de la Croix de Coeur. Il est emprunté lors de la plus grande épreuve de

VTT de montagne qui relie les stations de Verbier et de Grimentz. Cette épreuve, Le Grand Raid Cristalp, regroupe chaque année fin août plus de 4000 participants pour un parcours démentiel de 130 km avec plus de 4 000 m de dénivellation positive. Le premier ne met que 6 heures et il n'a donc pas le temps de noter le nom des cols et de regarder le paysage, ce qui n'est pas notre vision du vélo de montagne. Du col de la Croix de Coeur, il est vivement conseillé de monter à la Pierre Avoi en passant par le col de la Marlène. Les dix dernières minutes sont à faire en aller et retour à pied du fait de la présence d'échelles et de mains courantes. Ce sommet présente un large panorama sur la vallée du Rhône et les sommets du bas Valais.

Dans la vallée du Grand St Bernard, il ne faut pas manquer le parcours des crêtes du Mont Brûlé avec de belles pistes et des sentiers taillés pour le VTT.

Du côté du Val Ferret, la montée du Grand Col Ferret situé sur le sentier du Tour Mont Blanc est inoubliable : le sentier est cyclable en quasi-totalité à la montée et l'arrivée au col est à couper le souffle tellement l'effort a été important et le paysage grandiose au pied du Mont Dolent, sommet à la frontière entre la Suisse, l'Italie et la France. Emportés par notre élan et afin de réaliser un parcours avec une dénivellation suffisante, nous décidons de descendre sur le versant italien côté S2-3 mais pas si facile que cela. Ensuite, nous remontons au Petit Col Ferret. Quelle erreur ! Le versant italien est très raide et il faut porter le vélo pendant 400 m de dénivellation sur un sentier qui ne présente que quelques vagues traces de pas. Il n'aurait pas fallu succomber aux charmes de la descente côté italien mais aller directement du grand au petit col Ferret. C'est beaucoup plus facile. Heureusement, la descente du Petit Col Ferret sur La Fouly est merveilleuse. Un grand névé (le seul du séjour) présentant une pente régulière et une consistance parfaite (ni trop dure ni trop molle) permet une descente sur neige de rêve. Rare. Difficile de diriger le vélo car on n'a pas l'habitude mais les chutes ne sont pas douloureuses. La suite de la descente est assez technique mais ça passe et c'est superbe au pied des glaciers du Mont-Blanc.

Du côté de Salvan, les sentiers sont beaucoup plus caillouteux et moins cyclables mais c'est aussi de toute beauté avec un mélange de lacs, rochers et petits glaciers. Le lac d'Emosson et le col de Barberine avec la descente sur l'alpage d'Emaney valent le détour même si c'est difficile. Il en est de même pour le lac de Salanfe au pied des Dents du Midi et de la Tour Salière. La fin de la montée à La Golette au-dessus de la station des Marécottes nécessite un portage difficile mais la descente sur le lac de Salanfe est très belle bien que le sentier accédant aux anciennes mines d'arsenic soit très caillouteux. Depuis le lac, la montée au Col de Jorat est un vrai régal. La descente du lac de Salanfe sur le vallon des Vans s'effectue sur une piste raide et très caillouteuse (du rarement vu).

Le Valais Central (régions de Sion et de Sierre) présente au sud des vallées où la vie d'alpage est encore bien présente : Val d'Hérens et Val d'Anniviers. De nombreuses pistes d'alpage permettent d'accéder presque jusqu'aux cols.

C'est le cas pour le col de Cou qui permet ensuite l'accès au vallon supérieur de Réchy et au lac du Louché. Il en est de même pour les cols au pied du sommet de l'Illhorn (le pas de l'Illsee et Illpass). Ce jour là, il faut impérativement suivre les pistes qui conduisent à l'hôtel Weisshorn car le sentier de descente dans les mélèzes sur Vissoie est inoubliable. Il faut aussi partir de Grimontz pour aller rejoindre la cabane des Becs de Bosson qui culmine à presque 3000 m et d'où l'on jouit d'un des panorama les plus beaux du Valais avec aux premiers plan les sommets du Bishorn et du Weisshorn ainsi que « la Couronne impériale des 4000 de Zinal ». L'itinéraire descend ensuite sur le Pas de Lona et on rejoint la fin du parcours du Grand Raid Cristalp. Passage au lac de Lona, au Basset de Lona puis très belle descente sur le lac de barrage de Moiry face au glacier.

De l'autre côté de la vallée du Rhône, les massifs montagneux sont plus calcaires et plus abrupts et donc moins propices à la pratique du VTT. Il faut toutefois monter au Col du Sanetsch (23 km de petite route goudronnée très agréables depuis Sion) car la vue sur le glacier des Diablerets mérite vraiment le détour. Ce glacier est surprenant car il repose sur un sol calcaire, ce qui n'existe pas en France. L'abri de car au sommet du col a été le bienvenu car il nous a protégé d'une courte averse orageuse mais d'une intensité rare. Le rayon de soleil sur le glacier des Diablerets après l'orage est indescriptible tellement c'était fabuleux. Le sentier de descente sous l'hôtel du Sanetsch permet une descente très agréable. Il faut aussi monter du côté de Crans Montana et du sommet de Bella Lui pour jouir d'un beau panorama sur la chaîne frontrière avec l'Italie. La région de Brig (Haut Valais) est grandiose et présente plusieurs sentiers de descente de rêve pour la pratique du VTT. On se trouve en Suisse alémanique et les cols se changent en Pass, les lacs en See, les sommets en Horn et les vallées en Tal.

La petite vallée de Leuk présente un beau parcours au départ du petit village d'Albinen. Une petite route pastorale conduit aux villages préservés d'Oberu et de Galm. De là, il ne faut pas manquer l'aller-retour (peu cyclable) au Restipass car la vue sur la vallée du Lotschental est saisissante avec ses petits villages authentiques et son cirque de montagne présentant de nombreux glaciers. Il faut ensuite passer au Schnydi pour rejoindre en traversée l'imposante arrivée de remontées mécaniques de Rinderhutte de style germanique. On se trouve au dessus de la station thermale de Leukerkad au pied du Gemmipass qui présente un sentier impressionnant taillé dans une barre rocheuse. Nous n'avons pas franchi ce col à VTT car la cotation est vraisemblablement en S5*. La descente sur Torrentalp puis sur Albinen s'effectue sur un sentier agréable de toute beauté.

Nous avons flirté avec l'altitude des 3000 m au col dénommé Furggji entre l'Unterthorn et l'Oberthorn. Ce circuit se déroule dans le cadre fabuleux du Cervin et du Mont-Rose. Le départ s'effectue depuis Tasch, terminus de la route avec des grands parkings payants. En effet, la montée finale sur Zermatt est interdite aux véhicules, à l'exception des livreurs, ce qui fait tout de même pas mal de véhicules sur une route présentant des sections très étroites. Zermatt est une petite ville de montagne bourgeoise qui doit sa renommée au sommet du Cervin. Il n'est pas facile de trouver la piste qui conduit à Sunnega tellement il y a de chalets et d'hôtels. De plus, beaucoup de véhicules électriques circulent dans cette petite ville. Une fois la piste trouvée et la foule de Zermatt au loin, on peut dorénavant apprécier le paysage avec notamment la

pyramide si parfaite du Cervin. La montée au Furggji n'est pas fabuleuse du fait de la présence de remontées mécaniques mais le paysage est tellement grandiose... L'inconvénient réside dans la foule de touristes et les tournées incessantes des hélicoptères. Pas de pollution automobile mais quelle pollution sonore...

La descente du Furggji sur Tasch est constituée d'un très beau sentier parfait pour descendre à VTT et la vue sur le Cervin est toujours aussi splendide.

Le lendemain, même scénario avec un site aussi grandiose et aussi touristique : le glacier d'Aletsch. C'est le plus long glacier d'Europe avec 24 km de longueur depuis les sommets de la Jungfrau et du Monch. Départ de Lax pour Betmeeralp et Riederalp, deux villages comme Zermatt sans voitures à essence avec accès uniquement par des remontées mécaniques. Toujours autant de petites voitures électriques et malheureusement le bruit fréquent d'hélicoptères. Le village de Riederalp présente une image de carte postale avec un paysage fabuleux sur le Mont Rose, le Cervin et le Weisshorn. La fin de la montée à la Riederfurka est raide et c'est la déception car on ne voit pas le glacier d'Aletsch et il est impossible de descendre sur le glacier sur l'autre versant qui est classé en réserve naturelle et patrimoine de l'UNESCO. Il faut monter presque jusqu'au sommet du Mossfluo pour enfin admirer le glacier tant attendu. Nous traversons ensuite jusqu'à Kuhboden où il est vivement conseillé de prendre la remontée mécanique jusqu'au sommet de l'Eggishorn afin de contempler la totalité du glacier d'Aletsch. Peu après Kuhboden, nous entamons une descente vertigineuse sur Fiesch. En effet, cette descente balisée est un concentré de technique pour le VTT et c'est vraiment dur. Heureusement, on peut faire des pauses pour admirer une «demoiselle coiffée» et suivre les histoires du sentier des nains.

Le lendemain d'un orage, nous partons de Glis à côté de Brig pour attaquer les 22 km de montée du col du Simplon. La première partie se déroule sur une petite route mais les 13 derniers km se font sur la route nationale toutefois peu gênante car il n'y a pas trop de trafic au petit matin. La montée se fait dans la brume et un petit crachin et les nombreux paravalanches des derniers kilomètres nous protègent du froid et de l'humidité. Nous gardons toutefois espoir car la météo prévoit le retour rapide du beau temps. En effet, c'est le grand soleil de l'autre côté du col et toute l'équipe retrouve le sourire. Courte descente puis nous prenons un bon sentier parfois cyclable pour le Bistinepass. Très belle descente roulante et facile sur le Nanztal avec quelques petits ponts au dessus de précipices impressionnants. Nous avons en fait rejoint l'itinéraire de compétition de VTT qui relie Gspon à Glis. C'est du grand VTT...Superbe !

Autre parcours extraordinaire depuis Visp avec la montée au Gebidum (col, lac et sommet) qui présente une très belle vue sur le glacier d'Aletsch. La descente dans les mélèzes sur Rohrberg est fabuleuse: c'est un très beau sentier sur un tapis d'aiguilles de mélèzes qui permettent une descente tout en douceur.

Pour en finir, voici un autre parcours exceptionnel depuis Brig avec presque 2000 m de dénivellation. On longe le Rhône jusqu'à Grengiols en passant par Morel. Il s'ensuit une rude montée (R1 très soutenu) de plus de 1 300 m de dénivellation sur une piste très efficace pour atteindre le col dénommé Furgge. Cette montée offre de très belles vues sur le massif de la Jungfrau et le glacier du Rhône. Petite descente puis remontée agréable (S 1-2) au Saflischpass. La descente sur Brig est alors entièrement cyclable et vraiment merveilleuse. On passe par le village isolé de Rosswald dont le cadre est digne des meilleures cartes postales. La fin de la descente se déroule sur un très bon sentier dans les bois qui a certainement été créé par les anciens pour accéder au col du Simplon d'où la qualité exceptionnelle de ce sentier.

Ce séjour de trois semaines ne nous a pas apporté de nombreux cols supplémentaires mais les paysages, la qualité des sentiers, l'excellent balisage et une météo parfaite en ont fait un séjour exceptionnel et inoubliable. C'est une région attachante, proche de la Haute Savoie, et qui mérite vraiment le détour.

Michel Mathieu
CC n°3397

QUAND L'EFFORT PHYSIQUE EST LIÉ À LA JOIE DU MOUVEMENT...

On pourrait même inverser l'affirmation... lorsque, titillés par ces excitations parfois secrètes émanant du milieu extérieur, nous marchons, courons, cyclons, skions ou faisons tout sport pour nous sentir bien dans le corps et surtout en harmonie avec la nature qui nous entoure. Ce qui est évident, c'est que, dans nos pays développés où les technologies dites modernes comme le moteur, le téléphone mobile, l'Internet, l'image vidéo..., n'imposent plus vraiment à l'homme de « bouger », il devient presque vital de tenir en éveil une certaine volonté de mobilité..., pour ne pas permettre à l'embonpoint de devenir un bon point, pour éviter d'être conditionné par des habitudes sécurisantes ou aveuglé par les désagréments du quotidien, pour cultiver aussi, sans relâche ni état d'âme, un attrait pour les paysages encore ignorés par l'avancée impitoyable de l'urbanisme !

Pour ces quelques raisons, un voyage, souvent riche en découvertes et en imprévus, s'il est agrémenté d'une vie volontairement ascétique, pourra nous éloigner d'une existence trop souvent sédentaire, nous remettre au contact des valeurs essentielles mais surtout nous générer de l'énergie et une force morale souvent oubliées; dès lors, c'est dans le mouvement que nous retrouverons un semblant d'équilibre... L'été dernier, à l'approche des beaux jours, je pus ainsi convaincre quelques amis pour une partance au-delà de leurs espérances et leur proposer un voyage cyclotouristique en autonomie complète, à la découverte de paysages singuliers et pourtant si humains, des paysages se mirant dans l'eau.

Nous quittâmes Rosheim un matin de juillet, les sacoches et les remorques remplies d'endroits fabuleux et légendaires à découvrir, d'aspirations communes à vivre, d'émotions à partager, de moments intenses à connaître... Lourdemment chargés mais l'esprit léger, c'est au rythme des tours de manivelle de nos vélos et à une vitesse que l'on maîtrise encore, tout en ayant le temps d'admirer le paysage et d'être attentif à toute la sensualité qui émane de la vie des campagnes, que nous partîmes sur des routes qui allaient multiplier les situations insolites et les rencontres inattendues parfois pleines de poésie.

La bicyclette qui est sans aucun doute le moyen universel, convivial et sportif permettant de voyager loin avec des bagages tout en nous liant de façon permanente aux éléments naturels, reste le mode de déplacement que je choisis souvent pour capter le monde qui nous entoure de près ou de loin et que nous ne connaissons pas toujours ou si peu ; et puis il correspond bien à mon goût de l'errance, à cette impression de n'avoir jamais assez fait, à ce besoin aussi de relever des défis échafaudés dans mes rêves, à ce plaisir surtout de partager avec d'autres et de s'émerveiller. Je vous laisse imaginer nos dix jours de pédalage au rythme du clapotis des vaguelettes contre les berges..., les 900 kilomètres parcourus sur des pistes cyclables au fil de l'eau..., les nuits passées à l'abri d'une toile de tente, bercés par le teuf-teuf régulier des péniches descendant ou remontant le courant..., mais surtout ces gigantesques masses d'eau s'écoulant d'un point haut vers un point bas, régies par les lois de la nature, et que nous suivîmes au milieu d'une géographie et d'une biologie extraordinaires ; si elles sont depuis toujours de grandes rivières, remarquables par le nombre de leurs affluents et la longueur de leurs itinéraires, importantes par leurs débits et leurs crues périodiques dont les plus récentes sont bien mémorisées sur les murs des maisons riveraines, elles se sont surtout révélées être un fil d'Ariane idéal pour répondre à cette soif de liberté, loin du flot rapide et bruyant des véhicules à moteur que nous subissons tous les jours.

Le Rhin, la Moselle et la Sarre furent certes nos guides physiques, Strasbourg, Mayence, Coblenche, Trèves et Sarre-Union quelques points de chute appréciés, mais c'est l'esprit de solidarité glané depuis plus de 30 ans dans mes différents clubs d'appartenance qui joua le rôle du guide spirituel ; sans eux et les gens que j'ai pu y rencontrer, je n'aurais peut-être jamais compris combien il était facile de partir pour des voyages initiatiques à la seule force de ses mollets et de se mettre en émoi devant tant et tant de choses, si simples soient-elles. Il suffit souvent de décider du premier pas ou du premier tour de pédales, et tout le reste s'enchaîne alors, éveillant nos fibres personnelles pour nous orienter, nous rassurer ou nous donner du cou-

rage tout simplement ; parfois on peut même laisser faire les circonstances du moment ; quel délice alors !

Ma route a ainsi été tracée de nombreux départs et retours, par des retours qui préparaient déjà des départs puisqu'ils ouvraient des portes vers d'autres visions de la vie, par des départs qui annonçaient des retours sur soi puisqu'ils révélaient les forces et les faiblesses de ma personne, sa diversité surtout ; si cette route n'a pas toujours été « un long fleuve tranquille », « ô combien d'étoiles sont pourtant tombées dans ma soupe ! »

Michel Helmbacher

CC n°1486

UN COL QUI COMPTE

Je l'avais retrouvé à la présentation de l'émission de la RTBF « Le beau vélo du Ravel » qui organise chaque année une grande fête du vélo, chaque samedi des vacances, pour promouvoir les balades familiales à bicyclette le long des chemins de halage et des anciennes voies de chemin de fer désaffectées et « recyclées » ce qui permet de pédaler et de découvrir des coins superbes de notre Wallonie.

Bon d'accord les « Ravels », ces chemins de voies lentes, sont plats comme la main et donc l'opposé d'un col mais qu'est ce que vous voulez: l'amour de la bicyclette et la rencontre de tant de gens amoureux de la petite reine... (même Télérama s'en est fait l'écho... cet engouement n'a pas de frontière). Mais ne nous égarons pas sur des chemins de traverse. Je l'ai donc rencontré à ce moment là.

Lui, c'est Roger Laboureur qui est à la RTBF (notre radio publique à nous) ce que Robert Chapatte ou Gérard Holtz sont aux médias français. Autant dire tout un mythe d'autant plus que Roger est un ancien. Il a, entre autres choses, commenté bien des exploits d'Eddy Merckx.

- Alors, t'es venu à vélo? qu'il me lance.

C'est vrai que j'étais venu à vélo... 150 km aller-retour le long du canal et de la Sambre (sur lesquels Stevenson navigua sur un canoë... J'aime ces rêveries en roulant à vélo...)

- T'es vraiment sot... Mais tu sais, il y a un col pas loin d'ici : le col de Landelies. On dirait un vrai : 177 mètres et quelques beaux virages dans les bois... Ca vaut le détour !!

La présentation terminée, j'enfourche mon vélo bien décidé à tâter de ce col. Quelques kilomètres le long de la Sambre (on se croirait le long des bayous de Louisiane...), un pont-écluse à franchir (un pont à la Van Gogh), un virage à droite et les premiers lacets... Derrière moi, une voiture hésite à me dépasser - la route est étroite - puis, lentement, arrive à ma hauteur et j'entends cette voix, tant entendue à la radio, qui commente ma montée avec des mots grandiloquents :

« Magnifique... C'est un véritable exploit auquel on assiste... ! » J'en ai des frissons. C'est tout un passé qui me revient où, l'oreille accrochée au poste de radio, j'écoutais la voix de Roger Laboureur - la route du Tour - commenter les exploits des coureurs dans les Alpes ou le Tourmalet.

« Oui... et bientôt il franchira la ligne comptant pour le Grand Prix de la Montagne, il endossera le maillot à pois... plus que quelques mètres et ouuui... Sans doute même le maillot Jaune... »

Cette voix... Elle donne des ailes. Je voudrais que la montée ne s'arrête plus mais 177 m de hauteur ce n'est pas grand chose... On est déjà au sommet... La voiture s'arrête, Roger Laboureur en descend, on s'embrasse. Je suis un peu essoufflé, lui est rayonnant.

- « Ca me rappelle bien des choses » qu'il me dit la larme à l'oeil.

- « Moi aussi, Roger ! » mais il ne m'a pas entendu. Il était déjà reparti dans un grand sourire...

Et j'ai continué ma route, la tête ailleurs... avec cette voix mythique dans l'oreille.

Je n'ai jamais eu l'esprit d'un « coureur », je suis « cyclo » et pourtant d'un seul coup Roger Laboureur m'a fait voyager bien plus loin que sur la route où, à vélo, on n'est jamais seul, mais toujours avec une histoire, une chanson, une image d'un paysage traversé. Comme à chaque fois qu'on grimpe un col...

Je me doute que le « Col de Landelies 177 m » (comme l'indique la plaque le long de la route) n'est pas homologué (ce que je comprends aisément). Mais depuis ce jour-là, ce col compte beaucoup pour moi.

Car il faut bien l'avouer, chaque col est plus qu'une route qui aboutit à un endroit où une plaque indique une hauteur, c'est chaque fois comme un merveilleux voyage à l'intérieur de soi-même, de ce qu'on est, et de toutes ces histoires et légendes de vélo qu'on a écoutées les yeux écarquillés et qu'on a emmagasinées quand on était enfant.

Merci Roger et à bientôt sur le bord de nos routes.

PETITS COLS POUR UNE TERRE DE LÉGENDES

L'étape du tour et le Tour de France 2003 dans sa dernière portion montagneuse ont permis de découvrir ou de redécouvrir le Pays Basque ; cette région a couronné un grimpeur américain courageux, judicieusement détaché sur les pentes d'un petit col terrible perdu dans la légendaire forêt d'Iraty. Tout comme la présence du grand Miguel, ce fut un bel hommage rendu à des montagnes taillées par la langue des sept têtes de dragon de l'Herensuge, un Pays d'hommes d'une trempe si particulière, un Monde enfin, pétri de légendes encore vivantes...

Je vous rapporte alors l'histoire de ce cyclo qui ne croyait plus à ces contes fantastiques et à ces légendes mystérieuses. Parti d'Espelette, il se dirigeait vers Itxassou par la D249. Les vallées étaient encore noyées dans une brume épaisse qui lui interdisait toute vue sur les crêtes et les monts voisins. De nombreuses fois il avait fendu cette brume de sa roue avant sur des lignes de crêtes entre le Puerto de Otxondo, le Pico Goramakil et le col de Gorospil, ou encore entre le col de Zuharreteaco et le col de Pinodieta. Maudissant cette brume, il n'avait rien pu voir des magnifiques panoramas offerts ; tout juste avait-il entendu des Pottoks lui ouvrir la route et les sonnailles des troupeaux ovins l'accompagner sur des bas côtés parfois rendus inhospitaliers par des cadavres éparpillés, dépecés jusqu'à l'os par les vautours. A la ferme d'Haranéa il emprunta un petit chemin pentu sur sa droite. Un peu plus loin un cri strident déchira la quiétude des lieux : le paon de Pamparina venait de signaler son intrusion dans la montagne. Son sang se glaça. Rompu au cartésianisme, il ne put cependant s'empêcher de repenser aux légendes basques du pépé Teyletche. Il pénétrait à nouveau ce triangle obscur délimité par le Mondarrain, l'Artzamendi et les Crêtes d'Otxondo, un triangle né d'une véritable rencontre entre les arcades d'une nature tourmentée et l'imagination des hommes façonnés par cette Terre. Le doute s'immisçait en lui autant que la brume l'enveloppait de son manteau froid et humide ; chacune des montagnes consacrait un animal mythique des Pyrénées ; le Mondarrain (ou Arrainomendi), représente la montagne de l'Aigle, l'Artzamendi celle de l'Ours et le col d'Otxondo ouvre l'accès à un pays habité par les loups et les sorcières.

La pente le ramena rapidement à la réalité, les 21% du col de Legarré dissipant ses songes. Il découvrit alors une succession de raidillons tortueux entre 10 et 15%. Le tapis venait juste d'être refait et la route s'avérait agréable. Brume et silence lui pesaient encore. Les songes et les doutes ne tardèrent pas à refaire surface. A Harlépoa, le goudron fumait encore ; il déchaussa pour ne pas s'enfoncer dans l'échine de ce serpent sombre et gluant. Il sourit un moment, se disant que des Lammaks avaient déroulé ce tapis sur les flancs escarpés du Mondarrain au cours de la nuit, quand il aperçut une vieille dame venant à sa rencontre. Trop content de trouver une présence humaine, il salua la vieille femme qui lui sourit en retour et lui demanda si elle pouvait poursuivre son chemin au delà d'Harlépoa. Heureuse de rentrer par là, elle continuait de parler cette langue si singulière. Il la regarda s'éloigner, happée par les floches de brume. Au moment de se remettre en selle, il aperçut sur le bas côté un serpent de forte corpulence, la tête tranchée. Le nom de Basilikoa lui revint en mémoire; toutefois l'évocation de ce mauvais génie ne l'amusa pas. Il continua sur le chemin en montagnes russes avec des pourcentages compris entre 10 et 21%.

A la sortie d'un virage, il se retrouva nez à nez avec un Patou. Il mit aussitôt pied à terre afin d'appréhender la rencontre cyclo-chien dans les meilleures conditions possibles. Le regard du Montagne des Pyrénées était doux et le cyclo appela le chien. La rencontre se solda par l'offrande d'un biscuit diététique et par des caresses. Le Patou se dirigea alors vers la pente, invitant le cyclo à poursuivre son effort. Ce dernier venait de trouver un compagnon de fortune. Il prenait un peu d'avance dans les courtes descentes, mais le Patou le dépassait rapidement dans les montées qui suivaient, vérifiant comme un berger bienveillant que le cyclo restait bien dans son sillage. Le soleil commença à diaprer la forêt et à éclaircir la brume. A chaque halte, le Patou se couchait à côté de la bicyclette comme pour la veiller. L'inquiétude quittait peu à peu le cyclo, éminemment protégé par ce compagnon silencieux. Il décida de l'appeler Basajauna après avoir croisé un berger inquiet de la présence de ce chien dans la montagne. Le cyclo trouva ce nom fort mérité ; si bon Dieu il y avait, il lui avait sans doute délégué ce « Maître des Forêts » pour que plus rien ne vienne troubler la randonnée. Arrivé sur un replat à hauteur d'une bergerie, sa présence d'ailleurs stoppa net les velléités d'un chien de troupeau. Le soleil dominait de plus en plus dégageant le sommet de l'Artzamendi

hors des dernières franges brumeuses. Le cyclo reprit des forces avant la terrible ascension finale et ne cessait de croiser le regard doux et presque humain de Basajauna. Contes et légendes continuaient de lui traverser l'esprit au point de sérieusement le faire douter. Il remonta sur son vélo et le chien le précédait à nouveau. A l'entame des deux derniers kilomètres du col de Méhatché, le Patou hésita à quitter les parties ombragées offertes par les derniers arbres ; lorsque la montagne ne fut plus qu'un désordre pierreux élaboussé par la verdure de pâturages disséminés, lorsque les pourcentages atteignirent les 19 %, le Patou se coucha à l'ombre d'un fossé, refusant d'aller plus loin. Le cyclo comprit à son regard que leurs routes se séparaient ici et qu'il lui faudrait poursuivre seul.

Le cyclo déchaussa plus haut encore pour marcher ; en se retournant, il constata la disparition du chien. Livré à lui même, il fit halte au col de Méhatché. Un Pottok se coucha en travers du chemin, lui interdisant le passage en direction du sommet de l'Artzamendi. Le cyclo ne chercha même pas à le contourner. La sorcière et le Basajauna l'avaient protégé jusque là et il se surprit à penser qu'il serait raisonnable d'en rester là et de tenter l'ascension de l'Artzamendi une autre fois, histoire de ne pas troubler la tranquillité de l'Ours. Dans la descente, le cyclo ne trouva point de Patou, ni de vieille femme. Il regagna la « Civilisation » au Pas de Roland où des équipes de la DDE achevaient de goudronner les chemins. Ce jour fut une révélation pour lui. Il trouva là les clés de la réussite de ses séjours au Pays Basque. Les laminak lui préparaient la nuit de merveilleux itinéraires. Ils lui firent découvrir le versant sud méconnu de certains petits cols fabuleux : Ibardin, Lizarietta, Aritxulegui, passage de l'Aginja, tout en lui assurant une protection envers les mauvais génies de ce Pays. Après tout, sur la nationale très fréquentée le long de la Bidasoa, les poids lourds s'étaient toujours largement écartés; sur les crêtes embrumées de l'Otxondo, noyé dans le brouillard et dans le bruit assourdissant des Pottoks martelant la chaussée et des moutons agitant leurs sonnailles, le cyclo ne pouvait pas être plus discret et invisible... Peut-être avait-il même croisé les frères silhouettes de Jésus et Saint-Pierre dans leurs pérégrinations du côté de Saint-Jean-Pied-de-Port, au cours des ascensions des cols d'Heganzo et d'EJhursaro, sur les chemins embrumés de Saint-Jacques-de-Compostelle ? ...

Eric LASTENNET
CC n°3191

TRÈS DUR LE 2000ÈME

Depuis que le soleil dardait son éclat dans mes rayons, je connaissais, sans doute, toutes les facettes de la pratique vélocipédique, avec ses souvenirs inoubliables qu'on se remémore en évoquant jadis, avec ses amitiés durables qui s'effilochent avec le temps. Cependant, un impératif pour terminer la symphonie cycliste, un projet difficile à réaliser: atteindre le faite de 2000 cols différents.

Escalader des pentes goudronnées, c'était encore possible, mais collectionner des passages muletiers devenait de moins en moins aisé. Par ailleurs, tenter seul l'aventure en montagne sans risquer que mes vieux os finissent par blanchir dans quelque versant introuvable, ce n'était plus de mon âge.

En Aveyron, des « mordus » de cette discipline particulière, je n'en connaissais guère. Un... peut-être, dont la collection centcolistique pointait à quelques encablures de la mienne. C'était ce compagnon de longue date, typique et d'humeur toujours agréable. Je n'aurai qu'à lui promettre de ne pas le perdre dans quelque épaisse forêt, la nuit, alors que grommellent les sangliers !

Donc, ce serait l'Apôtre, bien sûr, ce cyclo que tous les cyclos connaissent depuis des temps immémoriaux. Toutefois un écueil de taille restait à franchir car la razzia projetée par TOPO interposé, ne pouvait s'effectuer qu'en utilisant un engin spécifique que l'Apôtre semblait détester particulièrement -un VTT! J'en conviens, ce ne fut pas facile de convaincre l'irréductible sixcentcinquantiste ! Cependant, après un essai sur un engin très haut de gamme, grâce à la complicité de mon ami vélociste, l'Apôtre décida de m'accompagner dans la chevauchée colistique. Quelques 170 cols muletiers à gravir en deux ou trois mois, ce ne serait pas un jeu facile, surtout quand des occupations diverses grignotaient le temps des loisirs.

Dès juin, sous la canicule naissante, d'Escouloubre à Belcaire en passant par Rodome, le duo écumait l'Aude et l'Ariège et, en onze jours, 80 ascensions s'inscrivaient au tableau. L'Apôtre, comme un gamin, s'en donnait à coeur joie dans des slaloms agrestes à forte déclivité tandis que je « m'emmêlais les pédales » pour plonger dans quelque mare saumâtre ou m'ébrouer dans le tas de sable dissimulé derrière un roncier agrémenté d'orties. Et le photographe émérite d'immortaliser les scènes ponctuées d'éclats de rire mais aussi de « aïe » de douleur ! Au col de l'Arbre Gros (le 1878ème), en plein midi, sous 40°, dans une pente vertigineuse, les deux complices faillirent bien se brûler définitivement les ailes. Rebelotte au col du Cerisier où, après la bien nommée « Croix des Morts », l'Apôtre abattu, couleur vert pâle, s'affala brutalement, les bras en croix, dans l'humus imbibé. « Serai-je contraint de laisser là, sur un tas de mousse humide, ce cyclo si méritant ? » Telle fut la drôle d'idée qui, en un éclair, me traversa l'esprit.

A l'ouverture de la Semaine Fédérale d'Aurillac, la collection s'arrêtait au n° 1906. Fuyant la foule du premier jour, nous partîmes à l'assaut du Plomb du Cantal décidés à ajouter les plus hauts passages auvergnats, dans un paysage sans ombre, livré à la grillade solaire. L'Apôtre, vaincu par la température équatoriale, s'égara dans les labyrinthes des chemins à vaches de la Tombe du Père avant de plonger dans un « sommeil éthylique » devant un bock de bière trop fraîche servi à l'auberge du Prat de Bouc.

Puis vint le « Jour de gloire » pour l'Apôtre : franchir, enfin, un col à plus de 3000 mètres ! Dans la fraîcheur matinale de ce 26 août, direction le col du Jandri (3151m). Alternant VTT et marche à côté du VTT, prudemment, patiemment, presque muets, les vieux compères parvinrent au bord du glacier de Mont de Lans. A maintes reprises, ils firent l'admiration de groupes de jeunes vététistes qui, eux, se bornaient à « faire la descente » tandis que deux fous anciens ahanèrent dans les pentes à 15, 20 % et davantage. Quelle récompense que ces somptueux paysages alpestres, ces points de vue extraordinaires, ces horizons lointains sur la Meije, la vallée de la Romanche, la Barre des Ecrins, la Muzelle,... et toutes ces montagnes et ces pics dont les noms m'échappent aujourd'hui !

Domage que la « bulldozérisation » s'acharne sur ces lieux incomparables dont nous n'aurons jamais la chance de léguer la beauté originelle aux générations futures.

Nouvelle expédition dans l'Aude et les Pyrénées Orientales, pour en «finir» avec ces deux départements si généreusement dotés. Puis, brève escapade dans l'Hérault, sur nos randonneuses, pour la vénération du 650B dans une grand-messe païenne chère à l'Apôtre de l'espèce. La liste s'arrêta alors au n°1983.

Restaient alors à conquérir les dix-sept dernières places fortes.

Le 5 octobre, en route pour la dernière manche à partir de Rennes-les-Bains où la bruine brouillait le paysage. Le col de Vioulas fut marqué par des glissades et des pataugeages imprévisibles, arrêtés seulement par de maladroits coups de pieds éclaboussant de boue noire. Après le Pas de la Roque, une formalité, le col das Bordas s'annonçait sous les plus mauvais auspices. Dès les premiers mètres, la terre glaise transforma les VTT en chars d'assaut en panne, qu'il fallut porter, cahin-caha, kaolin compris, tandis que les chaussures, dites cyclistes, grossissaient en incontrôlables bottes de sept lieues. La Bérésina, vous dis-je ! Nous battions en retraite, crottés de la tête aux pieds, furieux d'échouer devant un obstacle si anodin. Le lendemain, un invité surprise: 6° au thermomètre avec un vent à décorner les vaches, même celles de l'Aubrac. Cuissard long, gants d'hiver et gore-tex, étaient de rigueur. Nous voilà partis pour 70 km de VTT avec onze cols au programme. Parcourir la forêt domaniale des « Fanges » fut un vrai régal malgré la fraîcheur ambiante; en effet, il n'y avait même pas de fange ! Finir par le col du Moulin à Vent, sous un vent qui emporta la casquette de l'Apôtre, traverser une barrière de buissons noirs et secs particulièrement «tétaniques» entassés par un propriétaire malveillant, pour empêcher les randonneurs de rejoindre le village de Bugarach,... une vraie galère !

Encore quatre, pour ce mardi 7 octobre. Une broutille, pensions-nous ! Hélas, c'était méconnaître les caprices de la santé des hommes. Après une nuit sans sommeil, avec une fièvre de cheval, une tête comme une citrouille, le nez rouge alcoolisé, une écharde dans la gorge, etc... je me demandais s'il me serait possible d'affronter les dernières difficultés de la randonnée.

1997 : la Pourteille (encore trois !). 1998: le Pas de Capelan (encore deux !). 1999: le col de Lucio. Combien ce fut difficile malgré la quasi-absence de relief ! Pourquoi donc ma vue se troublait-elle ? Pourquoi les cailloux clapotaient-ils si fort contre les garde-boue ?

2000ème : avant de l'aborder, celui-là, il convenait de s'alimenter, de gré ou de force, plutôt de force pour moi. L'Apôtre faisait plaisir à voir tant il ingurgitait avec frénésie, son sandwich jambon-fromage. Cependant, à son «coup de dent» saccadé, je devinais sa perplexité quant à mon état, mais il restait silencieux, ne voulant pas m'inquiéter davantage.

Il fallait donc vaincre le dernier obstacle et quel obstacle ! Pas haut (865m.), pas long, ce col de Péchines mais sans aucun doute très difficile tant la falaise s'approchant semblait infranchissable, surtout pour votre serviteur, toujours en recherche d'équilibre. Soudain, virage à droite et la piste large jusque là, se transforma en un sentier si étroit que de la monture ou du pilote, il fallait choisir qui passerait le premier. La pente était si raide que pousser faisait progresser de deux pas et reculer d'un, sauf si les cailloux qui servaient de cales ne roulaient pas sous les chaussures. Pousser, porter... porter, pousser... Au terme de 150 mètres d'ascension, l'Apôtre cria grâce, se plaignant dans un râle d'outre-tombe que « je voulais sa peau », « que les randonnées avec moi c'était toujours le baignage », etc, etc ... Dans mon délire grippal, sans dire un mot, en serrant les dents pour surmonter toutes les douleurs, mètre après mètre je gravissais ce golgotha minuscule quand, dans un suffocant courant d'air, je fus figé sur la crête, au fameux 2000ème col, tant attendu. J'eus le temps de m'émerveiller devant un cirque somptueux de montagnes : Pailhères, Pic Barthélémy, blancs de neige précoce, et bien d'autres sommets inconnus... et là, tout près, à droite, le pic de Bugarach que le vent faisait danser dans un ciel de nuages pressés.

L'Apôtre, enfin, à pas lent, très lent, apparût derrière la touffe de buis, heureux ou plutôt Bienheureux, avec l'auréole du martyr obligé de partager les fantasmes d'un compagnon particulièrement jusqu'au-bou-tiste. Une fougueuse poignée de main et une photo méticuleusement étudiée concrétisèrent l'événement.

Cependant, il en restait quatre pour boucler le circuit, de ces cols désormais superflus, et Dieu sait qu'ils ne

furent guère faciles, ni à trouver, ni à escalader. Les tornades d'un vent frisquet, les chemins et les sentiers fermés soit par des clôtures de barbelés bien tendus, soit par une végétation piquante de l'an passé... ce fut une journée exténuante. Heureusement que deux jeunes vététistes nous indiquèrent la bonne voie à la Couillade, heureusement qu'ils nous aidèrent à passer nos VTT par-dessus les barrières après le col de Bédau, car dans notre état d'épuisement, sans ces deux champions, nous risquions fort de mal terminer nos insolites folies de sexagénaires.

A Parahou, les maîtres des lieux qui nous avaient hébergés durant trois nuits, stupéfaits par ce qu'ils appelaient «une performance», se firent un plaisir d'organiser un dîner de fête pour marquer la fin d'un voyage tout à la fois ludique, sportif et touristique.

Désormais, en route pour les 2000 d'Henri et, si Dieu le veut, nous irons à la conquête d'autres cimes, à la découverte d'autres sites peu fréquentés ou inexplorés.

Jean Barrié
CC n°308

CORSE : LE COL DE CAPPICIOLO

Pour clore ma saison de chasse aux cols, j'ai découvert au dessus de Porto, un paysage unique et déchiqueté, d'une grande beauté. Sitôt franchi le col de Cappiciolo, j'ai rebroussé chemin avec l'impression enivrante, en descendant, de plonger dans la Méditerranée. Sur le chemin du retour, le pittoresque village d'Ota, baigné d'une douce lumière d'automne. A l'arrivée, un femme radieuse car il reste un après-midi pour la plage : il y a une vie après le vélo.

En 1993, une des premières semaines printanières de chasse aux cols imaginée par François nous avait emmenés à la découverte de la Corse. Au fil de quelques 800 kilomètres parcourus sur des routes d'une étonnante beauté, nous avons tout de même franchi la bagatelle d'une centaine de cols. Fastueux tableau, sauf aux yeux de mon fils Maxime, membre du Club également mais encore lycéen à cette époque : combien de fois ne l'ai-je pas entendu ironiser, un rien envieux, en évoquant les 19 mètres du col le plus bas de Corse et la facilité de quelques autres.

Toutefois quelques blancs subsistaient, que j'ai remplis au gré d'une semaine de vacances passées en Corse avec une épouse n'appartenant pas à la gente à deux roues. Le premier défi en pareille circonstance : dissimuler mon vélo dans les bagages. Deuxième défi : négocier quelques sorties d'une demi-journée entre randonnées pédestres, plage et baignade dans une mer fort agréable en cette fin novembre. Troisième défi : ne pas trop s'éloigner des horaires convenus.

En guise d'introduction à la Corse, un magnifique circuit de sept cols aux senteurs de maquis et aux couleurs automnales d'une infinie richesse, autour de Propriano. Puis, deux jours plus tard, au départ de Porto, ce petit port pittoresque que la pluie et le temps maussade nous avaient dissimulé en 1993, la magnifique ascension du col de Cappiciolo, 547 mètres, sur la route d'Evisa et de la forêt d'Aitone. Un vrai bonheur, que ce dernier col de 2002, avec en prime la promesse tenue, que j'avais faite à ma femme de boucler mon circuit en deux heures pour profiter ensuite de la plage et des Calanches de Piana.

Départ à 8 heures sous les eucalyptus, une double haie comme un havre de fraîcheur à la sortie de Porto et j'attaque aussitôt les premières pentes, bien sûr en moulinant un confortable 13-14 km/h sur mon VTT pneus slike. Une ascension en compagnie des cochons corses que je surprends à chaque virage : marrant, le petit timide, s'ébrouant dans une bauge en bord de route et qui, à mon passage a détalé en éclaboussant et en patinant dans la boue. Réconfortant pendant l'effort, de se dire qu'il y a encore de la vraie Coppa et du vrai Lonzo mais bien choisir et se méfier des imitations. Après les cochons, les chèvres comme accrochées au rocher, qui détalent sans détalé, et la plus vieille au bord de la route, qui n'a plus la force, qui semble se délecter du spectacle et de la vigueur des jeunettes et que mon passage laisse bien indifférente. Jean, te souviens-tu de la vieille chèvre des Lindarets, sur le chemin du col de Joux Verte ? elle t'avait tellement attendri que c'est miracle que nous soyons arrivés à Avoriaz avant la nuit. Cette chèvre avait de la conversation... Revenons à notre ascension, avec à gauche, la vue sur le très beau village d'Ota, comme accroché au flanc de la montagne et magnifiquement inondé du soleil matinal. Plus loin, je laisse à gauche et pour le retour, le chemin d'Ota puis je continue par une route en corniche, dans un décor de rochers roses, tous étrangement ciselés, de brèches laissant passer la route, de petits ponts étroits, de murets de soutien dominant des à pics. En toile de fond, le golfe de Porto, sa tour génoise comme un point sur un i, et la mer comme roussie par le reflet des montagnes. Une montée somme toute assez douce, bien exposée au soleil dans cette partie vertigineuse. Et, au passage d'une brèche, ce qui devait être le col de Cappiciolo, mon dernier col de 2002. Mais au fait, René Poty, est-ce bien un col ? j'aurais aimé avoir le géographe avec moi et qu'il m'explique cette étonnante imbrication de crêtes, d'arêtes, de brèches, peut-être ce confluent de vallées...

Contemplation, rêveries, le plein de belles images pour affronter l'hiver. Descente jusqu'au chemin d'Ota, puis jusqu'au nouveau pont qui, dans une épingle à cheveu, franchit la rivière. Tout près, en aval, un élégant pont génois à peine dissimulé par la végétation. Remontée assez rude jusqu'à Ota, palabre avec la

propriétaire d'un gîte qui me narre son coup de foudre pour l'endroit. Et j'encape à fond les manettes pour Porto. Il est dix heures trente. Le temps est au calme. La paix règnera dans un ménage au moins. Sous le chemin corse, la plage. Tout baigne.

« Ota, sur sa pente... comme écrasée sous la cime chauve qui la domine de mille mètres... est une véritable oasis méditerranéenne, enfermée entre deux hautes murailles, pays laborieux qu'une agriculture avisée a transformé. »

Propos du géographe Raoul Blanchard, inscrits au fronton de l'école du village. (La Corse-1926)

Ota dont la beauté mériterait bien un séjour ; à défaut, un arrêt : Chez Marie, au bar des chasseurs, également gîte d'étape, par exemple.

Michel GAY
CC n°3862

UN COL À PLUS DE 2000 AVEC UN RINGARD

Faire de la bicyclette c'est donné à tout le monde. Rien d'exceptionnel que d'emprunter un engin datant de Mathusalem ou la dernière promotion de chez Décathlon pour aller chercher le pain ou poster quelques lettres.

Glissez au cours d'une conversation de salon que vous faites du vélo pour votre plaisir et que vos parcours dépassent régulièrement la centaine de kilomètres et observez votre entourage. Le regard se fait d'abord interrogatif puis inquisiteur. Ensuite vous serez toisés de la tête aux pieds et jugé immédiatement au mieux comme un original voire un marginal.

Rajoutez que vous appréciez particulièrement les parcours qui dépassent les deux cents kilomètres et que vous collectionnez les cols gravés à vélo comme d'autres les timbres-poste et votre auditoire va discrètement prendre de la distance à votre égard ayant de plus en plus de mal à vous imaginer, légèrement bedonnant, sur une fringante bicyclette de course dépouillée et arborant de vives couleurs.

Acte I : Juillet 2001. Une invitation à passer la journée à coté d'Aix-les-Bains et l'idée saugrenue de rejoindre mon épouse à vélo par le col du Chat me passe par la tête. Après tout, nos hôtes sont amateurs de vélo. Ne vont-ils pas régulièrement sur les routes du Tour de France lorsque celui-ci traverse la Savoie ?

Petit à petit, l'idée fait son chemin, le parcours est tracé par de toutes petites routes en direction du lac du Bourget et je ne peux plus reculer.

Jour J. Il fait beau, pas trop chaud, température idéale pour moi. La première partie du parcours se fait sans difficulté. A l'approche de la Montagne du Chat, les petites routes sont de plus en plus accidentées. A cela s'ajoute une estimation optimiste du parcours. J'accuse à l'approche du col du Chat un retard sur mon programme de route. L'ascension du col accentue ce retard et lamine mes dernières forces. Enfin ! Plongeon vers le Lac du Bourget avant une dernière côte.

Avec deux heures de retard sur l'horaire prévu, elle est peu glorieuse l'arrivée du routier noir à garde-boue et sacoche surmonté par un cavalier bien éprouvé par la randonnée. Où est l'image du coureur cycliste élancé qui accepte une interview dans la minute qui suit son passage de la ligne ?

Acte II : Juillet 2002. Sous la pergola en ce dimanche ensoleillé, la journée se poursuit autour d'un repas de fête dans une ambiance conviviale et décontractée.

Aidé par un petit « Saint Véran » (bien agréable ma foi !), les conversations se font de plus en plus nombreuses et passionnées. Difficile de suivre tous les débats. Tout à coup, relayé tel l'écho du tonnerre en montagne, mes oreilles captent différents sons « Ringard », « Vélo », « Vélo ringard ». L'effet de surprise passé, mon regard change de direction. Oui, c'est bien de « Ma Bicyclette », compagne de dizaines de milliers de kilomètres dont on parle. Ringarde sa couleur, ringarde sa sacoche de toile grise, ringards ses garde-boue en alu.

Le Tour de France n'a pas encore rejoint Paris et les Jalabert, Virenque et autres (dopés ?) avec leur monture de rêve présentent une autre image devant les caméras et les spectateurs avides d'exploits.

Acte III : Août 2002. Ces pensées hantent encore mon esprit quant au détour d'un virage, en sortant d'un bosquet de mélèze, j'aperçois le col. Ça y est, il est à ma portée.

Col de la Gardette – 2125 mètres. Quelques marcheurs assis face à la vallée du Champsaur. Je pose ma bicyclette contre un talus, sors la carte IGN et cherche la possibilité de rejoindre le col des Fourches. Un rapide coup d'œil sur la montre, il est 11h00 passé, il ne faut pas que je m'attarde. Tant pis pour le col.

Contre le talus de pierre ocre, je regarde mon vélo de couleur noire qui m'a accompagné dans l'ascension de presque 500 cols différents. « Ringard », ici à plus de 2000 mètres sous ce ciel bleu ! Un dernier coup d'œil circulaire et j'entame la descente.

Quelquz centaines de mètres plus bas, dans une vieille bergerie, un méchoui nous attend mon « ringard » et moi.

LA BICICLETTA È

Tanti chiedono : perché vai in bicicletta ? Io rispondo che :

amicizia, cameratismo, confronto, rivalità
appagamento, orgoglio, commiserazione (chi me lo ha fatto fare ..),
in salita, la sublimazione della fatica
lo Stelvio, l'Iseran, il Tourmalet, il deserto tunisino,
le pianure del Senegal, la pista ciclabile sotto casa
sole, pioggia, neve, caldo, freddo
asfalto, buche, strade bianche, traffico
silenzio, bosco, uccelli
cani ringhiosi
salite, discese
solitudine, pensieri
programmi, desideri
organizzazione, improvvisazione
forature, cadute, incidenti
casco sì o casco no ?
la colazione di metà gita con gli amici
quando racconti, l'interesse degli interlocutori
i racconti esagerati (40 all'ora, 20% di pendenza, 5 minuti di distacco...)
«non sto mai male, perché faccio sport !»

Alfonso Rasimelli

CC n°4751

Beaucoup de gens demandent : pourquoi vas-tu en vélo ?

Je réponds que :

LE VELO, C'EST

amitié, camaraderie, confrontation, rivalité,
satisfaction, orgueil, commisération
en montée, sublimation de la fatigue
le Stelvio, l'Iseran, le Tourmalet, le désert tunisien,
les plaines du Sénégal, la piste cyclable près de ma maison
soleil, pluie, neige, chaud, froid
asphalte, trous, routes blanches, trafic
silence, bois, oiseaux
le chien qui gronde
montées, descentes
solitude, pensées
programmes, désirs
organisation, improvisation
crevaisons, chutes, incidents
le casque oui ou non ?
le pique-nique à mi-parcours avec les amis
lorsque tu racontes, l'intérêt des interlocuteurs
les exagérations (40km/h, 20% de pente, 5 minutes d'avance..)
je ne suis jamais mal, parce que je fais du sport !

POUR UN B.C.M.F.

Je suis un petit cyclotouriste : 2000 km par an, cela ne vaut pas une majuscule. Mais, quand votre entourage, loin de partager votre passion, la tolère tout juste, quand on veut malgré tout préserver sa vie familiale, quand on sacrifie également, selon les saisons, au cross ou au ski de fond, il faut bien limiter ses ambitions cyclotouristiques.

D'autant que si, à l'époque de mes vingt ans (j'ignorais alors l'existence de la FFCT), j'ai fait de longs périples en cyclo-camping - avec sur le porte-bagages la tente et tout le matériel nécessaire pour faire la cuisine sur un feu de bois entre deux pierres - je n'ai recommencé véritablement à pédaler après une longue interruption que depuis une dizaine d'années. Et petit à petit j'ai repris goût aux grands cols et apprécié les brevets cyclomontagnards : de Circuit des Aravis en BRA, de RVV en Circuit des Vosges, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout du B.C.M.F. ? Francilien durant l'année, Drômois pendant les vacances, le Massif pyrénéen, qui me manquait, était bien loin de mes bases et le brevet à y effectuer me posait quelques problèmes ; mais la nécessité aidant, je jetais mon dévolu en 1988 sur la toute nouvelle «Randonnée des Trois Comtés Pyrénéens».

Arrivé à Salies-du-Salat, et replongé aussitôt dans l'ambiance caractéristique de ces brevets, la journée du lendemain redevint ma préoccupation principale, et la météo également ; il faut dire que, la canicule, je n'apprécie guère, et j'aime mieux que le goudron reste sagement sur la route plutôt que de le voir se liquéfier et coller à mes pneus ! mais là, cela ne s'annonçait pas au mieux.

Trois heures du matin : l'habituelle théorie de petites lumières rouges s'ébranle et s'effiloche bientôt vers Saint-Girons, et après 35 km de mise en jambes, le Col de la Crouzette s'offre à nos mollets . De nuit, on sent bien que ça monte (et comment!), mais la pente interminable est masquée à nos yeux et ne nous sape pas le moral ; le petit jour permet d'apprécier la ligne de crête - col du Pradel, col du Portel, col de la Péguère - et surtout de plonger sans risques vers Massat ! les paysages magnifiques de l'étang de Lers et du col d'Agnès aidant à affronter les pentes du deuxième « géant » de la journée; le soleil nous y rejoint et nous le subissons « en vrai grandeur » dans le col de Latrape qui, pour être court, n'en est pas pour autant négligeable. L'arrêt et le casse-croûte à Seix, très animés, sont bienvenus ; mais je commence à penser que le col de la Core pourrait bien me poser des problèmes ; il est midi, pas un nuage à l'horizon, aucun espoir de jouer à cache-cache avec le soleil. Allons-y !

Et si, tout « à gauche », les premiers kilomètres de la petite route étroite défilent lentement, je n'en suis pas à la moitié qu'un coup de pompe formidable me laisse sans forces couché dans l'herbe, incapable d'appuyer sur les pédales ; de sombres idées me passent par la tête, je vois défiler des dizaines de cyclistes que je n'ai même pas envie d'essayer de suivre et je pense à la voiture-balai.

Un petit sursaut d'énergie me permet de réagir et, tantôt sur le vélo, tantôt à pied, tantôt assis au bord de la route (mais là, ça n'avance pas vite!) je progresse vers le col lointain dont j'aperçois par moments l'échancrure ; la voiture-balai m'a rattrapé et, tout en me proposant son asile, le conducteur me prodigue des paroles d'encouragement : du courage! allez-y doucement ! vous avez le temps ! cela va marcher ! qu'il en soit remercié... et comme je n'ai pas fait plus de 500 km en voiture pour n'en faire que 120 en vélo et abandonner, j'essaie de durer. Et avec une stupéfaction incrédule, je vois tout à coup le ciel se couvrir, des éclairs briller, le tonnerre gronder et, ô joie, une averse torrentielle s'abat sur le secteur : qu'importe qu'elle soit mêlée de quelques grêlons, je m'y baigne avec délectation et ce n'est qu'à regret que j'enfile mon K-way, pour ne pas risquer un refroidissement ; le miracle se produit, je me sens ressusciter, et s'il serait excessif de dire que je m'envole, j'appuie de nouveau sur les pédales et j'avance : qu'importe que la pluie cesse (le ciel restera couvert), qu'elle ait été accompagnée d'un vent d'ouest défavorable, lentement mais sûrement le col se rapproche et je peux basculer vers Bethmale, saluer au passage la voiture-balai et renoncer définitivement à ses services et même, à Castillon, retrouver quelques compagnons de route ; je ne serai plus seul et le dernier pendant le reste de la randonnée.

Certes le col de Portet d'Aspet est respectable et même celui de Larrieu, pour n'être pas comparable à ceux qui l'ont précédé, justifie bien le petit plateau : mais quelle jubilation de les surmonter successivement et de plonger sur Aspet, puis vers Mane, et de me retrouver enfin à 20 heures devant l'établissement thermal de Salies-du-Salat !

Qu'elle est belle la médaille de la Randonnée, et quels souvenirs me laissera ce B.C.M.F. enfin complet ! La pluie dans les Aravis en 82 et dans les Vosges en 86, la canicule de la RVV 87, les Géants du Galibier et du Grand-Colombier et tous ces paysages si divers. La façade de la collégiale de Monestier-sur-Gazeille illuminée dans la nuit, ce village du Jura encore endormi au petit jour, ce troupeau de vaches sur la route de l'étang de Lers, les contrôles et les points de ravitaillement où tout le monde sourit malgré la bousculade, sans parler de surprise comme ce petit poste portatif offert par Radio-43 au dernier arrivant de la RVV 87 : récompense des efforts faits pour terminer malgré la fatigue !

Que soient remerciés tous ceux qui oeuvrent pour l'organisation de ces Brevets, toujours impeccable et souriante, et rendez-vous à d'autres brevets montagnards à découvrir et à affronter, et pourquoi pas une Diagonale ou Paris-Brest-Paris ? on peut toujours rêver !

Bernard MARTY
CC n°2981

«HOMME DE LA PLAINE, POURQUOI VAS-TU À LA MONTAGNE ?»

«- Pour mieux regarder la plaine»

Mon voyage annuel m'a conduit de mon domicile, situé au nord de Rocroi (mais de l'autre côté de la frontière) dans les Alpes suisses et à son terme à Coire dans les Grisons où l'International de Bruxelles via Bâle, Strasbourg, Luxembourg, accepte les vélos. Tout en roulant, je me disais que cette longue progression vers la montagne s'apparentait « mutatis mutandis » à la marche d'approche des himalayistes de la grande époque et que mes étapes étaient en quelque sorte leurs camps successifs. Dans la même ligne, j'ai vécu un grand moment lorsque après avoir parcouru la délicieuse petite route entre La Brévine et Mauborget, je découvris, de ce balcon du Jura, le plus admirable des paysages : à mes pieds, la plaine (à l'usage pas si plaine que cela) comprise entre le Jura et les Alpes, le lac de Neuchâtel avec Yverdon à sa pointe, dans le lointain le Léman et en face dominant les Préalpes la chaîne de l'Oberland Bernois avec ses sommets mythiques : la Jungfrau, le Mönch, l'Eiger, le Finsteraarhorn...

Le lendemain, j'étais au coeur du problème en me colletant avec les pentes de la Grande Scheidegg, un col interdit aux voitures et dont Pierre Mai m'avait dans un e-mail aimablement confirmé qu'il était cyclable. Ensuite, après le Susten déjà vaincu mais sur l'autre versant, je vins à bout des trois derniers grands cols helvétiques qui manquaient à mon bonheur : l'Oberalp, le Lukmanier et le San Bernardino, ce dernier offre une dénivelée appréciable puisque Chiavenna à son pied se pose à quelques 350 mètres alors que le sommet dépasse 2 000 mètres, de peu il est vrai. Au total, je n'avais que six cols à proposer au club mais je les avais bien mérités.

Au début de saison, j'avais dans un B.R.M transfrontalier Chimay-Rethel-Chimay rencontré un compatriote lui aussi sociétaire du Club des Cent Cols. Il parlait peu le français, moi très peu le flamand, hélas ! Nous parvînmes cependant à nous comprendre sur l'essentiel et échangeâmes nos noms et adresses. De retour au domicile, je découvris dans la revue du club le palmarès flatteur de ma nouvelle connaissance : André Verbeek totalisait alors 3260 cols. Pas moins. C'est peu de dire que je complexais. Belle leçon de modestie.

Philippe Tamignaux
CC n°4733

TROIS PAPYS PÉDALEURS AU PAYS D'ELDORADO

Journal de voyage numéro 1

Huanco (Pérou), le 7 décembre 2002

On ne vous parlera que très peu de LIMA où nous sommes arrivés le 17 novembre dernier car nous n'y avons pas fait de véritable expérience vélocipédique de peur que notre périple au Pérou ne s'y termine prématurément : circulation infernale tout azimut, pollution effarante, priorité au plus fort, toujours une voiture, mieux un autobus, encore mieux un camion, sans stop, sans clignotant, sans rien d'ailleurs parfois qu'un kamikaze au volant. Un peu de tourisme à Lima donc, quelques musées histoire de se resituer parmi les Incas, les Mayas et autres Aztèques, quelques églises et enfin préparation du départ avec les derniers achats. Tentative de vol à la tire sur la personne de RdR, tentative qui a tourné à la corrida car notre papy Robert Dervaux a conservé une bonne pointe de vitesse et d'excellents réflexes ! En coursant les voleurs il a attiré l'attention des policiers qui quadrillent en général tous les rassemblements de foule à Lima. Les chiens policiers s'y sont mis également et la foule, tout particulièrement jeune, nous nous trouvions près de l'université, se mettait à pousser des « Ollé » chaque fois qu'un des deux jeunes voleurs esquivaient soit un papy, soit un policier. L'histoire s'arrête là car si les 2 jeunes furent définitivement arrêtés, aucune plainte ne fut déposée, comme le souhaitaient les policiers.

Première étape du voyage : traversée en zigzag de la Cordillère blanche où se trouvent les plus hauts sommets du Pérou, HUSCAYAN, ALPAMAYO etc... Des plus de 6000 m entourés de grands glaciers, mais pour y arriver il faut s'y faufiler en laissant la Cordillère noire à l'ouest, 500 km plus au nord de Lima. Un petit peu de Panaméricaine, route mythique chez les cyclos au long cours et qui traverse les Amériques du Nord au Sud ; elle nous tentait, ne serait-ce que pour voir. Nous voilà donc partis pour 479 km de désert jusqu'à CHIMBOTE, point d'entrée le plus au nord pour accéder aux Cordillères. Rien de bien particulier à dire sur ce désert côtier, presque toujours noyé dans le brouillard. Le désert péruvien, c'est bien désert (!) et de voir parfois à quelques centaines de mètres les rouleaux du Pacifique n'a pas suffi à estomper les innombrables côtes, parfois très sévères, qui jalonnaient le parcours. Quatre jours pour rejoindre CHIMBOTE. Ville qui restera marquée dans notre voyage car nous y avons subi une attaque frontale et massive de puces qui nous a laissés comme criblés à la chevrotine... Rien que sur ma jambe droite (RdR), on a dénombré 63 piqûres ! multipliez cela par 6 jambes et 6 bras et vous aurez une idée de l'importance de l'assaut.

Au départ de CHIMBOTE nous avons choisi de rejoindre HUARAZ, ville la plus importante pour accéder à la Cordillère blanche ainsi qu'à la noire, par la piste, en empruntant le « cañon del Piso » piste supportable pendant une vingtaine de km, puis ensuite progression par bons (c'est une image...) de un ou deux km, arrêt pour reprendre du souffle, car nous sommes maintenant dans la zone des 3000 mètres, re-départ, arrêt, reprise de souffle et ainsi de suite pendant toute la journée. Les vélos souffrent déjà, pour les bonhommes cela ne va pas tarder. Plus de 150 km de piste donc, des hébergements toujours sympathiques, bien que souvent à la limite du sordide, le tout émaillé d'incidents physiques ou autres qui marquent notre progression. Ainsi comme ce matin où je m'aperçois, 3/4 d'heure après un arrêt pour besoin naturel à la sortie d'un hameau, que j'ai oublié mon sac à dos sur le bord de la route, sac à dos contenant passeport, une bonne somme d'argent, carte bleue... ! Imaginez le choc, la descente qui s'ensuit au risque de casser le vélo, voire le bonhomme, et surtout le cri poussé, un vrai cri de joie, lorsque à 200 mètres de là j'ai aperçu mon sac toujours au bord de la route.

Nous avons également repris notre concours de crevaisons, commencé voici deux ans dans l'Himalaya, et Robert Dervaux, tout comme il y a deux ans, ne nous a laissé aucune chance en reprenant vigoureusement la tête de la compétition. Résultat final dans trois mois. Nous retrouvons la route une vingtaine de km avant CARAZ. Le rédacteur du LONELY PLANET sur le Pérou n'a jamais dû y mettre les pieds car là où il nous annonce 40 km de route asphaltée, nous n'avons eu droit qu'à une piste particulièrement défoncée et dure à maîtriser. Nous suivons maintenant la vallée qui a subi de plein fouet le tremblement de terre de 1970, lequel a fait 250 000 morts. Les signes en sont encore bien visibles. Les villages traversés sont tous

construits sur le même moule, un système de quadra, aux blocs de maison en adobe, pas finies, pas de réseaux, des monceaux d'ordures partout, une misère qui ne se cache pas. Séjour de 48 heures à HUARAZ pour glaner notre premier + de 4000 m. Ce sera « l'Abra Punte Callan » à 4225mètres. Robert Dervaux tarde toujours à trouver la forme. Il souffre !

On s'adapte à la cuisine péruvienne pas très variée mais consistante et surtout pas chère (pour nous évidemment, pas pour les péruviens). Pour le moment on est loin des 23 € par jour et par personne que nous avons prévu comme budget au Pérou. Pollo à toutes les sauces, papas (c'est la frite « à la française » péruvienne), Pescado (formule générique pour désigner n'importe quel poisson). HUARAZ - CATAC sera la dernière étape avec notre ami Robert Dervaux. Incapable de suivre sur route comme sur piste, où il s'avère que c'est son cœur défaillant qui le handicape, il a décidé de nous quitter et de rentrer en France. La perspective de nouvelles étapes de piste dans la Cordillère Blanche et surtout dans la Cordillère HUAYHUASH qui approche ne lui laisse pas d'autre choix. C'est la solution de la sagesse à laquelle il s'est résigné. Notre dernière nuit ensemble nous la passerons dans une salle de classe d'un village perché à 3800 mètres d'altitude. Une salle de classe construite a minima, hangar au toit de tôle de récupération, sol en terre battue, table en bois de caisse etc. mais avec un accueil si chaleureux des enfants et du directeur de l'école que le décor en passera momentanément au second plan. En rangs d'oignons, ils chanteront en notre honneur l'hymne national péruvien et nous devons leur rendre la pareille en chantant La Marseillaise. Imaginez les deux Robert et le Jean-Pierre, presque au garde à vous, massacrant à qui mieux, mieux notre chant national. Anthologique ! Et en plus les enfants nous ont appris des mots et phrases en Quetchua, car depuis plusieurs jours nous y sommes en pays Quetchua. Les appareils photos marchent à plein. Egalement les promesses d'envois de courrier et autres fournitures nécessaires à ces classes qui fonctionnent presque sans rien... AU REVOIR ROBERT, à bientôt en France. La poignée de mains d'adieu sera donnée en haut du col de CONACCOCHA, à 4080 mètres. A droite, ça descend, direction Lima pour Robert, à gauche, ça monte, direction l'Abra MOÑJON à 4268 mètres et les nouveaux sentiers et pistes qui suivront immédiatement le col pour Jean Pierre et l'autre Robert.

En ce qui concerne la météo, les prévisions sont faciles à établir, et toujours fiables: matin grand beau, nuages vers midi, pluies diluviennes et orages sur les hauteurs vers 15h, soirée et nuit calme. Et si jusque là nous avons toujours pu tenir compte de ce rythme météo, cette fois-ci, dans la montée de l'Abra YANASHALLA à 4720m, nous avons mis plus de temps que prévu et dès 15 heures, c'est sous la grêle puis la neige que nous avons terminé l'ascension et basculé vers HUANCALLA. Piste boueuse à souhait, pluie battante glacée, mains gelées et complètement ankylosées à force de cramponner les freins. C'est ce moment qu'a choisi Jean-Pierre pour crever, et à l'arrière SVP! Enlever les bagages, démonter la roue, changer la chambre avec les doigts gourds, la pluie battante, les pieds dans 30 cm de boue, interdit de laisser tomber une pièce, faut le faire. Bravo JP ! Jusqu'à HUANACO où est écrit ce premier épisode, ce sera encore 240 km de piste sur les hauts plateaux du centre, piste détremmée, boueuse, avec des ornières si profondes que parfois les sacoches des vélos n'y passent pas. Ce sera aussi des chutes, plus spectaculaires que graves, des traversées de village provoquant l'étonnement voire, devant notre état, l'hilarité des habitants...On savait que de décembre à mars ce n'étaient pas les meilleurs mois pour cyclo dans les montagnes péruviennes, et bien on peut vous dire que c'est vrai, mais c'est si beau ici et les gens si accueillants et ouverts (mais pas les chiens péruviens qui nous mènent la vie dure...) qu'on ne regrette rien.

Journal de voyage numéro 2

Ayacucho (Pérou), le 22 décembre 2002

On avance, on avance comme dit Souchon, mais doucement, doucement. C'est bien parti pour passer nos trois mois au Pérou et revenir au Chili une autre saison. D'abord parce que le Pérou on aime, mais ça, vous vous en doutez depuis notre premier journal et ensuite parce qu'on ne peut pas aller beaucoup plus vite en ayant choisi de voyager par les pistes. Enfin et surtout parce que nous avons également choisi de grappiller tous ces petits cols à 4000 mètres et plus (ici on dit Abra, quelquefois Paso ou Portechuelo) qui nous tendent généreusement leurs ornières et leur glissements de terrain en guise de bras.

Mais revenons à HUANCO, ville de 150.000 habitants, porte d'entrée de l'Amazonie péruvienne. Son altitude - 1900 mètres- en fait une ville au climat agréable pour les péruviens qui en ont fait une ville de villégiature (enfin, pour ceux qui en ont les moyens...). Les Péruviens sont assez chaleureux, vous saluent les premiers, engagent facilement la conversation mais...ils sont bruyants et irrespectueux. Bruyants à toute heure du jour et de la nuit, vous dérangeant en criant, hurlant, allumant la télé ou la radio aussi bien la nuit qu'au petit matin. Un peu difficile à s'habituer, surtout pour nous, si calmes. Mais d'ici fin février, peut-être qu'avec l'habitude...

Repos à HUANCO pour remettre les vélos en état, déguster la variante (unique) du Pollo à la Brasa, véritable savoir-faire national, et enfin envisager dès le lundi de monter en deux jours sur l'Altiplano péruvien avec une première halte à CERRO DE PASCO, ville minière située à 4200 mètres d'altitude. Pas moyen de changer la météo, alors on a décidé de contourner le problème en se levant encore plus tôt le matin - 4h45 - afin d'arriver à l'étape au plus tard à 14 heures, heure à laquelle les orages déjà bien gros depuis le matin éclatent. Globalement c'est une stratégie qui nous réussit et nous laisse ainsi du temps pour visiter les lieux où nous faisons étape. C'est tellement rationnel que même Jean-Pierre en oublie de faire sa sieste...

CERRO DE PASCO, ville de plus de 30 000 habitants - la plus haute du monde de cette taille, c'est le panneau d'entrée de ville qui le dit - mais ville où même en été il fait froid, ce qui nous vaudra de faire une ample provision de la production locale de gants, bonnets et écharpes en Alpaca. Car, et oui, nous sommes maintenant au milieu des troupeaux d'alpacas. Il y en a partout. Le premier qu'on a vu, avec ses petits yeux brillants, ses lèvres pincées et sa grosse moumoute sur le dos, on l'a photographié sous toutes les faces. Un exemplaire unique ! Mais les milliers d'exemplaires uniques qu'on a croisés durant les kilomètres suivants, on n'a pas pu les photographier, vous comprendrez aisément pourquoi.

CERRO DE PASCO, c'est 2 cols à 4300 mètres, l'un pour y accéder et l'autre pour en sortir. Ce sont aussi des lagunes magnifiques ainsi que le plus grand lac d'Amérique du sud (Laguna JUNIN) après le TITICACA. C'est aussi des heures à rouler dans les nuages avec sur le dos, sur la tête, les mains, les pieds tout ce qu'on a pu trouver de chaud dans nos bagages pour ne pas geler sur roues... Mais alors, lorsque le soleil se pointe, le spectacle est splendide. Essayez d'imaginer, je sais ce sera difficile, mais essayez quand même : à droite, la lagune à perte de vue, recouverte pour partie de roseaux, avec au fond des collines (c'est arrondi bien qu'à 5000 mètres) partout des alpacas, des lamas, et les cavaliers qui les gardent. A gauche une large pampa avec en toile de fond des sommets enneigés et des glaciers de 6000 mètres, et juste à côté de nous, une voie de chemin de fer qui va se perdre dans le lointain brumeux. Et on est toujours à rouler à plus de 4000 mètres d'altitude. J'arrête ici la description car vous avez enfin compris qu'on a aimé cela.

Arrêt à JUNIN où nous logerons chez l'habitant, faute d'autre lieu. Nouvelle expérience positive. Contacts chaleureux avec les habitants de cette bourgade perchée en plein vent à 3900 m. Deux jeunes filles, perspicaces, qui ont reconnu en nous des touristes (on se demande à quoi on nous reconnaît, nous qui essayons de nous fondre dans le paysage), nous inviteront dans un lieu créé à l'initiative des jeunes locaux afin de donner un peu d'animation à la ville. Malgré le barrage de la langue, la soirée très chaleureuse se prolongera dans la rue lorsqu'ils nous présenteront leur professeur d'anglais. Chaleureux également le départ du lendemain où nos hôtes nous donneront l'accolade, malgré le réveil plus que matinal que nous leur avons imposé.

Passage à LA OROYA. Deux événements majeurs marqueront notre passage dans cette ville minière à la pollution inimaginable due aux aciéries, aux usines de raffinage de plomb, de cuivre et d'étain, la totale de la pollution ! 2 événements donc. Le premier ce sera la montée de l'Abra TICLIO à 4818 mètres (de plus en plus haut, hurra !), col qui porte en outre le titre de la station ferroviaire la plus haute du monde. Le second événement sera le vol à la tire de mon porte-monnaie qui contenait quelques soles, quelques dollars et surtout ma carte bancaire. Rien vu, rien senti ! Visite à la police de LA OROYA pour obtenir le papier de déclaration de vol : là se trouvait la vraie aventure, là était l'expérience qu'il fallait vivre. On était à deux doigts de déranger le Ministre de l'intérieur péruvien pour ce qui prenait le chemin d'un événement international faute de pouvoir s'entendre au propre et au figuré sur la nature d'une « déclaration de vol »,

quoique derrière cette incompréhension, l'idée de bakchich pointait le bout de son nez... Heureusement dans la conversation hispano-bredouillante, on a parlé de Zidane et de Desailly. Et là, miracle, le papier tant attendu est arrivé dans les minutes qui suivaient. Secrets de la diplomatie parallèle, merci au ballon rond.

Après LA OROYA, départ pour HUNCAYO, autre grande ville péruvienne perdue dans les montagnes, réputée pour son indépendance et son université, à moins que ce ne soit pour l'indépendance de son université. Nous sommes à 3300 m. Nous faisons route dans la ville vers la Piazza de Armas, dénomination de lieu qui nous sert constamment de point de repère car toute ville ou village péruvien possède la sienne (un héritage de Pizarro !) et là, nous tombons sur... une course cycliste. Une cinquantaine de gars bariolés et numérotés, sur des VTT haut de gamme s'affrontent sur des circuits de 10 à 30 km. Notre objectif à nous, l'hôtel El Dorado le bien nommé, se trouve sur le trajet de la course. Allez Hop ! On s'y insère pendant quelques centaines de mètres, montés sur nos vélos à sacoches bien rebondies et aussitôt c'est une véritable ovation qui nous accompagne. On quitte le circuit mais on a eu notre succès ! Le soir, seconde grande première (hum, hum) le cabaret péruvien: un peu au pif car on ne connaît évidemment pas les artistes locaux, mais le résultat nous enchante: on en redemande, surtout pour l'ambiance. Les Péruviens aiment vraiment la fête.

HUNCAYO est le point de départ de nos retrouvailles avec la piste. Au programme un trajet de plus de 150 km nous attend. Et quelles pistes! Les pluies quotidiennes les détériorent constamment. A partir d'IZUCHACA c'est dans la boue que nous roulerons. Nous inventons une nouvelle discipline sportive olympique : la nage avec vélo dans la boue. Très physique comme sport ! Evidemment c'est dans ces moments cruciaux que les ennuis mécaniques et autres arrivent. Paraît qu'il y a une loi qui régit ce type d'événements: la loi de l'emm..... maximum. Nous croyons qu'elle existe, nous l'avons vécue. Comble, Jean-Pierre pédale avec aisance dans ce marécage boueux et me laisse sur place. Mes garde-boue portent bien leur nom, ils la gardent bien. Démontez les garde-boue, ça tombe sous le sens, mais la clé de 10, qui c'est qui l'a, hein ? Jean-Pierre évidemment, et où il est Jean-Pierre ? Là-haut, trois virages au-dessus, heureux de jouer dans la boue comme un gosse... Signes désespérés et inutiles de ma part. Je pousse donc le vélo dans la bouillasse, ou plutôt je glisse, je flotte dessus, les roues refusant de jouer le rôle qui leur est normalement dévolu par les lois de la physique, celui de tourner : je patauge, je suis en sandales, imaginez le résultat. Un 4x4 passe sur la piste et hop un petit coup de tyrolienne, les maçons apprécieront l'image. Enfin Jean-Pierre m'entend et m'attend :

Relookage du vélo en VTT, autrement dit démontage des garde-boue qui voyageront maintenant fixés sur le porte-bagages, nettoyage général dans le gué voisin, et c'est reparti pour une séance d'équilibre sur 2 roues. Reparti au ralenti car les bains de boue m'ont épuisé. De plus, c'est au tour du dérailleur de dérailler, suivi ensuite par la chaîne qui ne veut plus entraîner son pignon. Même celle de Jean-Pierre, en bonne camarade, se solidarise avec la mienne pour ne plus fonctionner. Révolte générale sur la piste. Et il reste pour aujourd'hui un col à 3850 mètres, l'Abra AYACOCHA et une dizaine de km plus loin un autre, l'Abra SACHAPITE à 4090 m. Tiens, voilà maintenant la pluie. Toujours la fameuse loi qui joue son rôle. Mais attendez, c'est pas fini : 25 km de descente mouillée, défoncée (pas nous, la piste...) et maintenant 4 km avant HUANCVELICA, le pont a été emporté par les eaux. On ne passe pas nous dit une Indienne. L'idée de devoir camper ici, sous la pluie, trempés, transis, nous impose de trouver une solution et c'est en équilibre sur les poutres encore en place, vélo sur le dos, que nous passerons la rivière.

HUANCVELICA est maintenant à notre portée. Nous y passerons deux jours pour conjurer cette fameuse loi et souder le porte-bagages du vélo de Jean-Pierre qui a souffert du parcours. Piste encore, piste toujours. Traversées de pauvres villages désolés. Nous sommes dans la partie la plus pauvre, la plus reculée du Pérou, là où précisément le « Sendero Luminoso » a pris naissance dans les années 80. On peut aisément en comprendre les raisons avec un terrain social si fertile. Pas ou très peu de touristes par ici. Pas de routes, pas d'industrie, des paysans pauvres, sans terre ou si peu, vivant de petits riens avec pour tout avenir un exil dans les bidonvilles des grandes villes pour ne pas crever de faim. Beaucoup de hameaux abandonnés, et là où des gens vivent encore on voit beaucoup d'adultes, jeunes souvent, désœuvrés. Les images d'Epinal d'Indiennes en tenues traditionnelles bariolées ou de jolis troupeaux d'alpacas menés par de jeunes ber-

gers ne peuvent faire oublier cette triste réalité.

Journal de voyage numéro 3

Arica (Chili), le 12 janvier 2003

On vous a quittés à HUANCVELICA, à 500 km sur la route de CUZCO. Vu l'état des pistes et l'énorme défaillance de Robert dont les intestins lui font subir le martyre, obligeant à des journées d'arrêt, c'est plus d'une semaine qu'il nous faudra pour franchir cette distance. Nous voyageons toujours avec nos copains les alpacas, et on les aime tellement qu'on s'est même mis à en manger. Grillé ou à la poêle, l'alpaca a la consistance de la grillade de porc et le goût du veau un peu âgé. Toujours des cols à plus de 4000 m au programme, qui s'atteignent par de longues pistes qui remontent les vallées, jamais très pentues, mais toujours caillouteuses, boueuses, truffées de nids de poule, barrées d'ornières et de gués.

C'est le 19 décembre, nous faisons étape à SANTA INES, village perché à 4200 m d'altitude où nous sommes rattrapés par le mauvais temps et la nuit toute proche, faute d'avoir rencontré un autre lieu d'accueil en cours de route. Quelques maisons en adobe, beaucoup d'enfants et évidemment de chiens, un restaurant à la mode péruvienne, pas d'hôtel. Ce sera une chambre chez l'habitant, c'est-à-dire un réduit sans eau ni électricité (mais bougie et allumettes quand même), et miracle de la modernité, avec un WC en état de marche. Repas traditionnel: soupe avec un os de ...? (indéterminé) et une pomme de terre, poulet et riz, le tout pour 3 soles, même pas 1 € chacun. Nos vélos font toujours sensation auprès des Péruviens qui nous demandent de les essayer, voire à se faire prendre en photo dessus. Le hic, c'est que les Péruviens sont petits et que nos vélos sont grands, très grand même pour celui de Robert. C'est ainsi qu'à l'arrêt les pieds des Péruviens ne touchent pas le sol et il a mieux valu cesser les expériences qui se soldaient toutes par des chutes.

20 décembre : aujourd'hui les cols vont nous permettre de côtoyer les neiges éternelles. L'Abra APACHETA à 4750 m et le Paso CCORHACCPAMPA à 4130 m nous y amènent. Mais notre chemin nous a de nouveau portés dans une région très peu peuplée où le repas de midi, faute de mieux, se résumera en gaufrettes - la nouvelle découverte gastronomique de Jean-Pierre après le coca-cola pakistanais -, et café. La nuit se passera sous la tente. Camping humide, très humide même parce qu'évidemment comme tous les jours de l'été andin la pluie viendra et s'installera pour une partie de la nuit. Chacun dans sa mini tente, nous continuerons notre repas, solitaires, tout en s'interpellant à travers nos toiles. A 18h30, tout le monde, c'est-à-dire nous deux, sera dans les duvets. Le camping itinérant a au moins ceci de bien, c'est qu'on y dort au moins 10 heures, du coucher au lever du soleil (s'il ne pleut pas avant...)

Noël approche. Il faut se rendre à l'évidence : nous ne serons pas à CUZCO pour la nuit de Noël. Il nous faut viser maintenant le Nouvel An. Les étapes sont plus courtes que prévues à cause de l'état des pistes et du mauvais temps de l'après-midi. Et puis on ne souhaite pas seulement traverser les villes mais également prendre notre temps pour les apprécier. Beaucoup d'églises à visiter au Pérou, souvent fermées, nous obligent à y aller pendant les offices, en essayant d'être discrets et là n'est pas la qualité première des Péruviens.

Lundi 23 décembre : pour bien préparer Noël, nous nous faisons mutuellement cadeau d'une bonne étape de crêtes entre 4000 et 4500 m, avec 11 cols sur des pistes très caillouteuses et bien défoncées. Et un cadeau comme celui-la, ça s'arrose, de préférence avec de la pluie et de la grêle ! Tout cela serait incomplet si on n'y ajoutait pas des ennuis de dérailleur pour Robert et une crevaison pour Jean-Pierre. Généreux, Jean-Pierre, dans la descente, ira même voir dans le fossé s'il n'y est pas et il y était... Plouf !

Arrêt à OCROS : quelques dizaines de pauvres habitations, rues en terre défoncées, l'inévitable « Plaza de Armas », les chiens etc... Chambre presque habituelle, c'est-à-dire sans eau, ni WC, lits douteux: depuis les derniers combats - perdus il va de soi - avec les puces, Robert ne dort plus que dans son duvet.

Départ d'OCROS assez maussade ; d'après les villageois, pas d'hébergement possible à CHINCHEROS, seule

bourgade sur notre itinéraire de piste pour ce jour. Devrons nous passer la nuit de Noël sous la tente, même pas dans une étable ? Mais si, CHINCHEROS possède deux ou trois lieux d'accueil et se prépare à la fête. Justement le Père Noël est dans la rue, entouré d'une nuée d'enfants. Des jeunes gens masqués, bâtons à la main poursuivent ces enfants, qui s'en amusent bien, crient, hurlent. Les bandas, orchestres de cuivre, arpentent les rues du village. Des pétards explosent de partout. Et tout cela finit provisoirement car des pétards exploseront à nouveau dans la nuit. L'inévitable orage accompagné de sa pluie diluvienne s'installe vers 17 heures.

Pour vous faire saliver voici notre menu de réveillon: cuisse de poulet, frites péruviennes (variété peu cuite) salade de choux blanc, le tout arrosé d'une bouteille de vin péruvien au goût à mi-chemin entre le mauvais pineau et le cinzano éventé. Coût de cette folle nuit, 4 € pour deux !

Nuit du réveillon : nème bagarre avec les puces. Histoire déjà racontée ! La route du jour de Noël sera jalonnée de fêtes de village très colorées, très musicales. Pas toujours possible de s'y arrêter malgré les invitations empressées des Péruviens, curieux. Ne pas oublier que nous sommes dans des régions où les touristes ne passent guère et les « gringos » attirent toujours une forte attention.

Etape à ANDAHUAYLAS pour se requinquer, suivie d'une nuit mémorable en camping sur la route d'ABANCAY, dernière grande ville à 180 km de CUZCO. Orage énorme à 4000 m d'altitude, orage qui nous inquiète un peu. Nos minuscules abris de toile vont-ils tenir le choc? L'eau ruisselle à seaux. Nous constaterons les dégâts le lendemain, non pas sur nos tentes qui ont vaillamment résisté, mais sur la piste qui est maintenant encombrée d'éboulis impressionnants. Le pont qui permet la remontée sur ABANCAY est inutilisable et ce sera grâce à des paysans du coin que nous pourrons contourner l'obstacle en empruntant un vieux pont en pierres d'origine Inca qui, lui, a tenu le choc. Par la même occasion nous pourrons reprendre l'entraînement à notre discipline favorite, la nage dans la boue avec bicyclette ! Mais encore une fois la boue ne réussit pas du tout à Robert. La montée sur ABANCAY sera son nouveau calvaire et même la journée de repos obligé du lendemain n'apportera aucune amélioration à son état. Mauvais, très mauvais passage qui l'obligera deux jours plus tard, complètement épuisé, vidé, à finir l'étape de CUZCO en voiture. Et pourtant, pour ce chasseur de cols, il y en avait 2 superbes au programme que ce glouton de Jean-Pierre s'est mangé tout seul.

Lundi 30 décembre : nous sommes enfin à CUZCO. Au programme la ville évidemment, et à tous les égards, historique, habitants, vie locale elle en vaut la peine malgré la foule de touristes qui fait de cette cité un endroit un peu à part au Pérou. Le Machu Pichu, inévitable, les ruines Incas qui entourent toute la ville ou presque, etc. etc...

Mais auparavant, il s'agit de fêter dignement la fin de l'année. Repas pantagruélique (enfin presque) le 31 décembre au soir, vrai vin cette fois bien que chilien, super repas donc qui sera fatal le lendemain à Robert qui en laissera des traces en maints endroits du Machu Pichu. Les descriptions sont ici superflues... Quels souvenirs lui resteront de ce site ? A coup sûr pas ceux de vieilles pierres.

CUZCO un 31 décembre au soir vaut le déplacement : tous ceux qui vendent et tout ce qui se vend est dans les rues. Une foule immense, bruyante, klaxonnante, musicale, et différente tous les décimètres a envahi le centre ville. La Piazza de Armas est noire de monde dès 22 heures. Des pétards claquent dans tous les coins malgré les confiscations de la police, très nombreuse pour l'occasion. Bref la fête dans ce qui ressemble à l'anarchie la plus complète. Quatre jours passés à CUZCO et ses environs avec l'impression pour une fois d'avoir manqué de temps. Et une mention spéciale pour l'hôtel où nous avons séjourné. « LOS NINOS » est un hôtel-fondation, créé par un couple hollandais et dont les bénéfices d'exploitation sont entièrement réinvestis pour aider les enfants de la rue péruviens : repas, soins médicaux, éducation, sport, et cela, sur place, ça se voit, puisque les locaux qui accueillent les enfants sont juxtaposés à l'hôtel, tandis qu'une dizaine de jeunes Péruviens y sont employés dans le cadre d'actions d'insertion. Et, pour ne rien gâcher, l'endroit est de qualité, l'accueil impeccable. Un moment de plaisir, un moment de partage. Endroit chaudement recommandé si vous passez par là !

De CUZCO, direction le Lac TITICACA. Mais comme le temps passe beaucoup trop vite, nous avons fait le choix d'essayer de le rattraper en y allant en bus, la route pour le rejoindre, en comparaison de ce que nous avons fait jusqu'à ce jour n'offrant qu'un attrait limité.

Voilà donc pour les dernières nouvelles de l'année 2002 et les premières de 2003. Notre prochain journal sera envoyé du CHILI dont nous ne sommes plus maintenant qu'à quelques jours de piste, du moins l'espérons nous !

Journal de voyage numéro 4

San Pedro de Acatama (Chili), 27 janvier 2003

PUÑO, comme CUZCO, a ceci de particulier que les touristes sont en grande majorité des occidentaux, lesquels se remarquent aisément parmi les Pueños car le tourisme est justement fait pour ces occidentaux, à la hauteur de leurs moyens financiers et c'est ainsi que tous les habitants du coin tentent par tous les moyens, et n'est-ce pas normal, d'en profiter au maximum.

Décidés comme d'habitude à ne pas nous laisser faire, c'est sous le regard hostile de notre hôtelier dépité de ne pas avoir pu nous soutirer quelques dizaines de soles supplémentaires que nous quitterons PUÑO. Quitterons laborieusement d'ailleurs, car comme toujours pas de noms de rue et aucun panneau indicateur pour nous aider à trouver notre chemin. Après une heure de pérégrinations hasardeuses, un jeune vélo-taxi nous guidera sur la route de sortie sans même demander une compensation financière. Il en était tout surpris et fort heureux lorsque nous lui avons quelque peu forcé la main pour accepter le prix de son service, soit le montant d'une course.

PUÑO/TACNA, 340 km : ce sera 3 jours de vélo marqués de divers incidents et de difficultés, dont le plus inquiétant fut la casse, à plus de 4000 m d'altitude, de la vis de selle du vélo de Robert. Sur la piste impossible de rouler sans selle, aussi bien à la montée, les faibles développements utilisés interdisant de grimper en danseuse, qu'en descente où debout sur les pédales les muscles se tétanisent rapidement. Je sais, j'entends d'ici les quolibets et les vannes faciles sur le vélo sans sel(le) etc... etc. Mais l'atmosphère dans notre couple n'était pas à la franche rigolade, c'est le moins qu'on puisse dire quand on imaginait devant nous encore 70 km de piste en très mauvais état. Piste déserte d'ailleurs, car en si mauvais état que sur 210 km, pas une voiture ne nous croisera ou doublera en 3 jours. Revenons à la vis de selle pour le moment en 2 morceaux. Poussant l'abnégation jusqu'à amputer son cher FOLLIS d'une de ses vis, Jean-Pierre procède à une réparation de fortune. Bonne intention qui permettra de franchir 3 km supplémentaires, avant de montrer son inanité; la vis, trop fine cède et en même temps abîme définitivement le chariot de selle (non, le chariot de selle n'est pas une remorque attelée au vélo, mais un système qui permet de placer la selle à l'endroit morphologiquement le plus adéquat de celui qui s'assied dessus). Tout branle, mais ce n'est pas encore une catastrophe insurmontable car maintenant la piste est en sable et nous ne pouvons plus monter sur nos vélos, alors selle ou pas selle où est bien la différence, n'est-ce pas ?

2 camions et un scraper (pour les grenoblois qui lisent ce journal, le scraper est un CAT...) apparaissent au loin, immobilisés sur la piste, le poste de salut serait-il là? Oui, car avec leurs vieux camions souvent dégingués, les péruviens sont dans l'obligation presque vitale d'être débrouillards, sinon... Aussitôt l'aide sollicitée, un vieux silentbloc est décortiqué à la scie à métaux pour en extraire la vis qui y est enfouie, un écrou de 13 au filet différent est forcé dessus et le tout est monté sur le chariot de selle en charpie. Et voilà réinscrite la devise de Lavoisier. « Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme ». C'est donc nanti d'une selle qui tient son rôle qu'on peut continuer...à pieds encore quelques heures car la piste est plus que jamais ensablée et elle monte, monte, monte. Camping obligatoire et glacial à 4350 m, sous un ciel qui nous fera cadeau de toutes ses étoiles. BONITO !

Dernière étape pour atteindre MOQUEGUA, seule ville d'un peu d'importance avant TACNA. Et cette étape sera la récompense dont rêve tout cyclo-grimpeur. Une descente de 60 km, superbe, parfaitement revêtue

d'un tapis goudronné, enjolivée de lacets, de pleins et de déliés, de terrasses préhispaniques et de sites incas, et qui nous fera passer des 4380m du Paso CHILLIGUA aux 1400m de MOQUEGUA. C'est la ville la plus septentrionale du désert de TARAPACA dont la majeure partie se trouve au CHILI. La Panaméricaine est la seule route possible pour atteindre TACNA, dernière ville péruvienne avant la frontière, et cette route traverse le désert, rien que le désert, sous un soleil torride, sans un abri, sans un arbre. 153 km particulièrement éprouvants. De longues lignes droites - nous en avons relevé une de 36 km - où rien n'arrête le vent.

ARICA, première ville chilienne après la frontière nous accueille assez rapidement. Mais ici, stop pour le voyage. Les intestins de Robert sont au bout du rouleau (légère exagération imagée pour montrer à quel point il est malade...) et il devient urgent de filer sur un hôpital. Détournement sur IQUIQUE à 200 km de désert de là, où le corps médical diagnostiquera une dysenterie amibienne à traiter rapidement, d'où transfusion et médication de choc.

Mais avant IQUIQUE, dans le désert toujours, nous inaugurerons notre premier camping dans un salar – encore ce problème de sel qui nous poursuit - Le camping dans ou plutôt sur un salar a ceci de particulier que si les sardines (les poissons) se conservent bien dans le sel, les sardines (de tente) n'y pénètrent pas facilement et préfèrent s'y tordre. D'autre part la croûte de sel qui recouvre le salar est en perpétuel mouvement sous l'effet de la chaleur le jour et du refroidissement la nuit ce qui provoque des bruits et des craquements incessants. Mais dormir dans le sel comme des concombres mis à dégorger est une expérience unique...

IQUIQUE, que le groupe CHILAPAYUN a immortalisé dans sa « Cantata Popular de Santa Maria de Iquique » en rendant hommage aux 8500 mineurs grévistes tués par la troupe en 1907, IQUIQUE, ville en bois qui conserve la mémoire du célèbre Darwin qui contribua à sa fondation, IQUIQUE n'est pourtant qu'une étape rajoutée à notre itinéraire, un crochet en somme qui, si Robert se rétablit rapidement, doit nous mener à CALAMA, puis à SAN PEDRO DE ATACAMA où Jean-Pierre a déjà pris rendez-vous avec les flamants roses ! Le désert d'ATACAMA où nous évoluons maintenant est considéré comme le désert le plus aride du monde, il n'y pleut en moyenne qu'une fois tous les dix ans. Question qui va nous tarauder: de quand date la dernière pluie ?

Après avis positif du corps médical assorti d'une nouvelle médication de choc Robert peut enfin reprendre la route. Nous voici à CALAMA, près de la mine de CHUQUICAMATA, mine de cuivre à ciel ouvert, la « Mas grande del mundo », les Chiliens y tiennent beaucoup...4,3 km de long, 3 km de large et 728m de profondeur. Jean-Pierre est allé vérifier de visu (avec sa toute nouvelle montre altimètre achetée en zone franche et sortie clandestinement). C'est tellement grand a-t-il dit que sa tête arrivait au premier boulon des roues des camions qui transportaient le minerai. Alors à vous d'imaginer le reste !

Si de CALAMA à SAN PEDRO DE ATACAMA la route est goudronnée, nous avons quant à nous, choisi de nous y rendre en faisant un détour par les geysers d'EL TATIO, près de la frontière bolivienne. Soit à nouveau 240km de piste, genre tôle ondulée qui laissera de sacrés souvenirs, à nous en premier, et surtout au vélo de Robert.

Ce qu'on appelle « tôle ondulée », c'est une piste striée de profondes rainures transversales très rapprochées, inévitables même par un cycliste, et qui rendent le roulage aussi confortable qu'une descente d'escalier sur les fesses. Il faut également compter sur le sable qui nous a obligés à pousser et à tirer les vélos pendant des heures. Comme les vélos à sacoches n'aiment pas le sable, surtout quand il est fin, ils se couchent, roulent en crabe ou refusent tout simplement d'avancer quand les côtes deviennent trop raides (nous sommes toujours à plus de 4000m d'altitude), bref des vélos pire que des ânes bâtés et bornés.

Les 240 km de piste se sont résumés à 3 jours et demi d'efforts pour arriver au port, une boîte de pédalier hors d'usage, un porte-bagages cassé qui a nécessité le transfert de tous les bagages de Robert sur le porte-bagages arrière, accentuant ainsi les difficultés de guidage dans le sable. Mais quand on dit tous les bagages, c'est un peu exagéré si l'on tient compte de toutes ces choses indispensables laissées sur le bord de la route parce que, par la force des événements, elles sont devenues subitement superflues. Et

enfin dernier (provisoire?) avatar du vélo de Robert : sa selle a décidé définitivement de rendre l'âme. Mais, bonne fille quand même, elle fera cela en 2 fois, lui permettant de rouler 30km sur une fesse et 30km en descente, debout sur les pédales. Au final de toute cette épopée sur la piste d' EL TATIO, la récompense sera à la hauteur des efforts : un bain chaud dans une piscine naturelle alimentée par les geysers fumants, à 4350m d'altitude, seuls dans l'immense cratère du volcan. FEERIQUE. Il nous faut simplement oublier la sortie du bain. GLACIALE.

P.S. : Un petit message particulier pour tous nos amis des 100 Cols

Nous venons de franchir notre 50eme, dont 17 entre 3000m et 4000m et 33 à plus de 4000m. Amitiés à tous les 100 cols, surtout à tous ceux qui nous ont adressé un mot d'encouragement.

Robert de Rudder & Jean-Pierre Decouty
CC n°5278

LES SURPRISES DE LA CHASSE AU COL

Août 1964, nous étions jeunes et beaux...

Depuis une semaine, nous avons abandonné notre chère Ville Rose pour partir à l'aventure avec pour objectif Ouarzazate. Sous un soleil de plomb, nous enchaînons paisiblement les lacets d'une longue montée, quelque part dans le sud de l'Espagne. Les "Cols Durs" (1) enragés que nous sommes ont consulté la carte et savent pertinemment que leurs efforts ne conduisent à aucune récompense de type arithmétique et qu'il faudra se contenter de l'essentiel : le plaisir de pédaler. Sensiblement de même niveau et dépourvus de tout esprit compétitif, nous arrivons ensemble au sommet de ce col géographique et appuyons nos vélos de part et d'autre de la même pancarte en bois, pour procéder goulûment au cérémonial de la rehydratation, ou, plus vulgairement : pour « boire un coup ».

En reprenant ma monture, je jette quand même un coup d'œil distrait sur ce panneau rustique :

«Passo de Ganado»

Re-coup d'œil, Oui j'ai bien lu ! Jean-Louis regarde à son tour et bien que ne pratiquant guère la langue de Cervantès, nous avons la joie de constater que nous n'avons pas grimpé « pour des prunes ». Clic-clac-Kodak, nous soumettrons la photo à l'appréciation du Grand Maître Jean-François. Par contre, aucune indication d'altitude ; nous nous lançons donc dans de savantes estimations tenant compte de la dernière altitude connue, de notre vitesse ascensionnelle moyenne, de l'humidité de l'air, etc... pour proposer 950 mètres ; en 1964, les compteurs kilométriques et les altimètres étaient des denrées rares, surtout pour des étudiants fauchés. Joyeuse est donc la descente (en connaissez-vous de tristes ?), inévitablement suivie d'une nouvelle montée d'autant plus interminable qu'en cette fin d'après midi, les jambes commencent à s'alourdir. Au sommet, nouvelle halte-boisson au pied d'un panneau. Un coup d'œil intéressé, on ne sait jamais :

« Passo de Ganado ». « M... deux fois le même nom à 20 kilomètres d'intervalle ! Bis repetita... Ils sont fous ces Ibères ! ». Cette fois l'estimation est à la baisse : 800 mètres seulement.

22 heures environ, on mange tard en Espagne...

Le patron de notre modeste auberge a repéré nos bicyclettes. Baragouinant un peu le français, il vient nous raconter et probablement enjoliver ses exploits passés. Nous en profitons pour ironiser sur leur manque d'imagination dans la toponymie de leurs cols. Là, ce n'est pas un sourire que déclenche notre propos, mais un énorme éclat de rire qui résonne encore jusqu'au plus profond de la Sierra Nevada, notre prochaine étape.

« Passo de Ganado » signifiait tout bêtement « Passage de troupeau » !

Adieu veau, vache, cochon, couvée...

Francis Marty
CC n°83

COMMENT J'AI ROULÉ AVEC PYTHAGORE ET NEWTON

Si le cyclotouriste cherche son bonheur dans l'effort physique, la contemplation des paysages ou du patrimoine architectural plus que dans la compagnie des célébrités, il peut quand même lui arriver au cours de ses randonnées de se trouver en présence de véritables personnalités. Par exemple, mon ami Jean-Claude Berthommier, membre éminent de l'Orléans Cyclotouriste et du Club des Cent Cols, est un jour tombé (au sens figuré) sur Henri Bosc et son 650...

Mais peu d'entre nous peuvent se vanter d'avoir roulé avec des savants de renommée internationale, encore moins ceux que la rumeur publique donnait pour morts depuis respectivement 254 et 2481 ans. C'est pourtant ce qui m'est arrivé il y a un peu plus de vingt ans.

L'année 1981 avait été une année faste : elle avait vu, entre autres bonheurs, la naissance de mon premier fils, ma libération du service militaire et ma nomination comme professeur de mathématiques au lycée de Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais). Après quelques mois passés vissé à mon bureau, j'ai commencé à éprouver comme une nostalgie de certains aspects de mon récent passé militaire ; pas tellement celle de l'adjudant, mais plutôt celle des petits footings quotidiens (Ah le canal de déviation de la Scarpe à 7 h du matin en novembre...).

A ma grande surprise j'avais découvert que, sans ressembler à l'Auvergne ni aux Vosges, le Pas de Calais est (un peu) vallonné et boisé, orné de charmants villages nichés au creux des vallées. L'idée avait fait son chemin petit à petit : j'allais me mettre au vélo.

C'est ainsi que, novice total, j'achetai mon premier vrai vélo (2 plateaux et 5 pignons, quel luxe !) ... par correspondance. Après quelques sorties d'initiation, je me trouvais par un joli dimanche matin de mai 1982 à Auxi-le-Château sur le chemin du retour. C'est dans la côte qui commence sur la gauche, quand on laisse en face la route de Doullens et d'Arras, que j'ai compris que mon acquisition était dotée de développements mieux adaptés aux capacités d'un coureur qu'aux miennes... Je m'exhortais donc à devoir forcer un peu plus que prévu pour franchir les 60 m de dénivelé du kilomètre d'ascension, heureusement unique, que j'avais soigneusement mesuré sur une carte au 25000ème .

Sauf que... sauf que ce que j'avais mesuré, ce n'était pas – même au facteur d'échelle près – la vraie distance, mais sa projection sur la carte, qui est plus courte. A l'extrême, un alpiniste qui gravirait verticalement une paroi verrait son parcours sur la carte réduit à un seul point. Il allait donc me falloir grimper pendant un peu plus d'un kilomètre... oui mais de combien en plus ?

- « Facile mon gars, tu n'as qu'à utiliser mon théorème ! »

C'était le passager d'un lourd tandem qui montait encore plus lentement que moi qui venait de parler ; perdu dans mes pensées, je n'avais pas vu que je le rattrapais. Comment avait-il su ce qui m'occupait ? Mystère !

Le personnage était surprenant : très bronzé, chauve comme un œuf avec une simple couronne de cheveux blancs et une énorme barbe frisée, vêtu d'un genre de drap et chaussé de simples sandales de cuir, il parlait avec un curieux accent chantant en roulant les R, sans que ses yeux noirs ne cessent de me sourire.

« Vois-tu, ce que tu parcours en ce moment – avec quelque difficulté – ce n'est pas simplement une charmante petite route de campagne ; c'est aussi une hypoténuse, autrement dit le grand côté d'un colossal triangle rectangle, et dont tu veux trouver la longueur x . L'un des côtés de l'angle droit – celui que tu as repéré sur ta carte - mesure 1 km, l'autre 0,06 km. J'ai montré il y a bien longtemps la relation suivante, qui porte maintenant mon nom : $x^2 = 12 + (0,06)^2$ (voir fig 1) ; finalement $x = \sqrt{1,0036}$ km.

- Très astucieux monsieur...

- Pythagore, mon gars, Pythagore de Samos, à ton service ».

J'avais donc la formule mais pas la valeur numérique ; qui sait ce que peut valoir ?

- « Voyons my boy, avec mon invention tu peux avoir une valeur approchée »

J'étais arrivé au niveau du conducteur du tandem et, s'il avait comme son compagnon lu dans mes pensées, on n'aurait pu trouver plus différent. Il portait une vaste redingote avec des basques, des culottes et bas de soie et de petits escarpins vernis. Chauve ou pas, il arborait une gigantesque perruque qui moutonnait sur ses épaules et son dos ; aucune trace non plus de bonhomie méditerranéenne dans son regard clair et froid... que faisait donc ici cet austère Anglais (son accent ne pouvait pas tromper), à mi chemin entre Crécy et Azincourt ? J'eus bien vite la réponse, il venait y faire des maths.

- « Ce dont tu as besoin, c'est à l'évidence d'un développement limité.

- Je m'en aperçois bien, répondis-je quelque peu étourdiment, il me faudrait un plateau plus petit et un pignon plus grand. Mais comment les changer ici ? Je dois rentrer avec ces braquets.

- Il ne s'agit pas de cela ! tonna-t-il alors. Un développement limité, c'est une formule plus simple et qui donne presque la même valeur que ton x qui est en fin de compte du type $\sqrt{1+a}$ avec a petit. En fait c'est très facile, à condition de prendre tout à l'envers.

- En descente, vous voulez dire ? Bien sûr que ce sera plus facile, mais ce n'est pas ma route.

- Silence ! Je n'ai jamais eu un étudiant aussi obtus que toi ! »

Je me gardai bien de lui révéler que, toutes proportions gardées, nous étions collègues, de peur d'accroître encore son mépris ; connaissant d'autre part la réputation des écoles anglaises en matière de châtiments corporels (encore en vigueur il n'y a pas si longtemps), je pris un peu de champ, en protégeant mes arrières et sans plus l'interrompre par des remarques irréflechies.

- « Si tu fais d'abord le calcul pour le carré, tu verras que si b est petit, $(1 + b)^2$ est voisin de $1 + 2b$ (il suffit de développer).

Considéré à l'envers, tu trouves que $\sqrt{1+a}$ est voisin de $1 + a/2$. Voilà ce que j'ai inventé : le calcul infinitésimal ! »

- C'est vous qui avez inventé... mais alors vous êtes...

- Well, Isaac Newton, from Cambridge, of course ».

En disant ces mots, ravi d'avoir enfin réussi à faire comprendre quelque chose à un si piètre auditeur, le vénérable universitaire se détendit un peu et me gratifia d'un sourire fugace.

C'est en atteignant le haut de la côte que j'achevai mes calculs : $\sqrt{1,0036}$ égale environ $1,0018$; donc je venais de parcourir approximativement $1,0018$ de plus que le kilomètre prévu, en supposant bien sûr que la mesure sur la carte ait été correcte.

J'aurais bien aimé poursuivre ma discussion avec d'aussi éminents personnages mais, sourds à mes appels, ils disparurent presque instantanément, d'une accélération puissante qui me laissa sur place. Je n'ai aucun souvenir des 25 km qui suivirent pendant lesquels je restai plongé dans mes pensées. J'eus le temps de réaliser que le résultat de Pythagore demeurerait exact si la route n'est pas droite, ce qui est bien le cas à Auxi et que, si a est assez petit, $\sqrt{1+a}$ est toujours compris entre $1 + a/2$ et $1 + a/2 - a^2/8$; donc que la distance approchée obtenue par Newton différerait de la vraie de moins de 2 mm... Sur un peu plus d'un km... chapeau l'ancien !

Jusqu'à ce jour je n'avais parlé de ma rencontre à personne, de peur de finir dans une camisole de force, mais je n'ai pas cessé de faire du vélo. Mon collègue et ami Daniel Petit m'a pris sous son aile et m'a initié au vrai cyclotourisme : matériel, fréquence de pédalage, braquets, entraînement, etc... Il m'a même permis d'essayer une de ses magnifiques randonneuses. J'ai depuis acquis moi aussi une de ces machines, véritable œuvre d'art du grand couturier orléanais André Thauvin. J'ai constaté qu'avec de la patience,

un minimum d'entraînement et de courage et surtout des braquets adaptés, tout le monde peut aller (presque) n'importe où.

A mes amis qui me demandent pourquoi je m'acharne à escalader des côtes - certains rajouteraient volontiers à ton âge ou vu ton poids -, je fais les réponses habituelles : le plaisir de l'effort physique en liberté, la beauté des paysages et le moment de joie incomparable qu'on éprouve à l'arrivée au col. Mais la vraie raison n'est pas là... tout le monde sait bien que la terre n'est pas plate et même pas ronde, mais aplatie aux pôles.

Donc le calcul réalisé par mes deux compères n'est pas parfait. Voilà pourquoi je roule : je ne désespère pas de rencontrer un beau jour, dans une côte où je souffrirai les mille morts, un de ces géographes célèbres dont les noms apparaissent sur les cartes : Lambert, Clarke ou Mercator pour me détailler le vrai calcul... et pourquoi pas les trois ensemble ? Voilà pourquoi depuis vingt ans je roule, tout en gardant un œil sur les triplettes.

Jean-Marc Villermaux
CC n°5166

GONDRAN LE MAGNIFIQUE !

Voilà deux ans que j'y pensais, que je l'inscrivais à mon «programme» mais il y avait toujours une bonne raison qui m'empêchait de réaliser l'ascension de ce col du Gondran ! En fait, inconsciemment je crois que j'appréhendais de m'y aventurer seul : une route militaire sur laquelle la circulation est interdite ne m'inspirait pas, non que j'aime le trafic automobile mais à un certain âge on appréhende l'isolement total, une chute ou un malaise peut survenir... Quoiqu'il en soit en ce lundi de début septembre radieux, je suis à pied d'oeuvre accompagné de mon bon camarade Joël, « Cent Cols » lui aussi.

Tout est prêt pour la fête : un ciel bleu sans nuage, un soleil éclatant, une petite brise pour nous rafraîchir. Dès la sortie de Briançon la route s'élève, quelques kilomètres pour se mettre en jambes sur le revêtement roulant et peu après Fontchristianne nous abandonnons la route de l'Izoard en tournant sur la gauche pour emprunter cette route militaire aux panneaux rébarbatifs. Le début est peu engageant, beaucoup de trous et des «manques» de revêtement, par contre quel régal de pédaler sous les ombrages ! Très vite la pente s'accroît: tout à gauche et concentration maximum. Joël mène le train à mon rythme.

Surprise ! après un virage nous voyons sur notre gauche des chasseurs à l'affût (c'est l'ouverture de la chasse) ; un sourire, une parole d'encouragement. Bientôt nous arrivons à proximité du fort de Briançon et un virage à droite très sec nous propulse dans une partie encore plus raide, il me semble. Maintenant seul le chant des oiseaux nous accompagne ; voilà la première arche percée dans le rocher, c'est superbe mais attention le goudron est parti... sur quelques dizaines de mètres seulement, heureusement ! Un peu plus haut, du talus surgit une perdrix qui enfile la route et nous ouvre la voie une bonne centaine de mètres, encore plus loin c'est un écureuil roux qui arrête de sauter de branches en branches pour nous regarder passer et semble se demander ce que nous faisons là ! Tout va bien, le rythme est régulier, la brise nous caresse, les kilomètres défilent et nous pouvons admirer, entre les arbres, le panorama extraordinaire du massif du Pelvoux et de ses névés qui me rappellent d'agréables descentes à ski (pendant ce temps là on ne pense plus à l'effort). Bonne surprise : un replat assez long nous permet de souffler et de se refaire une santé. Passé la deuxième arche, ou le petit tunnel, les arbres disparaissent. Après cet été torride tout est grillé, pas la moindre trace de vert, tout là-haut à la cime un fort monte la garde, nous approchons du sommet ? Soudain un coup de sifflet strident déchire le silence et nous fait sursauter : dans l'alpage un couple de marmottes dévale la pente à toute allure, la première vire brusquement pour s'engouffrer sous un rocher, l'autre emportée par son élan bascule sur la route et y effectue un roulé-boulé avant de regrimper vers son terrier, voilà un intermède bien agréable ! Encore quelques virages, le vide à notre droite est impressionnant, une dernière séance de danseuse et j'y suis ! Quelle joie, c'est grand, c'est beau ! Joël tout sourire a déjà mis pied à terre, je le rejoins et nous nous donnons l'accolade : nous sommes tellement heureux d'être arrivés là ; un coup de flotte pour arroser ce nouveau plus de 2000 m, une barre de céréales, un dernier coup d'oeil circulaire pour mémoriser le panorama qui s'offre à nous, là le Granon, là-bas le Pelvoux, les forts qui surveillent les vallées et on va se lancer dans la descente.

Merci à mon copain Joël de m'avoir accompagné, c'est un beau cadeau d'anniversaire pour mes 70 ans ! Et même si ce décompte n'est pas tout à fait juste, puisque déjà dépassé, j'ai envie que ce col superbe soit le 700ème de ma collection.

Jean Marie Godard
CC n°3341

DEUX JOURS EN HAUTE MONTAGNE

De temps en temps, au Club des Cent Cols, il faut penser à prendre sa randonneuse et aller glaner quelques cols à plus de 2000 m, afin de respecter la sacro-sainte règle des 5 par centaine. Avec 447 cols dont 21 à plus de 2000 m, je me trouvais donc dans une position où il fallait prendre « la décision ». Et elle fut vite prise. En accord avec mes deux compères (vous savez, les deux de « l'Aventure à 5 points », revue 2003), il fut décidé à la majorité (tu parles !...) de s'échauffer le premier jour en montant le col de Granon et ses satellites et le deuxième jour d'aller aux Crêtes de Sestriere, soit 13 cols. Avec ce capital, nous devrions vivre sur nos réserves pendant longtemps.

Jeudi 11 septembre 2003 : départ de Valence à 6 heures et arrivée à Chantemerle à 9 heures, où nous laissons la voiture. Après une recherche infructueuse de boulangerie ou épicerie (tous les commerces étaient fermés), nous attaquons le morceau du jour, le Granon (05-2404). Ce col est particulièrement pentu, sans aucun répit, c'est un « gros morceau ». Georges, qui a monté sur sa potence un niveau à bulle, nous annonce de temps en temps 14%, 12%, 10%. Bref, cette maudite pente nous fait grimper à l'allure de gastéropodes, mais nous sommes là pour cela après tout. J'encourage mes amis car je sais qu'à la cote 2171, il y a une buvette où nous pourrions nous refaire une santé. Mais la guinguette est fermée (c'est le jour décidé). J'entends râler : « Mauvaises informations... Organisation déplorable... ». Enfin nous arrivons au camp du Granon, où la pente devient plus humaine. A l'arrivée au col, il fait froid (9°C), les vêtements d'hiver sont de rigueur. Photos souvenirs et nous mangeons à l'abri d'un rocher. Le soleil revient peu à peu et nous attaquons la montée qui nous mènera à la Porte de Cristol (05-2483). C'est un muletier R1, et R2 sur le final : les cinquante derniers mètres sont franchis à pied. Au sommet, un chasseur de chamois à l'affût nous photographie. La vue est exceptionnelle de beauté. Retour à la cote 2487 et tout à gauche pour atteindre le col des Cibières (05-2525a). Photos et une petite pause devant le spectacle qui nous est offert. Descente prudente et nous retrouvons le goudron à la cote 2384. Nous empruntons une large piste R1 souvent caillouteuse à l'excès, qui nous mène au col des Barteaux (05-2382) sans grand intérêt. Le vent souffle fort, il fait froid. Le col de Buffère sera vaincu un autre jour. Retour à Chantemerle où nous retrouvons un peu de chaleur. Étape le soir au gîte de Terre Rouge, entre Briançon et Cervières. Excellent accueil, bonnes prestations et prix très sympathique.

(Contact : M. et Mme Roussel, Cervières – 05100 Briançon 04.92.21.00.37)

Vendredi 12 septembre 2003 : lever très tôt, chargement de la voiture et départ pour Pourrières (Italie N23) en passant par le col de Montgenèvre et Sestriere. Le temps est frais, peu nuageux, la journée s'annonce magnifique.

Montée à Balboulet par une petite route bien goudronnée. Elle le restera jusqu'à la jonction de la piste de l'Assietta, là où coule la seule fontaine du circuit. Nous prenons à droite une large piste R1 bien cyclable en direction du colle dell Finestre (IT-TO-2176). A la ferme A Pintas, nous grimpons à travers un gros troupeau de bovins qui, ne comprenant pas le français, ignorent nos quolibets et continuent tranquillement à brouter. Le col est atteint sans problème particulier, malgré la rudesse de la pente. De l'avis de tous, il doit figurer obligatoirement au palmarès d'un centcoliste, rien que pour le paysage offert au sommet. Malgré le froid, nous ne pouvons détacher notre regard de cette vue magnifique sur la vallée de Susa et au loin sur le massif de Rochemelon. Photos souvenirs et il faut redescendre à la fontaine (altitude 1900 m environ). Arrêt casse-croûte et, malgré l'inscription en italien « eau non contrôlée », j'offre à mes équipiers le verre de l'amitié. Recette : une dose d'eau claire et six doses d'eau non contrôlée. C'est bon quand on a soif, chacun remet sa tournée. Puis remplissage des bouteilles et bidons et départ pour la suite du périple. A ce jour, malgré l'abus d'eau de cette fontaine, nous sommes en bonne santé donc, à votre prochain passage... buvez !

La suite, c'est le colle dell' Assietta (IT-TO-2472), environ 10 km et 550 m de dénivelé. Rien à dire sur la partie goudronnée, mais sur la partie caillouteuse... Superbe montée sous le soleil. A l'altitude 2210, deux méchants lacets nous cassent un peu le moral mais après cela va mieux. Nous dominons la bergerie de l'Assietta avec son gros troupeau. Enfin nous arrivons au col, majestueux : un grand moment de cyclo-muletade (R1).

État des troupes : André, comme d'habitude, est en forme. Georges, un peu fatigué mais volontaire va bien (il n'a pas roulé depuis un mois !) Quant à votre serviteur, il lorgne le panneau indiquant le col du Grand Serin qui n'est pas loin, mais avec regret, car nous n'avons pas prévu d'y aller. Enfin, ce sera pour une autre fois. Pause casse-croûte devant le massif du Sommeiller, le massif d'Ambin, c'est époustouflant. Après les photos, il faut monter encore à la tête de l'Assietta à 2566 m. Ensuite, ce n'est qu'une succession de montées et descentes cyclables (R1) : colle del Lauson (IT-TO-2497), colle Blegier (IT-TO-2381). La fin de la montée du mont Genevris sera effectuée à pied (environ 400 m). Ensuite, colle di Costa Plana (IT-TO-2313), colle Bourget (IT-TO-2299) et enfin la dernière grimpe au téléphérique qui domine Sestriere. La fatigue commence à peser mais peu importe car nous n'avons plus aucun coup de pédale à donner jusqu'à la voiture. Nous nous habillons chaudement et après une descente pénible (R1 très caillouteuse) sur le colle di Sestriere (IT-TO-2033), nous retrouvons le goudron avec plaisir. Ensuite retour sans problème à Pourrières où la voiture nous attend sagement.

Bilan pour ces deux jours : 104 km dont 57 de muletier, 3450 m de dénivelé, 12 cols à plus de 2000 m. Aucune crevaison, pas d'ennui mécanique, pas de chute. Nous avons rencontré en tout une voiture et environ 20 motos.

Nos montures : André - randonneuse 700x25, Georges et Michel - randonneuse 650x32

Michel Marcelot
CC n°4710

LE BOUT DU TUNNEL

Vous allez vous dire « ça y est, c'est reparti, il va encore être question du Parpaillon ». Et bien oui, c'est bien lui qui m'a inspiré le titre de cet article, mais je n'en parlerai pas. Sur ce col tout a été dit (ou presque) et, ce que je pourrai en décrire ne serait que redites ou répétitions, laissons donc dormir ce géant en attendant que d'autres aventuriers soient tentés par son ascension l'été prochain.

Sur proposition de Guy, un membre de notre club, avalisée par Bernard et Jean-Paul, moi-même attiré par la mysticité du projet ; il fut donc, après Aurillac, décidé d'effectuer la grimpe. J'étais le plus âgé de la bande, et de loin, cela me démontrait qu'il était grand temps de réaliser cette escapade.

Je reviens au titre de mon article « Le bout du tunnel ». Cette expression, souvent employée, image la fin d'une action, d'un travail, quelquefois d'une maladie, épreuves toujours longues et difficiles, je sais maintenant que cela « colle » parfaitement à la décision que j'avais prise : « monter mon dernier 2000 ». L'occasion était trop bonne, le temps était beau, et, épaulé par mes copains, les conditions étaient au top.

Je ne vous dirai pas, en partant d'Embrun, sur des VTT de location, le nombre d'arrêts consécutifs aux : crevaisons, 4x4 en rallyes (comme c'est dommage pour la nature !) et les récupérations du pépé, toujours est « Thill » que l'affaire fut réussie, la descente plus rapide (étonnant, non !) s'effectua sans chute, la chance peut-être ?

La signature sur le livre d'Or de Crevoux fut précédée de la phrase : « C'est la butte finale (bof !) d'un cyclo en fin de course ». Le lecteur appréciera.

Charles Thill
CC n°4150

SUR LES ROUTES DU JURA

Comme les vins, chaque année les voyages itinérants sont d'un cru différent. Il arrive que l'on table sur une récolte exceptionnelle et au moment de l'emballage final, il n'y a plus qu'un arrière goût d'amertume qui se détache d'une bonne longueur du peloton. Mais l'inverse est tout aussi vrai ! Heureusement !

Les trois petits cols figurant au programme 2003 auraient dû augurer d'une année quelconque. Le Jura - j'en conviens - n'est pas comparable avec les best-sellers de la randonnée comme « La Route de la Lavande » ou « Les Crêtes de l'Assietta ». Et pourtant ! Ce ne sont pas les cirques, cluses, clues, crêts, culées, reculées, gorges, vals, vaux et monts qui font défaut. Au contraire, ces derniers auraient plutôt tendance à se bousculer au portillon. Il est vrai que ces termes géodésiques se trouvent rarement mentionnés, sinon jamais, dans la revue des Cent Cols. Quant aux cols jurassiens, ils se comptent sur les doigts de la main. De grâce, ne tirez pas sur le cycliste qui se goure d'une ou deux unités !

Ainsi donc, en un quart de siècle de publication, la revue n'a-t-elle fait qu'une seule fois allusion au Jura. Une ode d'une dizaine de lignes. Une larme tristounette par rapport aux voluptés que la région propose aux cyclotouristes qui roulent avec des yeux en face des trous.

D'autre part, tout un chacun s'accorde pour affirmer que la raison d'être de la revue est de faire rêver les cyclos et de leur donner des idées d'évasion. Aussi, ignorer un massif montagneux, alors que tous les géodésiens le chantent à l'unisson, est-il le moyen le plus radical pour qu'il soit déserté par la majorité des randonneurs plumitifs et des chasseurs de cols. D'accord ! La pénurie de pas, collets, baisses et autres cols répertoriés dans les monts du Jura n'a aucun artifice pour attirer les membres de la confrérie. OK, d'accord ! Je persiste et je signe ! Pourtant, de l'autre côté de la frontière, en Suisse dans les Franches Montagnes, on les ramasse à la pelle sur quelques kilomètres carrés sans se casser le tronc. Le Jura suisse fait la fête aux cols et à ses chasseurs tandis que son vis-à-vis français leur fait la gueule et se refuse aux complaisances des coliteux quoique le relief tournicote et virevolte tout autant dans les trois dimensions. Pourquoi ? Voilà encore une énigme à élucider ! Mais là n'est pas mon propos ! Convenez toutefois qu'à défaut de messe, le Jura vaut bien un credo ne fût-ce qu'en sourdine. Donc, pas question de « miserere » ou « de profundis » mais avouez qu'un « gloria » aromatisé de sapin, c'est bien plus sympa.

Malgré une moisson catastrophique (la plus mauvaise de tous les temps), je reviens gagnant. N'ayons pas peur des mots : « Cette année, j'ai été gratifié d'un cru supérieur ».

Et pourtant...

A peine 4 jours de route, 480 km et 4400 m de dénivellation. Une misère ! Des trois cols inscrits au programme, il faut en éliminer deux qui sont des obstacles mineurs. Il n'y a que le col de Joux, au départ de Clairvaux-les-Lacs, qui ait droit de cité. Il est le seul qui réunisse toutes les qualités de ses frangins alpins : une agréable mise en jambe dans la vallée du Drouvenant, l'attaque sèche de la côte sous le couvert d'une forêt mélangée, un faux plat en alpage près de Saint-Maurice, deux intermèdes rassurants en pays civilisé et une finale qui n'en finit pas entre les sapins et les épicéas ! Qui n'en finit jamais ! Qu'on suppose à portée de main mais qui se dérobe à chaque pédalée ! Et, quand on bascule sur le versant opposé, le cyclo échoue au bout d'une faible perte d'altitude dans une vallée qui est une copie conforme aux hautes vallées alpines. Des remontées mécaniques, des narcisses, des gentianes, des villages tentaculaires et une brise qui remonte la vallée. Un endroit qui respire ! C'est tout dire !

Au soir de cette merveilleuse ascension eut lieu une sympathique rencontre avec le personnage qui a mis sur pied les 6 jours cyclistes de Vars. De la conversation, il en ressortit que nous avons des connaissances en commun. Une source inépuisable de ragots. Sorry ! On ne se refait pas ! Cette pluie de paroles se répandit en toute harmonie pour compenser mon soliloque de la veille. Une pleine journée employée à la découverte d'une source, de gorges, de barrages, de lacs et de cascades : bref toute la flotte de la comté

déclinée à tous les temps sous un franc soleil de plomb. Avec pour seul partenaire à qui causer, une colonie de corbeaux !

Quant aux mordus de l'anecdote, avec le Michelin vert ils sauront tout, tout, tout, ils sauront tout sur le Jura ! Le haut, le bas, le plat, le gras, et tralala ! En effet, le Bibendum vert commente même l'inédit. Comme il attribue des étoiles aux sites remarquables, souffrez, chers confrères de notre très honorable Club des Cent Cols que je revienne tout étoilé de cette courte randonnée. Me voilà maintenant premier généralissime «Vénérable» jurassien ! La « Fête du Sel » à Salins-les-Bains, la source et la résurgence du Lison, la Forêt de Joux, le château de Nozeroy, les gorges de Langouette, les cascades du Hérisson, le lac de Chalain, le barrage de Blye, Moirans-en-montagne, la capitale du jouet, le barrage de Vouglans, le cirque de Ladoye, Château-Châlon et son vignoble à perte de vue, Arbois et la Reculée des Planches, la vallée de la Loue, Dole et cerise sur le gâteau, le cirque de Baume-les-Messieurs, sont les superstars rencontrées, découvertes, visitées, explorées et parcourues tout au long du périple. Le tout en 4 jours et par-dessus le marché, j'ai encore fait un saut à Nance pour me recueillir sur la tombe du grand-père et une halte à Bletterans pour faire resserrer mon pédalier et me taper la cloche. A défaut de cols, mon palmarès s'est enrichi d'une constellation qui gravite à une année-lumière des nébuleuses. Petit aparté pour Baume-les-Messieurs. Voilà au moins un « trois étoiles » accessible à tout un chacun et qui donnera deux minutes quarante cinq de bonheur non-stop tout un après-midi. C'est un lieu divin. Du soleil (indispensable), une remarquable abbaye, des cascadelles qui vous transportent au pays des sylphides et des dryades, des gigantesques falaises qui vous chavirent la vue, une route qui musarde le long du Dard, un resto, l'éternelle buvette au bout du cul de sac, une grotte somptueuse dont l'entrée au pied du rocher évacue le trop-plein d'eau après de fortes pluies et pour les coliteux, une ascension aussi pentue que celle de Navacelles (Cévennes) pour mériter le belvédère situé au-dessus des « Echelles de Crançot » en font une excursion que tout cyclotouriste éclectique se doit de compter dans ses tablettes.

Mais mon coup de cœur n'est pas d'ordre contemplatif. Cette fois, il est de nature « humain ».

Reprenons les événements dans l'ordre chronologique. Ma première étape échouait à Censeau. Un petit village insignifiant perdu dans le Haut Jura sur la route de la Suisse. Perdu mais pas pour tout le monde. Surtout pas pour les arrière-arrière-arrière descendants de Louis Pasteur. Or, ma grand-mère maternelle, elle-même issue de la lignée des Pasteur, était originaire du bled. En outre, cinquante ans plus tôt, il m'avait fallu accompagner mes vieux pour saluer l'aïeul du Haut-Jura. Un grand-oncle. Le frère cadet de ma grand-mère. Le seul survivant mâle de la branche. De cette visite contrainte et forcée, il m'était resté des images très vivaces.

Donc, je fais étape à Censeau. Dans un premier temps, j'ai du mal à reconnaître la ferme qui a été complètement retapée. Elle me laisse perplexe. Ce n'est qu'après le repas du soir que je décide de satisfaire ma curiosité, d'autant plus que la bâtisse est située à un jet de pierre de l'hôtel. Rôdant à proximité de la demeure, voilà que j'interpelle un voisin qui me met aussitôt au parfum. La maison est bien celle du grand-oncle Louis, un descendant direct de la branche collatérale du grand savant.

Je remercie mon informateur et, au moment où je longe le jardinet de l'ancienne ferme, une force de la nature, moulée dans un T-shirt blanc arborant une barbe poivre et sel en broussaille, se dirige d'un pas énergique dans ma direction.

Je l'apostrophe tout à trac :

- « Savez-vous que vous habitez dans les murs de Louis Pasteur ? »

- « Eh ! Comment donc que je le sais ! C'était mon grand-père » me répond-il du tac au tac.

Mon identité est à peine déclinée qu'il m'attire dans son antre. Les atomes s'accrochent spontanément ! Ce n'est pas tous les jours que des petits-cousins, qui totalisent à eux deux une centaine de piges, se rencontrent pour la toute première fois. En outre, on s'intéresse tous les deux à l'histoire de nos ascendants. Pierre se précipite dans la bibliothèque et en revient muni d'une bible qui traite de la

généalogie des Pasteur. Il ressuscite la mémoire de son aïeul, il dépoussière les photos de famille d'avant et d'après-guerre, il commente les invités du mariage de sa maman, il raconte les heurs et malheurs des grands-oncles et des grands-tantes, il passe au crible leur descendance et se plante dans la branche de ma grand-mère. Je lui refile mes connaissances en la matière. Il rectifie ses notes et m'offre le godet qui scelle notre amitié.

Quand la machine à remonter le temps se re-stabilise sur le présent, force m'est de constater que les aiguilles de la montre n'ont pas chômé. Il est minuit moins le quart. Il est plus que temps de lever mes fesses. Bon sang ! Qu'est-ce que c'est dur de s'arracher quand on se sent bien !

Echange des coordonnées respectives et je prends mes jambes à mon cou jusqu'à l'hôtel. Là, pas la moindre lumière, même plus une loupiote. Les volets sont clos et les portes verrouillées. Je suis à la porte. Toute la petite communauté de l'hôtel ronfle dans les bras de Morphée. Comme il n'est pas dans ma nature d'enquiquiner les gens, je m'en retourne dare-dare chez le cousin. Dans l'espoir qu'il y ait encore de la lumière. Sinon je suis bon pour la belle étoile. Une étoile qu'il faut encore inaugurer chez Michelin. Quelle affaire ! Me voilà un SDF alors que l'hôtel a été payé rubis sur ongle et que le cousin m'avait offert d'emblée le gîte que j'avais refusé.

Ouf ! Il y a encore de la lumière ! Pierre ouvre la lourde avec toujours le même empressement et... met à ma disposition une grande chambre qui va me procurer le sommeil réparateur.

Réveil de bonne heure. Trop tôt. Mes hôtes sont encore en déshabillés quand je prends définitivement congé d'eux. Quant aux tenanciers de l'hôtel, il me faudra poireauter encore un bon bout de temps avant de réintégrer ma chambre où toilette, déjeuner, paquetage et arrimage des bagages sur la randonneuse seront bouclés en moins de temps qu'il faut pour le coucher sur le papier.

Quoi qu'il en soit, ce que je sais aujourd'hui, c'est que chasser des cols, c'est bien ; découvrir le Jura, c'est mieux ; mais dénicher un petit cousin, c'est merveilleux !

J. Bruffaerts
CC n°1997

ET MON PETIT VÉLO EST REMONTÉ DANS LES ÉTOILES

Connaissez-vous la dépression ? C'est une traversée du désert, un grand vide où tous les sens s'émeussent, où on existe sans vivre, où l'on ne sait plus ce que veut dire énergie, passion, ou... Cent Cols !

J'ai traversé ce tunnel entre janvier en novembre 2002, quinze jours avant le raid pédestre Saint-Etienne-Lyon. Il s'agit de joindre de nuit les deux métropoles sur un parcours de 64 km, moitié chemin et moitié route. Un beau menu !

Malgré une forme physique très précaire (manque d'entraînement et prise de médicaments lourds), une pulsion incontrôlée et un réveil d'énergie me poussaient à tenter cet effort comme une « renaissance ».

Montées et descentes, nuit et jour, plaisir et souffrance, la succession de ces opposés tout au long du raid ont ainsi résonné en moi au même rythme que les secousses d'énergie que j'ai subies dans ma dépression 2002. Et au fur et à mesure de cette folle nuit où le mental a le temps de gamberger (!), j'ai revécu les affres de ma toute récente maladie. Sortir vainqueur de cette longue nuit m'a permis d'exorciser le mal et de retrouver définitivement la lumière. Voici donc en parallèle les grandes étapes de ce raid et l'année noire 2002 (une heure du raid équivalant à un mois de dépression).

8 décembre : 0 heure : départ du raid St-Etienne-Lyon dans le dédale de la grande banlieue stéphanoise où l'on profite des lumières de la ville, même si l'on sait que ces candélabres ne pourront nous accompagner que quelques kilomètres...

[janvier 2002 : je tiens encore debout mais pour combien de temps ? Je sens le sol céder sous mes pas...]

8 décembre : 2 heures : ça se complique : le bitume et les lampadaires ont laissé la place à la boue et à l'obscurité. C'est à la fois magique (tous les sens sont en éveil, le moindre mouvement ou bruit est perceptible) et assez difficile (on risque la chute à chaque pas) sans parler de l'orientation facilitée par le passage de 2500 coureurs devant moi...

[mars 2002 : je suis hospitalisé dans un lieu calme où je tente de reconstruire mes énergies]

8 décembre : 4 heures : égarés en pleine nature, à 900m d'altitude, entre St-Etienne et Lyon dont on aperçoit les lumières en fond de décors, nous avançons entourés de vrais marcheurs (la meute des coureurs nous a lâchés depuis longtemps) sur ce petit toit du monde (allez-y en VTT, vous verrez le panorama !).

La boue omniprésente n'est plus un obstacle, nous l'avons domestiquée ! Les heures passent, à la fois douces et dures, nous emportant dans un monde intemporel où souffrance et plaisir ne font plus qu'un (comme le dernier kilomètre du col du Galibier !).

[mai 2002 : je suis sorti de clinique mais mon équilibre nerveux n'est pas stabilisé et je joue la montre pour repousser au lendemain une rechute inévitable]. 8 décembre : 6 heures : le contrôle de Sainte-Catherine nous indiquant sensiblement la moitié du parcours, permet de reprendre contact avec des éléments matériels : un bâtiment chauffé et de la lumière. Surtout ne pas s'arrêter, ne pas sentir les premières douleurs, résister au chant des sirènes d'une voiture qui vous ouvre sa portière, repartir dans le froid et l'humidité à l'assaut de soi-même.

Longue et délicate descente (3 km à 10%) dans le Bois d'Arfeuille. La fatigue commence à se faire sentir. (km 40) Mais une sorte d'accoutumance (à la limite de l'anesthésie) permet de vivre au delà de la souffrance, des niveaux d'énergie que comprendrait tout cyclo amateur de grands raids.

[juillet 2002 : je continue à mener une vie normale, mais force est de constater que mon punch s'émeusse.

Une semaine de VTT dans les Alpes Maritimes ne suffira pas à me requinquer, et j'assiste, passif, à ma baisse de régime...]

8 décembre : 8 heures : le jour se lève pour le contrôle de Soucieu-en-Jarez (je suis, quant à moi soucieux du jarret !). Il reste encore 17 km et, malgré l'abandon du jeune Martin (16 ans, beaucoup de courage) je repars sans hésiter à l'assaut de ce dernier quart mais qui en vaut bien le double.

Descente et remontée rapide de la vallée du Garon. Traversée de Chaponost où les premier passants que l'on croise se demande de quelle planète nous débarquons ! Dans le registre des monuments en péril quelques vestiges d'aqueduc romain nous font pacifiquement concurrence !

[septembre 2002 : je suis à nouveau hospitalisé et je commence à me demander si je sortirai de cette dépression. Quelques rencontres amicales me redonnent espoir...]

8 décembre : 10 heures : c'est la dernière difficulté: la montée de Francheville, 1 km à 12%, un peu raide après 60km ! Quelques échanges verbaux avec des survivants de la nuit, occupent l'esprit et effacent quelques mètres. Descente interminable sur la Saône où la traversée des rues est protégée (quel plaisir de passer devant les autos !). Le dernier kilomètre est parcouru dans une douce euphorie, celle bien connue des cyclos après une nuit d'effort ou un brevet cyclo-montagnard !

[novembre 2002 : j'ai retrouvé de belles énergies grâce à un médecin compétent et compatissant, et je sors de la clinique plein de projets dont celui de finir Saint-Etienne- Lyon]

8 décembre : 11h30 : ça y est ! J'ai vaincu la traversée des monts du Lyonnais et de la dépression. Convergence des deux récits précédents, l'année 2002 globalement déplorable se termine soudain par une belle remontée physique et psychique dans le monde des vivants. Contrairement aux autres participants, je remporte ce jour là deux victoires, l'une sur le raid et l'autre sur la vie !

François Pouëssel
CC n°573

TOUR DES DOLOMITES ET ALPES CENTRALES

13ème journée : Galtür – Hafling

Le matin, le temps était splendide, ce qui allait me permettre d'aller maintenant monter les cols de la région. Je commençai par une des deux montées au Zeinisjoch (1842 m) (les deux routes sont revêtues, mais celle-ci est bien plus étroite, plus pentue mais aussi plus jolie). Cette route étroite rejoint une large route à péage (mais pas pour les vélos). Restez bien sur la route jusqu'à ce que vous voyiez ce que montre ma 1ère photo. Je n'ai malheureusement pas eu le temps de prendre la route menant au Verbellner Winterjochl que l'on voit monter sur la droite. J'avais d'abord pensé y aller puis descendre par la piste de l'autre côté du Bielerhöhe, mais finalement je décidai de rester sur le bitume et revins sur la grande route (ce qui m'a épargné une des portions raides).

La montée au Bielerhöhe (2037m) du côté Est est très facile. (Une Française m'a pris en photo en haut). Le temps était splendide et j'étais bien content de ne pas avoir tenté la montée la veille au crépuscule et sous les nuages.

Je redescendis sur Galtür et continuai jusqu'à Ischgl, où je m'arrêtai dans le petit village avec tous ses hôtels. Dans une épicerie, je me ravitaillai pour la prochaine escalade et demandai mon chemin, et bien m'en prit. La montée à Idalpe et au Viderjoch est l'une des plus dures des Alpes. Elle démarre par une longue portion avec des pentes à plus de 20 %, et jamais à moins de 18 %. Puis, arrivée à une fontaine bienvenue près d'un télésiège, la route est presque plate pendant environ un kilomètre, avant la montée finale de 5 km vers Idalpe par une route bien revêtue en épingles à cheveux, avec une pente encore autour de 20 % et jusqu'à 24 %. Je n'ai pas rencontré de vélos de route, mais des VTTistes, dont certains devaient mettre pied à terre et j'en ai doublé plusieurs en montant. J'ai croisé un VTTiste sur un VTT de descente, imaginez un peu ! En arrivant à la station de ski de Idalpe, il faut prendre la route qui monte et qui continue par une piste en quittant la station à gauche. Il faut continuer pendant 200 m et prendre la route (non indiquée) menant au Viderjoch (on voit toujours où elle mène). Elle n'est pas revêtue mais presque toujours agréable. Il y a cependant quelques courtes rampes proches de 30 %, qu'il faut très probablement passer à pied (mais si vous êtes costaud, il n'y a que 50 m à marcher). La dernière portion avant le Viderjoch est autour de 16% et on doit pouvoir passer avec un braquet de 39-27 à cette altitude de 2700 m. A l'arrivée, je n'ai jamais été tant essoufflé, même lors de séances de home-trainer.

A Idalpe, j'ai discuté avec une Française qui a reconnu mon maillot du Club des Cent Cols. Son mari fait partie de la Confrérie mais il était parti à la chasse aux cols. C'est la seule personne à avoir reconnu mon maillot pendant tout mon périple. Au Viderjoch (2737 m), le panorama est splendide et il doit même être encore plus beau en montant assez facilement au Greitspitze (2871 m), au dire d'un couple hollandais qui m'a pris en photo. Mais j'étais bien ici et décidai de ne pas y monter. Je continuai plutôt tout droit devant mon vélo sur la photo. Vous ne voyez pas de route, mais il y en a une ! par une piste qui démarre par une pente moyenne de près de 45 % ! Même marcher était périlleux. Hormis cette rampe initiale et deux autres du même acabit, cette piste qui descend à Compatsch dans la vallée de Samnaun se révéla en fait bien cyclable. Avec un VTT de descente, il doit même être possible de passer les rampes à vélo. En arrivant à la Schihaus Alp Trida (2263 m), il faut prendre la route montant au Tridersattel (2497 m). C'est une piste R1 pas très raide de un à deux km (depuis la cote 2423). Au Tridersattel se trouve une autre station de ski et un restaurant. La vue en contrebas est très agréable (voir photo). Il faut ensuite descendre prudemment jusqu'à Compatsch (1715 m). La piste partant de la Schihaus Alp Trida est souvent autour de 20 %, elle est donc tout juste cyclable avec un vélo de route. Le temps était parfait, il y avait des gens travaillant aux champs. 1-2 km avant Compatsch, la route devient goudronnée. Je déjeunai à Compatsch de très bons sandwiches au fromage du pays avec un yaourt local en prime. La petite route avec des tunnels qui reste tout le temps en Suisse est assez dangereuse, avec beaucoup de circulation et plutôt mal revêtue. Le paysage est souvent très agréable et est du même coin que la jolie partie en dessous de Nauders sur la route de Landeck. Avant d'arriver à Martina (1035 m) dans la basse vallée de l'Engadine, la qualité du revêtement

s'améliore grandement. Il n'y a presque pas d'habitations en route, et d'ailleurs à peine de place pour la route accrochée désespérément au flanc d'une montagne escarpée. Comme j'allais quitter la Suisse pour cet été, je dépensai mes derniers francs suisses à Martina. Je franchis le pont menant en Autriche et attaquaï les lacets montant à Norberthöhe (1406 m), juste au-dessus de Nauders. Je rejoignis alors la route du Reschenpass et passai une nouvelle fois en Italie.

Après une nouvelle photo du lac de Reschen, Je repris la grande route de vallée en grandes courbes. Je craignais d'avoir à pédaler d'après ce que j'avais jugé à la montée, mais je pus atteindre 60 km/h tout le temps même en virage. Cette descente se révéla donc bien plus agréable que prévu !

Je m'arrêtai à Prato, d'où part la célèbre montée du Stelvio, pour manger (cette satanée épicerie m'avait déjà laissé un mauvais souvenir en 2000 : des commerçants désagréables, un magasin bondé et mal agencé), mais surtout pour acheter des cartes postales du Stelvio. En quittant Prato, je pris une autre route plus agréable via Tschengls, avec en prime la montée au village par manque de signalisation. De retour sur la grande route à Lasa, je faillis être renversé par un chauffard en voiture de sport alors que passais à travers un rideau d'eau s'échappant d'une canalisation au-dessus de la route, et qui me bouchait la vue. Heureusement il n'y eut pas de mal.

Je continuai ma descente dans le Val Venosta que je trouvai plus longue qu'en 2000. Il y a là beaucoup de routes en cul-de-sac intéressantes. Une prochaine fois, j'irai à leur découverte. Il était grand temps de dîner lorsque j'atteignis Merano (302 m) (Je pense avoir quitté la grande route trop tard, mais suis arrivé assez facilement au centre ville). Depuis Naturns, la route est interdite aux cyclistes et il faut donc emprunter des routes heureusement beaucoup moins fréquentées, mais elles sont mal signalées. Alors il faut aller aussi droit que possible et ça marche. Certaines portions sont pavées, certaines sont très étroites et il faut franchir plusieurs ponts.

N'ayant pas trouvé d'endroit propice pour dîner à Merano, je continuai en direction de Hafling (1290 m). La montée est très longue et sans répit, avec une pente moyenne d'environ 8 % pour un dénivelé proche de 1000 mètres. Je doublai bientôt un vieil homme conduisant un drôle de véhicule avec une grosse citerne d'eau et un dispositif d'arrosage des champs. Ça ressemblait à une machine à vapeur. La nuit venant, je commençai à lutter contre la fatigue. J'arrivai à Hafling alors qu'il commençait à faire vraiment noir. Après 2-3 essais, je trouvai un très bon endroit pour passer la nuit. (Il faut tourner deux fois à droite et continuer 100 mètres sur une route non revêtue, c'est une des maisons, avec un chien). Bon logement, très bon prix (20 €) comprenant le petit déjeuner et le service, c'est la meilleure affaire de tout mon voyage. Comme il était trop tard pour manger chaud, je puis obtenir des énormes sandwiches dans un restaurant (il fait aussi hôtel, mais a l'air plus cher). Mais avec quelques bonnes bières et un accueil vraiment sympathique, tout alla bien. Je discutai un peu de mon voyage puis rentrai laver mes affaires et me coucher. Avant de m'endormir, je parcourus un livre intéressant sur Hafling/Avelengo. Le nom d'Avelengo a été donné au village par les fascistes. Il n'est donc pas très populaire (je pense que c'est le cas de nombre d'autres toponymes italiens dans le sud Tyrol). Ce village a une longue histoire.

C'est la journée de mon voyage dont je suis le plus fier et c'est celle dont je garde le meilleur souvenir.

Jerry Nilson
CC n°5627

HABITAT STRATÉGIQUE

« Il est des lieux où souffle l'esprit », il est aussi des lieux géographiques remarquables non répertoriés par l'abbé Moreux et qui pourtant pour un Cent Cols représentent un port d'attache incontournable...

Laissez-vous conduire à découvrir l'un d'eux par un soupçon de géométrie. Considérons d'abord la chaîne des Pyrénées et joignons par une droite les villes frontières extrêmes : Hendaye et Cerbère. Le milieu de cette droite se situe juste entre le col des Ares et le Portet d'Aspet, désignons ce point par P comme Pyrénées.

Considérons ensuite la chaîne des Alpes Françaises, avec les points de référence Genève et Menton : le milieu de cette droite est situé au col de Montgenèvre que nous noterons A comme Alpes.

Joignons maintenant les points P et A, et prenons le milieu qui nous situe à égale distance du milieu des Alpes et des Pyrénées. Sur la carte de France, ce point hautement stratégique est situé au sud du Massif de l'Aigoual.

Mais soyons plus précis, et prenons la carte au 1/200 000ème, et là on constate que le point tombe sur Sumène dans le Gard, petit village où je réside. Affinons encore un peu la mesure avec la carte au 1/25 000ème et... oh ! vous n'allez pas me croire, le point se confond précisément avec ma maison, vieille maison cévenole isolée à flanc de coteau, qui figure sur la carte par un petit carré noir, tout près d'un col référencé au Chauvot, « taupinière de 380 m » mais avec 2 km à 9% de chaque côté tout de même ! C'est fou n'est-ce pas ! Il était donc fatal que le couple habitant ce lieu intègre la Confrérie. C'est une bien jolie région, tout à fait adaptée à la recherche des cols avec au départ de Sumène le difficile col du Lac et un peu plus loin le superbe col du Fageas. Tout ces contreforts cévenols sont remarquables par leurs petites routes bucoliques et escarpées, et l'Aigoual, tout près, permet des randonnées superbes.

Des esprits chagrins ou pointilleux m'objecteront que je n'ai pas pris en compte les Vosges, le Jura, la Corse, ni la montagne charentaise avec son col (bonjour Christian !), et que j'ai fait preuve d'un peu d'habileté, voire d'un manque de rigueur manifeste dans mes calculs. Allez ! je vous le concède, ce n'est pas tout à fait faux, mais ma femme et moi sommes tellement heureux d'habiter ici, à Sumène, que vous me pardonneriez sans doute d'avoir un peu orienté ce qui était approximatif.

Bernard Cordonnier
CC n°4797

MON SIMPLON

ou l'avarice et la paresse comme sources d'imagination et d'innovation

En ce temps là, tous les trains prenaient les vélos comme bagages. Il en coûtait 3 F pour moins de 100 km, et c'est ainsi qu'il m'arrivait souvent d'acheter 98 ou 99 km de trajet en train pour ne pas avoir à payer 6 F! Il m'est arrivé dans la même journée de faire deux demi-étapes en vélo, et deux parcours en train pour un total de trois à quatre cents kilomètres. Le train pour satisfaire ma paresse, le vélo pour satisfaire mon avarice. C'était la coordination parfaite du rail, de la route et du cyclotourisme.

Cette année là, j'étais en vacances familiales aux Contamines Montjoie, 1164m, avec mes trois fils de 16,12 et 7 ans... Ce n'était pas simple d'aller faire le Simplon en Suisse dans la journée, soit près de 400 km aller et retour, très au dessus de mes moyens physiques et financiers, doublés d'une paresse et d'une avarice plus difficilement incontournables que le Mont Blanc. L'exploit fut d'arriver à me lever à 4h30 pour descendre en vélo au Fayet (567m) et prendre le train de 5h40. L'employé de la SNCF était un remplaçant, débutant, il n'avait pas le temps de feuilleter le règlement pour s'initier aux formalités d'expédition de vélo sur l'étranger... Le vélo prit malgré tout le même train que moi jusqu'à Vallorcine, au-delà de Chamonix... Changement de train à 6h47... Pas le temps d'accomplir les formalités d'usage: le dernier chef de gare téléphonerait au premier chef de gare suisse, au Châtelard, et tout s'arrangerait. Ce qui fut fait. J'étais à Martigny juste à temps pour l'Orient Express à 7h52 qui me laissait à Brig à 9h07. Altitude 681m. J'étais au Simplon à 2008 m vers 11 heures... J'y restais jusqu'à midi. Température : 12°. Je redescendais à Brig pour le train de 13h57 qui me ramenait à Martigny à 14h48... Altitude 476m température : 36°! De là je revenais tout en vélo par le col de la Forclaz (1527m), le col des Montets (1461m)... sous l'orage à Chamonix et dix kilomètres de pluie en montée vers les Contamines où j'arrivais vers 20 heures. Ce fut pour moi une très bonne journée : 250 km avec 4 trains, 130km de vélo, 3300 mètres de dénivellation pour un seul col nouveau. Elle fut moins bonne pour Ocan?a et Guimard contraints à l'abandon à un ou deux jours près pour des ennuis de bronches et de genoux... Et Merckx gagnait son 4ème tour de France. C'était le 17 juillet 1972. J'avais 15 ans et 293 mois.

Paul André
CC n°113

UN COL SUR LE CERCLE POLAIRE : LE SALTFJELLET EN NORVÈGE

Le Saltfjellet est un col à 707 m d'altitude sur la route E6, longue route norvégienne qui va de Oslo au Cap Nord. Il fait communiquer Mo I Rana, petite ville au bord d'un fjord avec Bodö, capitale de la province du Nordland et distante de 250 km.

En venant du sud, ce qui était mon cas le 20 juin 2003, c'est une montée de 80 km, très longue mais peu pentue, empruntée également par la voie ferrée que l'on suit presque tout du long.

Depuis Mo I Rana donc, on traverse d'abord près de 25 km de pâturages, de bois de résineux et de bouleaux jusqu'au village de Stor-forshei, dernière épicerie de la vallée. Puis le passage s'encaisse pendant 30 km et la route longe le torrent à travers la rocaïlle avant que la vallée s'ouvre à nouveau. On atteint alors les quelques maisons de Krokstand où l'on peut encore trouver un camping et un bistro.

Les 20 derniers km, à peine plus pentus, conduisent à un bel altiplano plus ou moins parallèle à la frontière suédoise toute proche et l'on atteint le cercle polaire juste avant le passage du col.

Le cercle polaire est marqué par une jolie stèle symbolisant un globe terrestre, érigée vers 1940 à l'achèvement de la route. Il y a aussi, beaucoup plus récent, le Polarsirkelsenteret, une grosse construction pour touristes, où se vendent souvenirs et restauration. Il peut servir d'abri en cas de gros temps car à cette altitude et cette latitude, il y a souvent du blizzard. Arrivé là avec Thomas, cyclo allemand, nous sommes rejoints par Witek, cyclo polonais; tous les trois nous roulons vers le Cap Nord.

Nous franchissons ensemble le point haut de la route et la pancarte de col tandis que la route se poursuit, presque plate, à travers un paysage de landes constellé de taches de neige. Ici l'altiplano est dominé par des monta-gnes austères malgré leur forme douce et arrondie.

Soudain, cette route plonge subitement, pas-sant en dessous du hameau de Lönsdal. La rivière grossit très vite et multiplie les rapides tandis que la voie ferrée, plus raisonnable, s'écarte vers la gauche par un parcours moins pentu.

Peu après le carrefour avec la route 77 qui vient de Suède, 120 km après Mo I Rana, voici Storjord, lieu dit où un gigantesque camping jouxte une station service ouverte toute la nuit en été.

Un peu plus loin encore, j'ai la chance de trouver une grange pour la nuit, même si parler de nuit est présentement inexact, car ici il fait grand jour depuis le mois de mai !

Le lendemain 21 juin, la vallée, verte et assez large au pied de montagnes imposantes, finit en pente douce 20 km plus loin à Rognan. A partir de là, la route longera en sinuant pendant 100 km un de ces fjords majestueux et typiques du pays jusqu'à Bodö, point de départ pour les îles Lofoten.

Marc Liaudon
CC n°289

UN COL À 0 % ? !

Ce qui fait la réputation d'un col c'est généralement son altitude, sa longueur, son pourcentage, sa situation, son environnement, son histoire et ses légendes. Un ensemble de difficultés et de beautés naturelles qui le rendent attractif et désirable comme une perle rare dans une collection de trophées. Un col à 0 % est-ce possible ? N'est-ce pas une plaisanterie ? N'y a-t-il pas des fromages à 0 % ? Des petits suisses à 0 % ?

Pourquoi n'y aurait-il pas un col à 0 % ? Un col allégé en quelque sorte sans avoir besoin de développement à grimper aux arbres, même si un col en porte le nom d'une espèce méditerranéenne.

Un col de 17 km à 0 % au bout d'une agréable piste cyclable qui flirte avec la nationale ! Est-ce un col nouveau ? Même pas plutôt ancien, presque préhistorique, un col qui s'est perdu, un col qu'on a oublié et qu'il a fallu aller chercher en fouillant comme un archéologue dans les vieilles cartes Michelin et les guides verts de la même époque... d'avant la dernière guerre. Comme il arrive qu'on trouve sous la plage des obus sans savoir par qui, pour qui, avec qui et contre qui ils sont envoyés parmi tous les agresseurs ou libérateurs possibles : Etrusques, Ligures, Grecs, Romains, Sarrazins, Sardes, Corses, Autrichiens, Allemands, ou Américains... ou plus sûrement Turcs puisqu'on voit à Nice à l'angle de la rue Droite, au n° 13 avec la rue de la Loge au n° 5, un boulet lancé en 1543 par les alliés turcs de François 1er contre Charles Quint qui se disputaient ce qui deviendrait la Côte d'Azur. Ce col à 0 % et 30 mètres d'altitude se trouve au pied du Pic des Oiseaux (304m)... Rien à voir avec le chemin de Tella, petite route goudronnée à Eze village, entre Moyenne et Grande Corniche qui grimpe à plus de 30 %... et ne conduit même pas à un col !

A condition de ne pas le franchir à fond la caisse, on pourra apercevoir sur le bas côté un monument, une stèle entourée d'une grille à la mémoire de « Julou Merviel né le 29 septembre 1906 à Saint-Beauzely (Aveyron) ex Tour de France 1930, créateur des écoles de cyclisme de la Côte d'Azur, décédé accidentellement à l'entraînement le 1er septembre 1978 » Il s'entraînait encore à l'âge de 72 ans... vers ce col quotidien aussi nécessaire que le pain... Ce sera le 10 000ème col d'une prochaine édition du Chauvot...

Col de Kermès (30m) 84-15-107-192, N559 à 17 km à l'est du centre de Toulon.

Elodie Collandre Tarreyres
CC n°2847

UN COL STUPÉFIANT

L'auberge de jeunesse est encore endormie, alors que je monte sur ma bicyclette. Tout est calme en cette heure matinale, la forêt environnante s'éveille tout doucement. Entouré d'odeurs à fortes essences résineuses, je me hisse vers la crête. Il fait bon ce matin et rien que pour plagier Mylène, j'ai envie de fredonner « C'est une belle journée, moi je vais pédaler. Une belle journée, Petite Reine ».

Le chant des oiseaux est accompagné par le cliquetis de la roue libre. J'en suis rassuré, car hier celle-ci avait montré des signes de faiblesse. Les ressorts de rappel n'assurant plus leur fonction et laissant au corps, un vrai sens au mot liberté. Par chance, à grand coup de dégrippant, un garagiste m'avait généreusement remis toute cette mécanique en bon état, alors qu'il se faisait tard.

Maintenant, j'ai enfin atteint la route principale, vide de toute circulation. De l'autre côté des barbelés, des vaches helvétiques répondent aux sonnailles de leurs homologues françaises. La journée s'annonce longue avec en point d'orgue, l'ascension du Revard. A l'approche d'un carrefour, j'opte pour virer à gauche et me présente à la guérite de la douane suisse. Un officiel en uniforme gris et vert vient à ma rencontre :

- « Vos papiers, s'il vous plaît », me dit-il dans son parler nonchalant.

Je lui présente ma pièce d'identité.

- « Où vous rendez-vous ? »

- « Je vais jusqu'au col et je reviens »

Celui-ci reste dubitatif et me rendant mes papiers, il me demande à inspecter le contenu de ma sacoche de guidon. Pêle-mêle sont entassés, les cartes routières, blouson et autres accessoires mécaniques. Mais il pousse sa fouille aux moindres poches et tombe sur mes plaquettes de Dextrose.

- « Qu'est-ce que c'est que cela ? ».

- « Des plaquettes énergétiques ».

D'un air étonné, il me dévisage. Est-ce du fait que j'ai les traits tirés et les yeux encore veinés de sang, dus aux efforts relatifs à un BCMF Vosgien, deux jours plus tôt ? Mais il demande mon sac à dos et m'oblige à le suivre à l'intérieur du poste. Voilà un contretemps non prévu dans mon tableau de marche. Je pose mon vélo sur le mur et m'empresse de le rejoindre. Déjà il a fini de déposer sur le comptoir, le contenu du sac. Celui-ci n'est pas très grand. Vous savez, ces sacs US que certains d'entre nous ont trébuchés sur les bancs des lycées et autres facs. Ainsi s'étalent les chaussures de sports, le linge de rechange et le nécessaire de toilette. Il arrête son contrôle aux petites poches centrales, l'une contenant mes chaussettes usagées et l'autre une boîte de fromage au contenu bien entamé, dès fois que les odeurs ne se mélangent.

Finalement, il quitte les lieux, sans un mot, me laissant le soin de tout ranger moi-même. Alors que je sors, il me rend ma plaquette et me souhaite bonne route.

Encore sous le coup de l'inspection, j'arrive au col où je fais vite demi-tour, il ne m'a pas laissé un souvenir visuel de premier ordre. Quelques minutes plus tard, je me représente au même poste de douane. Et là une pensée traverse mon esprit. Ai-je vu trop de films ! Et si le douanier avait caché à mon insu, un produit illicite dans mon sac, sachant que je repasserai par ici. Je ralentis à l'approche du bureau, mais occupé à d'autres affaires, il me fait signe de passer. Rapidement, j'arrive à la douane française où n'ayant pas remarqué mes déboires avec son homologue Suisse, le douanier ne se présente même pas au contrôle.

Quelques mètres plus loin, je me retourne vers le poste helvète et y adresse à l'encontre de son occupant, un geste peu amical. Mon regard se porte alors au loin, vers ce massif de sapins qui marque le col de Givrine qui restera gravé en ma mémoire par le biais de cette anecdote plus que stupéfiante.

Je reprends alors ma route, car le chemin est encore long et la journée bien avancée.

UN COL POLITIQUEMENT CORRECT

En Pologne, comme en France, les cols portent des noms dont l'étymologie est topographique ou s'inspirent d'un substantif ou d'un adjectif (przelec dziurawa, col du trou – przelec biala, col blanc – przelec czerwona, col rouge). Exceptionnellement, un col peut porter le nom d'une personnalité historique. Tel est le cas, dans les Beskides, un massif à quelques kilomètres au sud de Cracovie qui constitue, en quelque sorte, les « pré-Tatras », du col Rydz-Smigly. Le col forme une dépression entre les sommets Mogielica et Lopien, à l'est du village de Jurkow. Comme la plupart des ascensions de la région, il s'agit d'une montée brève mais rude qui amène la route à l'altitude de 800 mètres.

C'est à la suite des efforts de la population de la région de Limanowa (la ville la plus proche) qu'a été édifié en 1938 un obélisque dédié au maréchal de la II^{ème} République polonaise. Mais, dans les années 70 et 80, avec un entêtement digne d'une affaire d'Etat, le nom du col avait été supprimé des cartes touristiques par la censure: Rydz-Smigly restait en effet dans l'Histoire comme un des vainqueurs des troupes soviétiques lors de la guerre contre les bolcheviks.

Comme les noms communs, les noms propres se déclinent en polonais et le col figure sur les cartes sous l'appellation przelec Rydz-Smyglego (prononcer : pchéouintch ridza chmigouégo), mais le monument porte les mots inversés : Smyglego-Rydz. Précisons enfin que ce patronyme signifie littéralement « lactaire élané », mais je n'ai pas cherché à vérifier si une telle appellation était de bon augure pour les chasseurs de champignons locaux.

Michel RAINERI
CC n°3561

Edward Rydz-Smygły, 1886-1941, maréchal de Pologne. Après des études de philosophie à Cracovie il termine en 1911 l'école des officiers de réserve à Vienne. Dans l'armée autrichienne en juillet 1914 (la partie sud de la Pologne se trouvait, après les trois partages de 1772, 1793 et 1795, dans l'Empire autrichien), il est transféré en août dans les Légions Polonaises où il va occuper diverses fonctions. En 1918 il sera ministre de la guerre du gouvernement provisoire de I. Daszynski (« gouvernement de Lublin »). Il s'illustra ensuite particulièrement dans la guerre contre les bolcheviks (1919-1920), dont il battit la 12^{ème} armée avant de prendre Vilnius. Après la guerre, devenu inspecteur de l'armée, il se montrera un des meilleurs partisans de Pilsudski, qu'il soutiendra notamment lors du coup d'Etat de mai 1926 en mettant des troupes à sa disposition, et conformément aux vœux de celui-ci il deviendra inspecteur général des forces armées en 1935, avant d'être désigné en 1936 maréchal de Pologne. Après avoir soutenu Moscicki à l'élection présidentielle il deviendra le deuxième personnage de l'Etat, et l'un des défenseurs d'un rapprochement avec la France. Participant à la vie politique il fondera le Bloc de l'unité nationale. Commandant en chef de l'armée polonaise en 1939, il se réfugiera en Roumanie et sera interné. Il reviendra en secret à Varsovie en 1941 où il mourra dans la clandestinité, sous le pseudonyme de Adam Zawisz.

UN AMOUR DE BICYCLETTE

Pour avoir si souvent roulé avec ma bicyclette
Je m'en suis fait presque une amie, une douce compagne,
Témoin de mes souffrances, silencieuse et discrète,
Elle m'a fait découvrir les plaines et les montagnes.

Même si je dois moi aussi la porter jusqu'au col
Elle ne me demandera pas de décrocher la lune,
Les liens qui nous unissent sans contrainte ni licol
Sont changeants et éoliens comme le sable des dunes.

Jamais elle ne se plaint, ni même me reconforte,
Aucun signe d'agacement, rien que de l'harmonie,
Qu'importe les sentiments, l'amour que je lui porte,
Elle s'en fout royalement et c'est très bien ainsi.

A force de la considérer comme une petite reine,
Je n'ose penser qu'un jour elle me laissera tomber
Car tel le gladiateur vaincu ayant quitté l'arène
J'errerais solitaire et déçu par cette mise à pied.

Me reviendront alors les balades du temps jadis
Sur ces routes et sentiers escarpés ou aériens
Et l'ineffable parfum de liberté et de délices
Qui flottait autour de nous dans ces journées sans fin.

Maurice Ocelli
CC n°3975

COL DE L'ETERPAT 38-1953 MÈTRES

J'ai franchi mon premier col en 1953, et je me suis demandé si un col avait cette altitude. Le Chauvot en propose un seul, en Isère et en regardant la carte, il se trouve dominer le sanctuaire de Notre-Dame de la Salette, j'ai cité le col de l'Eterpat. C'est décidé, je prendrai congé le jour de mes 50 ans pour aller gravir ce col. Le 26 mai 2003, la météo est mauvaise en Rhône-Alpes mais je pars tout de même de ma Haute-Savoie pour la Salette. Chemin faisant, je découvre le col d'Ornon 1371m (38-1367), le col de Parquetout (38-1398m) mais le va-et-vient des essuie-glaces me rend inquiet pour ma randonnée VTT.

J'ai doublé un cycliste dans la bruine entre Corps et la Salette où je dépasse les cols des Prés Salés (38-1554) et de l'Homme (38-1650) que j'avais prévu de gravir en vélo depuis Corps (14,5 km) si le temps l'avait permis. On se retrouve au sanctuaire où je suis en train de préparer mon vélo et de tester l'étanchéité de mon vêtement de pluie. C'est le cuisinier de l'établissement qui vient au travail en vélo. Nous échangeons quelques mots mais il ne peut pas me renseigner sur le col. Je vais au bâtiment d'accueil et on est surpris de voir un cycliste demander le chemin du col de l'Eterpat, à trouver dans le brouillard. J'emprunte la promenade pavée qui part près du sanctuaire, d'une source aménagée en bassin pour les pèlerins. Je grimpe le sentier qui indique le col de l'Eterpat en suivant l'altimètre mais je dépasse les 1953 mètres sans voir le col dans la poisse. En montant, je dépasse les nuages et ma foi, à défaut de col, la vue est jolie. J'ai l'habitude lorsque j'hésite entre deux chemins de prendre celui qui monte le plus et cette initiative du guidon m'a éloigné du col lors de l'ascension. Je retrouverai le col à la descente avec la carte.

Je pousse le vélo plus que je ne roule et ce sont les escargots qui montrent leurs cornes et pas les bouquetins, chamois ou mouflons. Je continue mon ascension et me retrouve au mont Gargas, 2207mètres. Tout le massif des Ecrins m'entoure, c'est magnifique pour mon anniversaire, ce panorama au dessus de la mer de nuages, les sommets sont encore enneigés fin mai. Je téléphone ma joie à ma famille car si les vallées ne laissent pas passer les appels des portables, au mont Gargas, on peut appeler Saint-Jorioz. Je trouve le col de l'Eterpat à la descente, comme en 1953. Quoi ! le panneau indique 1954 mètres, ce n'est pas vrai. Mes lunettes sont pleines de gouttelettes de buée mais je n'ai pas la berlue. Pas une pelle dans les parages pour creuser un mètre ! Je me reconforte en me disant que pour les Cent Cols, c'est toujours le Chauvot qui a raison. J'ai pris un jour de congés, traversé trois départements sous la pluie, roulé des centaines de kilomètres, je suis venu gravir le jour de mon anniversaire dans le brouillard un col de 1953 mètres, il est donc à 1953 mètres.

Une réflexion altruiste m'a fait penser que la nouvelle peut intéresser les Centcolistes de 1954. Quoiqu'il en soit, il me faut redescendre de mes nuages. La descente se fait mieux en VTT, je glisse jusqu'au sanctuaire. Parvenu à La Salette, l'hôtesse qui m'avait indiqué le chemin, endossant ainsi une charge morale, a été rassurée de voir revenir le félé parti seul en VTT dans le brouillard. Notre-Dame-de-la-Salette a vu passer des millions de pèlerins depuis plus de 150 ans, mais celui-là avait son originalité. Je choisis dans la boutique une croix en émaux pour le souvenir. J'ai visité ensuite l'intéressant musée du sanctuaire en bénéficiant d'explications individuelles d'une hospitalière belge. J'ai retrouvé devant les marches de l'église de la Salette le fourgon des cloches Paccard, entreprise établie près de mon domicile, je l'avais doublé sur l'autoroute. L'employé est venu réparer le carillon du sanctuaire qui sonne aujourd'hui pour mes 50 ans.

Bernard Corbet
CC n°5364

BOURSE D'ÉCHANGE

Dans les Alpes Maritimes, puis-je échanger 4 cols des 3 termes contre 3 cols des 4 chemins ? Et dans la Lozère, 3 autres cols des 4 chemins peuvent-ils aller contre 4 cols des 3 soeurs ? Dans l'Aude, pourrait-on le faire entre 7 cols des 3 femmes et 3 cols des 7 frères (histoire de famille, encore !) ? Et 4 cols des 7 chemins sur le territoire de Belfort équivalent-ils à 7 cols des 4 vents en Saône-et-Loire ? Le col de 30 sous en Loire vaut-il le col des 30 Combes en Isère ?

Plus philosophiquement :

Peut-on échanger

dans l'Hérault, un col Prion contre un col Saint-Pierre

dans le même département, le col Mas Haut contre un col de Chine ? Et enfin, oserais-je un jour échanger dans les Vosges :

69 cols de la Chipote ou de Malenru(p)t contre un seul col de la Vierge, le col de l'Engin dans le Bas-Rhin contre le col des Parties dans l'Hérault ? Le col de Curebourse dans le Cantal contre le Passage du Saix en Haute-Savoie ? En Haute-Savoie toujours, le passage du Golet du Pet s'échange-t-il automatiquement contre le col des Grands Vans ?

Et je n'ai même pas osé parler du col du Merdassier...

Daniel Gobert

CC n°2632

ADRIEN, L'AMI PERDU

Les premiers frimas de l'automne succèdent à cet été caniculaire aux multiples conséquences et je ressens une activité cyclo proche du néant pour les semaines à venir. Hier après-midi, j'arrivais au sommet de mon 26ème Mont Sainte-Odile de l'année et j'ai eu froid. J'enfilais un maillot à manches longues et un coupe-vent avant de prendre un thé au citron dans la salle des pèlerins. Que de fois avons-nous gravi cette montagne, Adrien et moi, du temps de notre jeunesse ? Dans le froid, bien souvent, lorsque la plupart des cyclos hibernaient au pied de leur cheminée crépitant d'un air de « reste avec moi ». J'ai claqué des dents là-haut, dans cette salle, lorsque les marcheurs en franchissant le seuil laissaient trop longtemps derrière eux la porte grande ouverte. Dans la descente aussi lorsque, il fallait bien s'y résoudre, nous nous enfoncions dans l'air glacé du gouffre de la vallée. Arrivé chez moi, mon corps était brûlé par le froid et offrait un aspect rougeâtre là où l'épiderme avait été le plus exposé.

Adrien était plus riche que moi. En vérité, ses parents étaient plus riches que les miens. Et pourtant, son père et le mien travaillaient pour la même entreprise mais percevaient des salaires très différents. Je n'en ai jamais ouvertement souffert. Je compensais, je crois, cette différence de statut social qui se ressentait à tous les niveaux, il habitait une maison, je vivais dans un appartement, il avait un vélo de course, je montais un véritable veau, ... par une façon souvent grossière de m'exprimer avec lui. Je me demande s'il n'aimait pas cela en ce sens qu'il est bon pour le bourgeois de fréquenter le prolétaire !

J'ai aimé sa demeure où je me rendais souvent. Il révisait ma bicyclette tous les ans, entièrement. C'est dans son garage que nous avons fait perdre la jolie couleur rose de ma monture pour un bleu assez moche que je traîne toujours quinze ans plus tard comme une misère. C'est chez lui aussi que nous nous penchions sur les cartes routières afin de préparer nos futurs voyages à vélo. C'est moi qui lui ai donné le virus de la colite aiguë qui a frappé tant d'entre nous. Je l'ai entraîné dans ce club des Cent Cols auxquels nous sommes tous attachés. Il ne cesse d'en gravir les échelons et figure en bonne place au palmarès de notre revue annuelle. Il y a quelques années déjà qu'il a dépassé le seuil des mille cols.

Nos premiers voyages d'été nous ont conduit à Paris, puis le long du Rhin. Autant dire que le relief n'était que plâtitudes à perte de vue, à l'exception des Ardennes belges et de la Lorelei germanique. J'inaugurais la haute montagne par un séjour en solo dans les Alpes françaises en 1980. Je montrais souvent la voie et Adrien s'y engouffrait pour faire mieux. L'année suivante, nous ne nous contentions plus des quelques cols que j'avais glanés l'année précédente, le Galibier et l'Iseran tout de même, pour sillonner les Alpes lors d'un voyage itinérant de trois semaines. Peut-être le plus beau et le plus exaltant que nous ayons entrepris ensemble. Un point culminant en quelque sorte. Partis par l'Allemagne, nous avons poursuivi par l'Autriche, l'Italie, la Suisse et la France, pour terminer. C'était le Stelvio, la Furka, l'Izoard, et tant d'autres. Dans ma tête, c'est comme un cocktail qui se mélange en une farandole de cols aux noms si doux que j'en ressens encore le plaisir vingt ans plus tard.

Ce séjour fut suivi en 1982 par un séjour dans les Pyrénées tout aussi magique. Reliant Pau à Perpignan en quinze jours, nous franchissions les plus grands cols, les plus connus, les plus redoutés aussi sans coup férir. Nous devions relier les plus célèbres d'entre eux lors d'une Randonnée des Cols Pyrénéens quelques années plus tard avec en point d'orgue un lever de soleil embrasant l'Aubisque qui reste à jamais un de mes plus beaux souvenirs. Imaginez des sommets à l'infini jaillir d'une brume épaisse et cotonneuse éclairés par un soleil levant rouge et rasant. Des chevaux broutaient l'herbe chargée de rosée, insensibles au spectacle que la nature déployait sous nos yeux ébahis de citoyens émerveillés.

Nous reprenions la route des Alpes l'année suivante au départ d'Avignon avec pour premier objectif le Mont Ventoux. Pas le bon moment, fin mai, pour ce genre d'ascension. Un temps époustouflant d'un froid glacial prêt à tuer. Un mois plus tôt, le Gaulois en était mort. Notre aimable hôtelier nous avait prévenus mais nous voulions nous assurer par nous-même que c'était impossible. Nous avons lutté de toutes nos forces abandonnant seulement à quelques encablures du sommet au pied du muret bâti au col des Tem-

pêtes derrière lequel nous trouvions refuge alors que la bourrasque ne songeait qu'à nous arracher nos vélos pourtant chargés comme des mules en prévision de notre voyage itinérant. Depuis, je l'ai franchi quatre fois, dont la première deux mois plus tard, sous un beau soleil, et tout seul. Les cols d'Allos et de la Cayolle nous accueillirent sous la neige entre leurs congères datant de l'hiver. Le père Noël nous aurait tendu sa hotte au sommet que nous n'en aurions pas été davantage surpris ! Le plus beau, cette année là, fut incontestablement le col de Tende. Un accident de parcours, je crois, puisque le tunnel étant interdit aux vélos, il nous a fallu franchir le col géographique qui se trouvait bien plus haut à 1871 mètres après des dizaines de lacets sur une piste damée. Pas tout à fait rassasiés, nous nous attaquions plus loin et plus haut encore à des pentes neigeuses que nous finirons par descendre sur les fesses, heureux comme des gamins. Cette même année, je participais à tous les B.C.M.F. qui n'étaient encore que quatre avant de faire les cinq l'année suivante avec l'entrée du Jura dans le Brevet. Adrien, trop occupé par ses études en 1984, il nous fallut attendre 1985 pour repartir chasser le col dans les Alpes, une fois de plus. Pas de quartier cette année-là pour les cols à plus de 2000 mètres. Je crois qu'une trentaine tombait dans notre liste dont les cols italiens bien connus de l'ancienne route militaire qui débute au col de Sestriere, mais aussi la cime de la Bonnette et l'inoubliable col muletier du Parpaillon. Ai-je seulement assez profité et savouré ce séjour qui était pratiquement l'ultime voyage avec mon compagnon ? D'ailleurs, la formule déjà était différente. Au lieu de nous charger comme à notre habitude, nous avons utilisé une voiture et couché fréquemment sous une tente au lieu de prendre nos quartiers dans les auberges de jeunesse comme à nos débuts ou à l'hôtel ensuite. Je me souviens de ces soirées consacrées à monter la tente après l'effort consacré à nos ascensions et Adrien qui nous faisait des pâtes pour dîner, parfois vers minuit. Inoubliable !

A partir de 1986, j'entrais dans une organisation qui me prendra corps et âme pendant plus de dix ans et m'éloignera imperceptiblement de mon ami. J'y éprouvais malgré tout des joies, différentes, mais réelles. Et puis vint 1990 qui sera en quelque sorte notre chant du cygne. Adrien avait épousé ma sœur en 1987 contre mon avis d'ailleurs et je pense qu'il s'en est mordu les doigts par la suite, mais ceci est une autre histoire. En 1990, nous repartions ensemble dans les Alpes dont le point culminant sera le col Agnel. Je prenais part à cet ultime voyage itinérant sans beaucoup d'entraînement mais avec beaucoup d'entrain et le plaisir de retrouver Adrien toujours au meilleur de sa forme.

Partir avec Adrien, c'était la garantie d'un séjour sans problèmes. Il rassurait. Ca n'allait pas sans disputes non plus. Lorsque je suis fatigué, je peux être pénible et après nos étapes à vélo, cela arrivait souvent. Alors, nous nous insultions copieusement, sans aucune conséquence. Adrien, c'est aussi l'asthmatique inapte à l'effort d'après les services de santé de l'armée qui grimpe les cols comme un cabri. C'est le gagnant dans toute sa splendeur, partout, dans les jeux de cartes que nous avons beaucoup pratiqués, y compris lors de nos voyages à vélo, au tennis de table, nous y jouions dans le sous-sol de sa maison, au sommet des cols ou lors de tests chronométrés. Dans un grand jour, il était difficile de le battre sur n'importe quel terrain, celui des études y compris.

Sur le plan du caractère, Adrien, il n'avait peut-être pas tout compris des gens, mais j'avais su le dompter, ou l'appivoiser peut-être.

Nous avons fait notre chemin ensemble. Les voyages itinérants que nous avons vécus tous les deux sont parmi mes plus beaux souvenirs cyclos. Nous avons bien ri, nous avons sué sang et eau ensemble, sur les mêmes routes escarpées, nous nous sommes appréciés, mais nos chemins se sont séparés, à jamais.

C'est grâce à notre revue que je sais si Adrien est toujours un cyclo actif ou s'il a remis sa bicyclette dans l'armoire aux souvenirs, en consultant le classement chaque année et en le comparant à celui de l'année précédente.

J'ai hâte de le consulter pour savoir où il en est tout en sachant que là aussi je ne le rejoindrai pas. D'ailleurs, je le sais depuis longtemps : Adrien s'est échappé dans la dernière ascension et je ne le rattraperai jamais.

CE COL QUI AURAIT PU ÊTRE LE DERNIER

En quittant la ville de Tournon en ce dimanche de Pentecôte, je suis loin de me douter de l'aventure qui va m'arriver.

Il fait très beau, la chaleur n'est pas encore caniculaire, je vais enfin pouvoir découvrir les routes du département de l'Ardèche dont on m'a tant parlé mais sur lesquelles je n'ai jamais roulé. J'ai établi la veille un circuit de 120 km me permettant de mettre dans mon escarcelle un total de 13 cols.

Après le col de Fontay, je rejoins dans l'ascension du col du Marchand un cyclo qui me conseille de faire le plein à la fontaine de Saint-François-Régis à la Louvesc, son eau étant particulièrement bonne. Je suis ses conseils et après nous être désaltérés, nous nous quittons, son goût pour les cols semblant plus modéré que le mien.

Je passe le col du Fau et peu après un insecte me pique à la tempe. Quoi de plus banal pensais-je alors et je continue ma route vers le col du Buisson. Au fil des kilomètres, je sens des démangeaisons sur les bras et les jambes ; en y regardant de plus près, je m'aperçois que mes bras sont couverts d'urticaire. En me désaltérant, je sens que ma lèvre supérieure est raide. Je ne sais plus trop à quel saint me vouer : est-ce dû à la piqûre ou bien l'eau n'était peut-être pas aussi pure qu'indiquée ?

Je continue ma route à bonne allure dans cet endroit assez désertique, pressé de savoir ce qui m'arrive. J'ignore alors que j'accélère ainsi la diffusion du venin. La nausée commence à m'envahir au moment où j'arrive au village de Nozières. Un restaurant est ouvert : je vais enfin en avoir le coeur net. A peine me suis-je assis que tout devient trouble autour de moi : je perds connaissance ! En revenant à moi quelques instants plus tard, la patronne de l'établissement me dit que les pompiers ont été prévenus. N'ayant pas conscience de mon état, je lui affirme que ce n'est pas nécessaire car tout va bien désormais. Je n'ai pas le temps de discuter, car une nouvelle fois je perds connaissance.

Lorsque je me réveille, je suis allongé dans une civière de pompiers, le masque à oxygène sur le visage : ma tension est de 5, mon pouls est très ralenti.

Toute sirène hurlante, nous rejoignons l'hôpital de Lamastre où je suis pris en charge par le médecin de service qui m'affirme que j'ai été victime de l'œdème de Quinck ! Comme je ne connais pas ce personnage, pour me reconforter, le médecin m'indique que cela se manifeste de trois façons : simple urticaire, perte de connaissance ou bien décès. Je l'ai échappé belle car si je n'avais pu rejoindre le village et trouver ainsi assistance, je ne serai pas là aujourd'hui pour vous raconter cette histoire.

Après quelques heures de repos et une perfusion de corticoïde suivi d'une collation, une ambulance me ramène à mon point de départ. S'ils lisent un jour ces lignes, que les différentes personnes qui m'ont aidé (patronne du restaurant, pompiers, personnel hospitalier..) soient chaleureusement remerciées.

Jean-Marc Guzzo
CC n°4904

UNE SOIRÉE CHEZ LES CENT COLS MAIS UNE SOIRÉE PAS COLLET MONTÉ

Joindre si possible des nouvelles brèves, des récits originaux (courts), des anecdotes... et surtout des photos, qu'ils disent à la page 78 de la revue 2003.

Des nouvelles brèves. je devrais y arriver. Des récits courts aussi. Des photos : ça devrait aller également. Mais des récits originaux, ce sera plus difficile, tout le monde n'a pas eu l'astuce de recycler le matériel de la DDE en article de sport. Et en plus mon année de collectionneur fut assez pauvre.

Décidément je vais avoir du mal, sauf si je ne parle pas de cyclisme mais de cyclistes, pas de pièce de collection, mais de ceux qui les collectionnent. Le samedi 13 décembre, l'assemblée générale de la Confrérie avait lieu à Valence, soit à 20 km de chez nous, donc mon compagnon d'infortune de l'Assietta (voir revue 2002 page 58) et moi décidons de nous y inscrire et hardi petit, nous nous inscrivons également pour le repas; avec une petite appréhension tout de même, nous ne connaissons personne, n'allons-nous pas de ce fait, nous ennuyer un peu ?

La première partie de la soirée se passa fort bien, nous fûmes accueillis chaleureusement par Claude Bénistrand, qui lorsque je lui dévoilais mon identité, me dit : « Ah ! le sociétaire de Romans... » (Romans étant la ville dont notre président est originaire)

Ne voulant pas marcher sur les plates bandes du président et des membres du bureau, je ne ferai pas le compte rendu de la réunion, mais j'ai beaucoup apprécié la prestation pleine d'humour de notre trésorier qui fait sérieusement son travail sans se prendre au sérieux. J'ai bien apprécié également la prestation de notre « vérificateur aux comptes ».

Mais le moment fort où tout le monde retint son souffle fut quand René Poty nous dévoila le programme de la concentration des Cent Cols d'août prochain. Moi qui suis enseignant, j'avais rarement vu une classe aussi attentive : on entendait des oh ! et des ah ! de surprise à l'idée du bonheur que cela serait. Le moment était solennel, il me semblait que j'étais à la présentation du parcours du Tour de France où il ne peut pas y avoir plus d'émotion. Tandis que « maître René » nous distillait le programme des festivités, j'entendais « ouais le parcours VTT sur le Granon. ce sera super », « pas mal non plus le tour vers le Galibier ». Tout le monde frétillait, impatient de n'y être déjà. Puis ce fut le moment de passer à table. Et cette deuxième partie de soirée fut à la hauteur, si j'ose dire en parlant de cyclo-montagnards, de la première.

Le hasard nous fit partager la table du « vérificateur aux comptes » et de deux de ses amis. La discussion fut passionnée et passionnante. Mon voisin de table, collectionneur de cartes anciennes, me fit découvrir sur une carte des années 20 un col de la Pierrotte non loin de Romans. Je fus d'autant plus réceptif à cela, que j'enseigne à l'école de la Pierrotte, alors le col après l'école cela va bien ensemble. Reste à monter un dossier et à le soumettre à la CERP pour faire reconnaître le col en question.

Enfin nous avons parlé de vélo, beaucoup parlé de vélo; mais nous étions là pour ça, par contre, et j'ai apprécié, nous n'avons pas parlé « matériel » et par matériel, je veux dire marque ou autre gadget plus ou moins indispensable à la pratique cycliste. Rien que du cycliste et de l'authentique dans notre discussion, pas de frime.

Conclusion : si l'AG des Cent Cols se déroule près de chez vous. allez-y, vous ne le regretterez pas, l'ambiance y est vraiment sympathique. Nous avons passé une excellente soirée, les Centcolistes sont des gens chaleureux et accueillants.

A tel point que cela m'a donné envie de participer à la prochaine concentration à Briançon. Allez, c'est décidé, bonne saison 2004 à tous et rendez-vous à Briançon, j'y serai !

Patrick GIRARD
CC n°3753